

Historique du 3e régiment d'infanterie coloniale pendant la guerre 1914-1919

. Historique du 3e régiment d'infanterie coloniale pendant la guerre 1914-1919. 1920.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

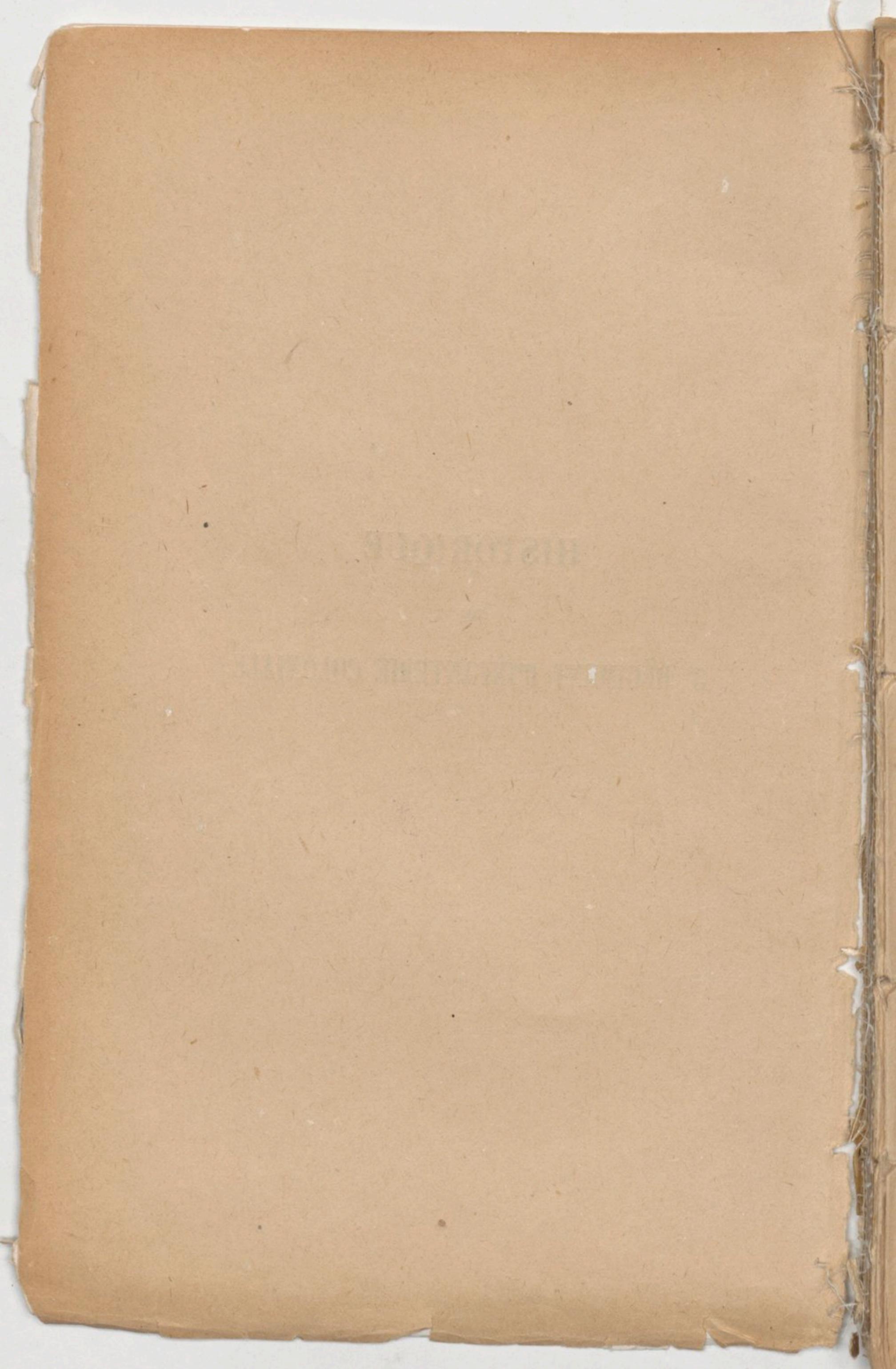
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

120
223H

2.g. 2234

HISTORIQUE
DU 3^{EME} RÉGIMENT
D'INFANTRIE COLONIALE





A. 2. g. 2234

HISTORIQUE

DU

3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

PENDANT

LA GUERRE 1914-1919



ROCHEFORT-SUR-MER

IMPRIMERIE NORBERTINE

—
1920



ARMÉE DE HONGRIE

3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

17^e DIVISION COLONIALE

I. D. 17

Exécution de la D. M. N° 2108 1/8 du 25/1/19

N° 1330

RÉCAPITULATION DES CITATIONS COLLECTIVES

OBTENUES PAR LE 3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

I. — CITATION A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Ordre N° 193 du 10 mars 1915 de la 4^e armée

Le Général commandant la 4^e armée cite à l'ordre de l'armée le 22^e régiment d'infanterie coloniale, les 1^{er} et 2^e bataillons du 3^e régiment d'infanterie coloniale :

« Sous l'énergique commandement du lieutenant-colonel BONNIN, dans les journées des 23, 27 et 28 février, ont, après des combats acharnés et au prix de sanglants efforts, assuré la conquête du fortin situé au nord de la ferme de Beauséjour. Il associe à cet hommage le 3^e bataillon, qui, lui aussi, depuis le 15 septembre, n'a cessé de donner les plus belles preuves de courage, d'endurance et de dévouement. »

II. — CITATION

Le 1^{er} corps d'armée colonial (dont faisait partie le 3^e régiment d'infanterie coloniale) :

« Sous l'énergique impulsion de son chef, le général BERDOULAT, s'est emparé d'un élan magnifique des positions ennemies puissamment fortifiées. A combattu pendant sept jours consécutifs, du 25 septembre au 2 octobre, avec une vigueur et une ténacité remarquables, triomphant de violentes contre-attaques et refoulant constamment l'ennemi de positions en positions. »

III. — ORDRE GÉNÉRAL DU VOIVODE MITCHICH

Commandant la 1^{re} armée serbe, pour toutes les troupes de l'armée

« Dans l'attaque générale de l'armée du 9 décembre, le 3^e régiment d'infanterie coloniale française s'est particulièrement distingué.

« Ce jour-là, pour la première fois, cet héroïque régiment a pris part au combat sur le front de la 1^{re} armée, au cours duquel il a donné la preuve de sa haute valeur.

« A l'heure précise fixée pour l'attaque de l'infanterie, ce régiment est sorti des tranchées et a commencé résolument le mouvement en avant vers les tranchées ennemies.

« Malgré une résistance très acharnée de l'ennemi, le régiment a réussi à

occuper la première ligne de tranchées ennemies et il a continué sa progression en avançant de 800 à 1.500 mètres sous le feu de l'artillerie très violent et sous le feu de mitrailleuses et d'infanterie de front et des deux flancs.

« Le régiment a maintenu les positions conquises quoi qu'il ait été en flèche et a, de ce fait, beaucoup souffert du feu de l'ennemi.

« J'ai observé personnellement le mouvement de ce régiment et je considère de mon devoir de porter à la connaissance de toutes les troupes sous mes ordres ce bel exemple de conduite héroïque au feu, en les invitant à l'imiter au prochain combat, afin que nous puissions, par des efforts communs, plus facilement et plus rapidement obtenir les résultats voulus. »

ORDRE DE LA DIVISION

Ordre N° 86 du 15 octobre 1918 de la 17^e division d'infanterie coloniale

Le général PRUNEAU, commandant la 17^e division d'infanterie coloniale, cite à l'ordre de la division la 3^e section de la 3^e compagnie de mitrailleuses du 3^e régiment d'infanterie coloniale :

« Sous le commandement du sergent GIRAULT, a neutralisé le feu d'une section de mitrailleuses bulgares par sa rapidité et sa précision de mise en batterie. S'est précipitée ensuite à la grenade sur cette section et l'a faite prisonnière. »

ORDRE DU RÉGIMENT

Ordre du 20 mai 1915 du 7^e régiment d'infanterie coloniale

Le colonel DESDOUIS, commandant le 7^e régiment d'infanterie coloniale, cite à l'ordre du régiment, en demandant que ces citations soient portées à l'ordre de l'Armée :

« Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e compagnies du 3^e régiment d'infanterie coloniale, qui, appelés, dans la nuit du 15 au 16 mai, au secours de leurs camarades du 7^e régiment d'infanterie coloniale, assaillis par l'ennemi, leur ont apporté le secours de leur vaillance et les ont aidés à reconquérir les positions de tranchées momentanément tombées entre les mains de l'ennemi. »

Aux Armées, le 10 juin 1919.

Pour copie certifiée conforme :

Le lieutenant-colonel commandant le 3^e R. I. C.,

Signé : THOMASSIN.

HISTORIQUE

DU

3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

I

LA MARCHÉ A L'ENNEMI. - ROSSIGNOL

2 août 1914 ! L'Allemagne nous a déclaré la guerre, l'heure de la revanche vient de sonner.

Le 3^e Régiment d'Infanterie Coloniale brûle d'aller se mesurer avec nos ennemis héréditaires. Au moment où tous les peuples parlaient de droit et d'arbitrage, où tous les efforts de l'esprit humain tendaient à écarter l'action de la force brutale dans le règlement des conflits internationaux, l'Allemagne, avec sa duplicité coutumière, provoque la guerre.

Le régiment, sous les ordres du colonel Lamolle, quitte Rochefort dans la nuit du 7 au 8 août. Il est à l'effectif de trois bataillons : 1^{er} bataillon, commandant Sauvage ; 2^e bataillon, commandant Chibas-Lassalle ; 3^e bataillon, commandant Mast. Il débarque, le 10, à Mussey, dans la Meuse, et, après des marches très dures, prend, le 20 août, les avant-postes (1^{er} et 3^e bataillons) en avant de Chauvency-Saint-Hubert.

Le 21 août, la marche en avant se poursuit avec enthousiasme ; les 2^e et 3^e bataillons sont dirigés sur Limes (en Belgique), le 1^{er} bataillon sur Fany, en deçà de la frontière.

Le 22, le régiment fait partie du gros de la colonne de la 3^e division et se porte de Limes sur Neufchâteau, par Saint-Vincent et Rossignol. Le régiment marche derrière l'artillerie divisionnaire. Au débouché de Saint-Vincent, une violente canonnade se fait entendre vers l'Est ; à peine avait-il parcouru

500 mètres au delà du village, qu'il est pris à partie par l'artillerie allemande.

Au même moment, arrive l'ordre d'assurer la protection de l'artillerie en plaçant, pendant la marche, une compagnie d'infanterie entre chaque groupe, la 4^e assurant la liaison avec les unités d'infanterie. Le 1^{er} bataillon est maintenu en réserve, à cheval sur la route. Ce mouvement s'exécute normalement, malgré le tir bien réglé de l'artillerie ennemie. A 10 h. 30, le Général commandant la brigade envoie l'ordre suivant : « Suivez comme soutien l'artillerie divisionnaire qui marche sur Rossignol. » Les trois bataillons, qui faisaient face à l'Est, reçoivent l'ordre de se porter au Nord pour exécuter le mouvement prescrit. A 11 heures, le 2^e bataillon, à la sortie du Bois au nord-est de Breuvannes, est accueilli par des feux d'infanterie, de mitrailleuses et d'artillerie qui l'obligent à se déplacer face au Nord-Ouest et au Nord. Le 1^{er} bataillon, arrivant à hauteur de la cote 325, nord-est de Breuvannes, est obligé de se terrer. Tout mouvement de sa part lui attirera une rafale de feux d'infanterie et d'artillerie. Le 3^e bataillon a réussi à franchir la Semoy et restera engagé sur la rive droite de cette rivière avec la 1^{re} brigade.

Dès midi, les trois bataillons sont fixés, immobilisés et conservent leurs positions jusqu'au soir, recevant des coups de toutes parts. A 12 h. 45, le Général commandant la 3^e brigade envoie l'ordre de marcher sur Rossignol, qui sera fortifié. Cet ordre ne peut être exécuté. Les pertes sont énormes, mais nul ne songe à abandonner la lutte. Dès 14 heures, des coups de feu viennent de tous les côtés, sauf au Sud. Les 1^{er} et 2^e bataillons sont presque cernés sur leurs positions. Le 3^e bataillon s'est avancé sur la rive droite de la Semoy. On ne peut recevoir ni renforts, ni ravitaillement. Aussi, à 19 heures, le Colonel prescrit-il un mouvement de retraite. Les débris des 1^{er} et 2^e bataillons, avec le drapeau, sont ramenés sur la route Tuitigny-le-Fresnois et peuvent rejoindre, à 21 heures, les lignes de la 2^e division. La retraite se poursuit jusqu'à Orval, où l'on arrive le 23, à 4 heures. Les pertes de la journée étaient de 2.085 tués, blessés ou disparus. Les actes de courage

furent nombreux au cours de ce combat. Citons, entre mille, le soldat mitrailleur Patel, qui, quoique blessé à la tête, continue à servir sa pièce et n'abandonne son poste qu'à la suite d'une seconde blessure très grave qui achevait de le mettre hors de combat; le sergent Aubry, qui, malgré une blessure, a contribué, avec son lieutenant, à sauver le drapeau, qui est resté déployé pendant toute l'affaire; le lieutenant Vergniaud, qui a fait preuve de la plus grande énergie en groupant autour de lui des isolés, dont plusieurs blessés, avec lesquels il s'est dégagé de l'étreinte allemande; le capitaine Bureau, qui, renversé et blessé par un obus, reprend le commandement de sa compagnie sous un feu meurtrier, jusqu'au moment où il tombe foudroyé à la tête par une balle; le capitaine Delalbres, qui, quoique blessé, reste à la tête de sa compagnie; enfin, le lieutenant-colonel Mortreuil, tombé glorieusement.

II

LA RETRAITE - LA BATAILLE DE LA MARNE

La rage au cœur, le 24, on se porte sur Olizy, où les restes du régiment sont groupés en deux bataillons, commandés, le 1^{er} par le capitaine Carles, le 2^e par le capitaine Montaigu. Le 26, le régiment repasse la Meuse à Inar et Martincourt. Dans la matinée du 27, le régiment, avec le concours du 7^e colonial, contre-attaque les Allemands, drapeau en tête, mais le mouvement de retraite continue à partir de 13 h. 30; le régiment va bivouaquer à Pont-Gaudron, sur la route de Beaumont. La contre-attaque exécutée dans la matinée nous a coûté 117 hommes tués, blessés ou disparus. Le 28, le régiment se porte sur Fontenoy; le général Leblois prend le commandement de la division. Le 29, la retraite continue vers Vouziers; l'on cantonne à Falaise et, le lendemain, à Longue. Le 31, l'on organise une position défensive à Bouet-aux-Bois. Le 1^{er} septembre, la retraite continue et le régiment s'établit en avant-postes sur la ligne ferme Joyeux, ferme Trière.

Le 2, l'ordre n° II du Généralissime apporte à tous calme et joie ; on ne doit plus se retirer devant l'ennemi, on ne doit bientôt plus lui céder de terrain. Cet ordre prescrivait, en effet : « Une partie de nos armées se replie pour resserrer leurs dispositifs, reconstituer leurs effectifs et se préparer, avec toutes chances de succès, à l'offensive générale qui sera prise dans quelques jours. » Ainsi, on ne va plus disputer pas à pas le sol sacré de la Patrie à l'envahisseur, mais on va foncer sur lui, malgré sa force numérique et son outillage supérieur au nôtre. « C'est par le feu et non par le choc que se décident aujourd'hui les batailles », constatait déjà Napoléon. C'est, en effet, grâce à la supériorité de son feu que l'ennemi nous poussait jusqu'à la Marne. L'ordre d'opérations, pour la journée du 2, est le suivant : « La 4^e armée se maintiendra sur le front Saint-Souplet, Sommepy, Montilier, prête à résister à une attaque venant du Nord. Le corps d'armée colonial défendra la ligne Mantes, Ardeuil, Château-des-Rosiers, bois de la Malmaison, qui sera organisée. Ligne principale de résistance : lisière nord du bois de la Malmaison, ferme des Rosiers, jusqu'à la grande route, à Séchault-Monthois. »

Le 3, le C. A. C. se replie vers le Sud, ses arrière-gardes (3^e R. I. C.) sur la ligne de hauteurs à deux kilomètres de Saint-Remy, lisière des bois, à quatre kilomètres nord-ouest de Somme-Tourbe. Les avant-postes, installés à 13 h. 45 par le 3^e bataillon, sont attaqués à 16 h. 45, soutenus par les deux autres bataillons, puis par deux batteries de l'artillerie de campagne, se replient à 20 heures, ayant perdu 4 officiers et 123 hommes de troupe tués, blessés ou disparus. On emmenait les blessés. Le régiment s'installait, à 21 h. 20, à la Croix-en-Champagne. Le 4, la retraite continue sur Saint-Jean-de-Pouesse et, le 5, sur Orconte. Mais l'heure de s'arrêter et d'attaquer vient d'arriver le 6 ; le régiment fait partie de la 2^e division (général Leblois), chargée de l'attaque du front Bignicourt-sur-Marne, Apremont, Villotte, Goncourt. Le 1^{er} et le 3^e bataillons sont employés face au Nord-Ouest, sur la ligne Norrois, cote 100 ; le 2^e bataillon est en réserve au nord-ouest de Cloyes.

Le déploiement des bataillons de première ligne arrête le recul des régiments voisins, très éprouvés à l'attaque du pont de Lunemont et des rives de l'Orconte. Un violent combat s'engage qui force les avancées ennemies à reculer. Mais ces mouvements gênent le tir de notre artillerie. Le général Leblois fait replier de 400 mètres en bon ordre l'attaque, fait ouvrir le feu de l'infanterie et de l'artillerie, qui infligent à l'ennemi des pertes considérables et arrêtent son mouvement. Pendant la nuit, on se retranche. Le 7, le régiment garde ses tranchées toute la journée, sous le feu de l'artillerie allemande, pendant que notre artillerie écrase l'ennemi retranché au nord du canal, aux portes de Lunemont et de Guicourt. Le 8, le régiment, relevé par le 4^e colonial, est placé en réserve à Moncetz-l'Abbaye. Le lieutenant-colonel Condamy prend le commandement du régiment, en remplacement du colonel Lamolle, nommé au commandement, par intérim, de la 3^e brigade. Le 9, il occupe une tête de pont à Moncetz et rentre dans la composition d'une division provisoire aux ordres du général Goulet (réserve d'armée). Il part à 22 heures et marche sur Meix-Thiercelin, où il bivouaque, le 10, dans les bois. Le 11, il cantonne à Thiéblemont. Le 12, la division provisoire est disloquée ; le régiment forme l'arrière-garde de la 3^e division, qui se porte à l'attaque par le buisson de Pouesse. Les 13 et 14, il poursuit l'ennemi jusqu'à Dampierre-sur-Auve, Malmy et Montplaisir.

Le 15, le régiment part à 4 h. 40 pour aller se rassembler face au Nord sur la position de Montremy (ouest de Malmy). L'ennemi occupe une forte position au sud de Cernay-en-Dormois, de la cote 155 à la cote 165, en passant par la Justice. A 9 heures, il reçoit l'ordre de se porter à l'attaque de la Briqueterie, de la ferme des Touanges et de Cernay-en-Dormois. Il franchit dans des formations appropriées, sous une grêle inouïe de marmites et d'obus de tous calibres, les deux kilomètres qui le sépare de Ville-sur-Tourbe, d'où il doit partir pour l'attaque ; à sa droite, devait combattre la 1^{re} brigade, à sa gauche, le 7^e régiment, dont il devait attendre le débouché au delà de la Tourbe, pour attaquer. La 6^e brigade était chargée,

à l'aile droite du corps d'armée, d'un mouvement enveloppant ; le 2^e corps était plus à droite ; du retard de la 5^e brigade et de l'éloignement du 2^e corps, un vide considérable existe à la droite du régiment, qui est entièrement découvert. A 11 h. 30, l'offensive ennemie, non contenue par nos troupes de première ligne en retraite, est si vigoureuse qu'il importe d'y faire face coûte que coûte.

Le colonel Lamolle, commandant la 3^e brigade, ordonne au régiment, qui ne dispose que de deux bataillons, le 3^e étant en réserve de corps d'armée, d'attaquer avec ses seules ressources. Le 1^{er} bataillon est porté en avant, en flèche en quelque sorte, puisque le 7^e régiment n'est pas encore là. Il s'avance bravement, prend possession de la Briqueterie, son premier objectif, mais ne peut bientôt plus progresser, criblé qu'il est par le feu d'une infanterie et d'une artillerie ennemies très supérieure en nombre et non encore contrebattues par nos 75.

Le 2^e bataillon débouche alors et se porte en avant au nord de Ville-sur-Tourbe. A ce moment, apparaissent, en retraite, les débris du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale, vigoureusement pressés par une nombreuse infanterie ennemie, qui nous attaque de front. En même temps, une colonne allemande marche sur le flanc droit du 2^e bataillon, qu'une batterie vient d'essayer de prendre d'enfilade. L'artillerie ennemie fait rage et ses marmites criblent le terrain ; la nôtre doit cesser son feu, faute de munitions, dit-on. La situation est très grave, puisque, d'après les renseignements que nous possédons, confirmés par une reconnaissance du commandant Savy, nous ne disposerions que du seul pont de Ville-sur-Tourbe pour franchir la rivière, que nous avons à dos ; d'autre part, en raison de la retraite d'une brigade et du retard considérable des troupes françaises de droite, si nous ne parvenons pas à boucher le trou existant devant les troupes assaillantes ayant une supériorité numérique écrasante, cette partie du front va être enfoncée.

Le 2^e bataillon reçoit l'ordre de tirer jusqu'à la dernière extrémité et le 1^{er} de contre-attaquer vigoureusement et sans délai la droite ennemie, avec mission de l'arrêter coûte que

coûte dans son offensive. L'attaque du 1^{er} bataillon (Carles), bientôt appuyé par la première fraction du 7^e, est si impétueuse qu'elle arrête net l'offensive ennemie et rétablit la situation de ce côté ; mais les pertes sont énormes, le bataillon est fortement réduit et une compagnie entière a été anéantie. Ce jour-là, le 3^e R. I. C. avait sauvé la situation à droite du C. A. C.

La bataille de la Marne est terminée, nous sommes vainqueurs. Une partie du territoire national vient d'être libérée, mais l'on est à bout de souffle et l'ennemi va nous imposer, à partir de ce jour, une nouvelle forme de la guerre, la guerre de tranchées.

III

EN SECTEUR A VILLE-SUR-TOURBE

Quoique nullement préparés à cette guerre de taupes, nos officiers et nos soldats y excellèrent bientôt.

Pendant soixante-cinq jours, le régiment tiendra le secteur de Ville-sur-Tourbe, avec le 7^e colonial.

Au 22 novembre, le corps a tenu les tranchées, par tous les temps, soumis à une canonnade qui, en quelques jours, a réduit en ruines la petite ville de Ville-sur-Tourbe et labouré de marmites le terrain environnant. On a compté, entre autres, 180 entonnoirs dans un cercle de cent mètres de rayon environ, au bas du P. C. du lieutenant-colonel Condamy.

Le régiment a tenu, malgré son faible effectif et une épidémie d'embarras gastrique fébrile, dans des circonstances exceptionnellement ardues.

Pendant soixante-cinq jours, il a repoussé cinq attaques : le 15 septembre, pendant une partie de la journée ; le 17, le 18, le 26 septembre et le 1^{er} octobre. Le 26 septembre, surtout, l'affaire fut chaude. Ce jour-là, il a dû tenir le front avec deux bataillons contre une attaque violente ennemie, d'après les prisonniers par une brigade. En même temps, il devait faire face sur son flanc gauche, au cours même du combat, à une situation

exceptionnellement grave créée par l'enlèvement du bois de Ville à un corps voisin. Par suite du retrait de ce corps, il a vu, en effet, soudainement et ensuite pendant tous les combats, son front vigoureusement attaqué, son flanc droit constamment menacé, avec cette circonstance aggravante d'avoir la Tourbe à dos. Il a dû distraire du front, sous une mitraille et une fusillade furieuses, pour former crochet défensif, face au bois de Ville, une partie de ses troupes. Grâce à la rapidité des mesures prises, à la vigueur de l'exécution, au dévouement et à la ténacité de ses troupes et de ses officiers, il a repoussé victorieusement l'ennemi, qui a subi des pertes importantes, ainsi que l'atteste le monceau de cadavres allemands laissé en avant des lignes.

Le régiment se trouve donc, durant cette période, sous un feu sans répit, excessivement violent de l'adversaire et sous la menace d'une attaque de nuit annoncée par le Général commandant la 3^e division. Cette attaque s'est produite dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre. Après une préparation formidable par l'artillerie lourde et de campagne ennemie, cinq colonnes allemandes, prises dans les troupes de deuxième ligne, se sont avancées sur nos tranchées, pendant que l'infanterie, en ligne, continuait à tirer. Ces troupes étaient soutenues par leur artillerie, alors que l'artillerie française se faisait à peine entendre. Le régiment tient bon (particulièrement le 3^e bataillon, qui supporte le choc principal) et fait au feu la plus belle figure, se montrant l'égal des meilleurs régiments de notre vieille armée.

Bien que dans une situation assez précaire, il attaque encore énergiquement le 3 octobre, où l'ennemi fit une dernière et violente tentative de percée, à laquelle il dut renoncer par suite de ses pertes.

Jusqu'au 18 décembre, il continue, avec le 7^e, à tenir le secteur de Ville-sur-Tourbe, qu'il a, pour ainsi dire, créé. Il prend part aux attaques des 22 et 28 décembre (attaques du 17^e corps et du C. A. C. sur Tahure et Nipont) et repousse une tentative d'attaque ennemie, le 23. Il a supporté les veilles, les fatigues sous la pluie, par la gelée, et n'a laissé entendre aucune plainte. Les officiers se rendent compte que leurs hommes sont

exténués, mais constatent avec un légitime orgueil que nul ne récrimine et que tous font largement leur devoir jusqu'au dernier moment. Les courages ne se sont point abattus et tous acceptent leur nouvelle tâche, qui est de tenir l'ennemi éloigné d'une position dangereuse pour tout le front du C. A. C.

Pris d'enfilade de deux côtés sur trois de son front, réduit par sa situation à la défensive, le régiment montre toujours la même énergie et son dévouement ne se dément pas. Il combat et travaille en même temps, avec la ferme certitude que l'ennemi ne passera pas. Cette situation dure jusqu'au 23 février 1915.

IV

LE FORTIN DE BEAUSÉJOUR (27 Février 1915)

Le 24 février 1915, le colonel Condamy, commandant le régiment, reçoit l'ordre d'alerter les bataillons disponibles et de les tenir prêts à partir pour le ravin des Pins, par Courtemont. L'ordre de départ arrive à 1 h. 15. Le Colonel conduit lui-même les six compagnies, qui étaient en réserve à Maffrecourt. Le 1^{er} bataillon (commandant Posth) cantonne à Minaucourt; le 2^e bataillon (commandant Montégu), au ravin des Pins. Les deux bataillons ont été mis à la disposition du lieutenant-colonel Bonnin, commandant le 22^e régiment d'infanterie coloniale, pour les opérations projetées contre le fortin allemand situé au nord-ouest de Minaucourt et connu sous le nom de Fortin de Beauséjour. Cet ouvrage, pris et perdu déjà sept fois, avait été enlevé et reperdu, le 24, par le 22^e régiment d'infanterie coloniale.

Harangués, le 26, par le Colonel et mis au courant de ce qu'on attendait d'eux, les hommes des deux bataillons entrent aux tranchées dans la nuit du 26 au 27, animés du plus vif enthousiasme et décidés à s'emparer à tout prix du fortin et à le conserver.

L'attaque, fixée au 27, doit se déclencher à 15 h. 45. L'artillerie la préparera par un bombardement serré de 15 h. 30 à 15 h. 45. Les bataillons sont placés face au fortin à enlever : le

1^{er} bataillon sur la face Est, le 2^e bataillon sur la face Ouest. La première vague est formée, au 1^{er} bataillon, par les 2^e et 3^e compagnies ; au 2^e bataillon, par les 5^e et 6^e. La 4^e compagnie et la 7^e doivent aller renforcer les compagnies d'assaut dès que l'ouvrage sera enlevé et consolider les positions conquises. Les 1^{re} et 8^e compagnies sont en réserve avec deux compagnies du 22^e régiment d'infanterie coloniale.

A l'heure indiquée, les vagues d'assaut s'élancent avec un entrain admirable et dans un ordre superbe. Elles sont reçues par un feu de mousqueterie intense et par un violent tir d'artillerie. Dès les premiers instants, les pertes sont terribles. Les officiers tombent les premiers à la tête de leurs hommes : au 1^{er} bataillon, c'est d'abord le capitaine Saint-Gall, qui tombe blessé, et le sous-lieutenant Coupeau, tué ; puis le capitaine Loche, le sous-lieutenant Boisseau, tués tous deux, et enfin le lieutenant Perrichon, qui, après avoir entraîné les 2^e et 3^e compagnies jusque dans l'ouvrage ennemi, tombe à son tour blessé sous l'ouragan de fer et de plomb. Les deux compagnies hésitent un instant, mais se reprennent vite et se cramponnent au terrain conquis. Rien ne les en délogera plus.

Au 2^e bataillon, le combat est aussi meurtrier et l'élan des marsouins est le même. La première vague entre d'un bond dans l'ouvrage et s'y avance jusqu'au niveau du 1^{er} bataillon. Les officiers et soldats sont fauchés en masse, mais la position est prise et bien prise. Le bataillon perd le capitaine Delalbre, tué en s'exposant héroïquement pour demander le tir de l'artillerie ; les sous-lieutenants Pelon, Clousset, Rossy sont tués. Malgré tout, on progresse en combattant à la grenade.

Cependant, l'ennemi veut à toutes forces reprendre le fortin si âprement disputé ; il lance quatre contre-attaques successives. La dernière, faite le 28, à 8 heures, est d'une violence inouïe. Rien ne peut faire lâcher prise aux héroïques compagnies du 3^e régiment d'infanterie coloniale ; malgré le manque de vivres, malgré la pluie, malgré la fatigue des survivants, tous les efforts de l'ennemi échouent. Quand le 91^e régiment d'infanterie vient relever les deux bataillons, l'ouvrage entier est bien à nous.

Les rapports laissés par les chefs de bataillon, forcément sobres de détails, ne donnent malheureusement pas le récit de tous les actes individuels de bravoure, ni les noms de tous les héros qui tombèrent dans cette glorieuse affaire, après des actes dignes d'être inscrits au Livre d'or de l'infanterie coloniale.

La tradition du Corps a conservé, cependant, le souvenir de cette terrible nuit du 27 au 28, au cours de laquelle quelques hommes, blessés pour la plupart, arrêtaient sur plusieurs points les Allemands cherchant à reprendre les boyaux d'accès. C'est au cours d'une de ces luttes qu'un adjudant du régiment, se battant à peu près seul derrière un barrage, poussa le cri resté légendaire : « Debout les morts ! »

Les bataillons du 3^e régiment d'infanterie coloniale avaient fait l'admiration de tous. Le lieutenant-colonel Bonnin, commandant l'attaque, écrivait au lieutenant-colonel Condamy : « Je vous félicite d'avoir sous vos ordres les soldats du 3^e régiment d'infanterie coloniale. Tous les espoirs sont permis avec de telles troupes. »

C'est au cours de l'attaque du fortin de Beauséjour, qui restera un des hauts faits de l'armée coloniale, que le médecin Flourens, grièvement blessé par un éclat d'obus, trouve l'énergie de panser un officier avant de prendre soin de lui-même. C'est le soldat Bastard, qui, malgré une première blessure, continue à avancer et s'élançe à l'assaut au chant de la *Marseillaise*, malgré une deuxième blessure très sérieuse, et ne consent à quitter le champ de bataille qu'après avoir une troisième blessure qui le mettait dans l'impossibilité de pouvoir combattre.

Le régiment perdait dans cette affaire : tués, 6 officiers, 183 sous-officiers et soldats ; blessés, 11 officiers, 565 sous-officiers et soldats ; disparus, 250 hommes.

En outre, 93 blessés légèrement avaient rejoint leur compagnie au combat.

Les unités du 3^e régiment d'infanterie coloniale, relevées dans la nuit du 28 février au 1^{er} mars, sont obligées de rester sous la pluie, mais nul ne se plaint.

Le lendemain, quand le chef de corps va visiter les blessés

aux ambulances de Brand et de Malmy, ils l'acclament spontanément, lui rappellent ses paroles du 26 et oublient leurs blessures pour ne se préoccuper que du résultat de l'opération à laquelle ils ont pris part.

Ce haut fait fut consacré par le Général commandant la 4^e armée, dans son ordre n° 19 du 10 mars 1915.

V

LA GUERRE DE MINES

Pendant le mois de mars, l'ennemi commence des sapes et laisse supposer qu'il est décidé à entreprendre la guerre de mines. Aussi se montre-t-il très actif, surtout devant l'ouvrage Pruneau. Il cherche à pousser ses travaux le plus près possible de nos lignes et essaie d'encercler le saillant, et peut-être de le faire sauter. Il est évident que le secteur de Ville-sur-Tourbe, en flèche, intéresse l'ennemi.

Le régiment prend une attitude agressive en cherchant à enrayer les travaux de l'ennemi. Patrouilles, grenades, feu d'infanterie et tirs d'artillerie, tout coopère à ce but.

Le 3 avril, notre génie évente une mine en face de l'ouvrage Pruneau et aménage aussitôt une galerie, de façon à placer une chambre au-dessous de la mine allemande. Le Général de division donne l'ordre, le 7, de faire sauter le camouflet placé devant l'ouvrage Pruneau. Cette explosion a amené celle de la mine allemande et un entonnoir assez vaste s'est produit. Il a fallu le réunir à l'ouvrage par un boyau et l'occuper, puis le combler. Ce travail est très pénible et périlleux. Les hommes sont à six mètres de la tête de sape allemande, qui lance constamment des grenades. Ils sont exposés à des feux de mitrailleuses et de canons-revolvers, heureusement trop hauts. Ils ne peuvent travailler que par petits paquets de six ou huit, couchés dans la boue. Les attaques du génie sont reprises et poussées vers l'ennemi, de manière à pouvoir nous fournir des renseignements sur ses travaux.

Les boyaux sont remplis d'eau jusqu'aux genoux. La pluie

qui tombe sans répit rend inutiles les efforts des écopeurs. Pendant la période du 8 au 12 avril, le travail a été très dur. La pluie persistante met les tranchées et les boyaux dans un état lamentable.

Le 15 mai, à 18 h. 25, les Allemands font jouer trois énormes fourneaux de mines sur la face nord et nord-ouest de l'ouvrage Pruneau, alors occupé par le 7^e colonial. L'explosion est suivie par un violent bombardement, qui achève de bouleverser les positions et de couper les communications téléphoniques. L'artillerie ennemie prend aussitôt sous son feu les batteries de Montremoy et de Malmy. L'infanterie allemande, aussitôt après la cessation du feu d'artillerie, s'élance et occupe la première ligne, ainsi que la ligne de soutien, sauf une infime partie à l'Est, où un sous-lieutenant du 7^e résiste énergiquement avec quelques hommes. La lutte d'infanterie dure une heure, acharnée, pendant que l'artillerie des deux divisions et du corps d'armée fait un barrage en arrière de l'ennemi et tire sur les lignes occupées par les Allemands.

La situation se précise vers 20 h. 50 et les contre-attaques peuvent être entreprises. Les bataillons du 3^e sont portés de leurs cantonnements à Brézieux, Malmy et Araja. Quatre compagnies du régiment sont envoyées comme renfort aux bataillons du 7^e, qui ont perdu un monde énorme et presque tous les officiers.

La première contre-attaque, poussée par le bataillon Savignac, du 7^e (trois compagnies), échoue. Le commandant Savignac, blessé, est remplacé par le capitaine Kauffmann, du 7^e. Les compagnies du 3^e prennent part à une attaque qui est appuyée par l'artillerie de la 2^e division et qui se déclanche à 10 h. 45. Le 17, la contre-attaque se prononce, partie contre la face nord, partie en partant de la face ouest, sur le flanc droit de l'ennemi. La première partie est arrêtée, mais la fraction pousse victorieusement et méthodiquement l'ennemi ; elle progresse, et, à 1 h. 30, la ligne de soutien est reprise. L'ennemi, coupé de sa retraite par un formidable barrage, se rend en masse ; à 2 h. 45, toutes nos tranchées sont reprises et retournées.

Les 1^{re}, 3^e, 4^e et 9^e compagnies du 3^e, avec trois sections de mitrailleuses, prennent une part active et glorieuse aux deuxième et troisième contre-attaques. Le premier groupe (3^e compagnie du 1^{er} bataillon) prend part à la deuxième contre-attaque sur la face ouest ; la 9^e compagnie mène celle du côté est, liée à des éléments du 7^e colonial. La 1^{re} compagnie (capitaine Rives) arrive la première à l'ouvrage Pruneau ; après avoir fait ravitailler par une de ses sections les détachements du 7^e qui défendent la face ouest de l'ouvrage, se relie aux 3^e et 4^e compagnies (capitaines Lhomme et de Touby) et, à 1 heure, prononce avec elle la contre-attaque. L'ennemi, énergiquement attaqué, résiste furieusement. Le capitaine Lhomme, commandant la 3^e compagnie, tombe presque au départ ; le capitaine de Touby est également tué en dirigeant le feu sur la face nord et le lancement de grenades. Mais rien ne peut avoir raison de la résolution et du calme plein d'énergie de nos troupes. Le lieutenant Pancol, de la 4^e compagnie, avec l'aide d'éléments du 7^e et de bombardiers du génie, avance malgré tout. L'adjudant Charpenteau, le sergent Servier, de la même compagnie, le secondent avec entrain et occupent l'entonnoir ouest, coupant la retraite à l'ennemi. Le lieutenant Gabrié, du 7^e, et le sergent-major Vincent, de la 1^{re} compagnie du 3^e, rejoignent, au carrefour de la tranchée de soutien et du boyau central, le lieutenant Pancol et poursuivent la lutte de concert avec lui, refoulant l'ennemi sur la première ligne. Ils prennent trois mitrailleuses, un matériel considérable et de nombreux prisonniers. Grâce à la connaissance du secteur qu'avaient tous les officiers, grâce au ravitaillement en grenades bien organisé, grâce surtout à l'énergie, à la crânerie et à la ténacité de nos hommes, toute cette partie de l'ouvrage Pruneau est réoccupée et son organisation remise en place par le capitaine Rives.

La 9^e compagnie, arrivée à 20 h. 15, avait, pendant ce temps, contribué pour une très large part au succès de nos contre-attaques. Son chef, le lieutenant Lefebvre, recevait à 0 h. 15, l'ordre de contre-attaquer la partie est de l'ouvrage en liaison avec les éléments du 7^e, qui se tenaient au centre. Bien secondé par le lieutenant Collin, l'adjudant Bastard, le sergent-major

Dives, les sergents Vignaud et Derungs, il répartit son unité, donne à tous ses instructions, indique à ses hommes ce que l'on attend d'eux et, à 1 h. 45, il commence l'attaque. Tous montrent un entrain magnifique, se déploient hardiment et en un tel silence que l'ennemi ne s'aperçoit pas d'abord du mouvement. Mais bientôt il le découvre et le feu terrible de mitrailleuses crépite. La compagnie perd beaucoup de monde, tente néanmoins d'avancer, mais est obligée de s'arrêter, le renfort demandé par le lieutenant Lefebvre ne pouvant lui être envoyé. Cependant, le lieutenant ne se décourage pas. Il fait rassembler les hommes valides dans la tranchée où il est parvenu, intermédiaire entre la tranchée de soutien et la tranchée de première ligne, et réunit les isolés du 7^e qui se joignent à lui. A 3 h. 30, il est prêt à une nouvelle attaque. Précédée par une sérieuse préparation d'artillerie, cette troisième contre-attaque se déclanche aussitôt. Les Allemands, fougueusement attaqués de front, écrasés par la mitraille, reculent, sont tués ou se rendent. Là aussi, la première ligne est reprise et remise en état. L'ennemi laisse entre nos mains 150 prisonniers et 2 mitrailleuses, des lance-bombes, des armes, des outils, des munitions.

Enfin, les sections de mitrailleuses se sont distinguées par un remarquable sang-froid au moment de l'explosion des mines. Elles ont empêché les renforts ennemis de s'approcher de nos lignes et aidé puissamment à la reprise de l'ouvrage. Les deux chefs de section Pecaud et Deschamps se font surtout remarquer. Ce dernier est tué. Le total des prisonniers est de 333, dont 9 officiers. Le matériel conquis est considérable.

Une fois de plus, le courage, l'audace et la ténacité du régiment venaient d'être consacrés. Dans son ordre du régiment, le 20 mai 1915, le colonel Desdouis, commandant le 7^e, cita à l'ordre de son régiment, en demandant que ces citations soient portées à l'ordre de l'armée : « Les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats des 1^{re}, 2^e, 3^e et 4^e compagnies du 3^e régiment d'infanterie coloniale, qui, appelés dans la nuit du 15 au 16 mai, au secours de leurs camarades du 7^e assaillis par l'ennemi, leur ont apporté le secours de leur vaillance et les

ont aidé à reconquérir les positions de tranchées momentanément tombées en la possession de l'ennemi. »

VI

L'OFFENSIVE DU 25 SEPTEMBRE 1915

Le régiment continue à assurer la garde du secteur de Ville-sur-Tourbe jusqu'au 29 mai. A cette date, le corps d'armée colonial est relevé par le 16^e corps et le 15^e. Le régiment quitte Maffrecourt.

Le corps d'armée colonial doit soutenir le 35^e corps dans ses attaques sur Tracy-le-Mont et Moulin-sous-Touvent. Le régiment, en réserve de groupe d'armées, stationne successivement dans la forêt de Laignes, au carrefour de la Chapelle-Sainte-Croix, à Tosly-Breuil et à Breuil pendant les 6, 7 et 8 juin. Ces journées se passent en mouvements et en alertes, elles sont très fatigantes, en raison de la longueur des étapes sur des routes encombrées.

Le 14 juin, le régiment s'embarque à Pierrefonds pour une destination inconnue, débarque à Amiens-Saint-Roch d'où il se dirige sur Beauquesne, où il arrive le 16. Le 18, il part en auto pour Sus-Saint-Léger. Il est réserve de groupe d'armées.

Les 1^{er} et 2^e bataillons cantonnent à Oppy-Saint-Léger du 19 au 30 juin, pendant que le 3^e bataillon est à Saint-Pol-Baudricourt. Le 1^{er} bataillon cantonne successivement à Terramesnil, Vignacourt, Plivot et le Camp Gouraud. Le 15 août, il prend les tranchées de Ville-sur-Tourbe. Les 2^e et 3^e bataillons sont en secteurs depuis le 12 septembre. Le régiment se prépare pour la grande offensive du 25 septembre.

Le matin du 25 septembre, le 2^e bataillon occupe les faces ouest et nord de l'ouvrage Pruneau. Il contribue à la transformation en parallèle de départ et reçoit, comme ordre, de tenir ses tranchées pendant l'attaque. Il formera une troisième vague d'assaut si besoin est. Les 1^{er} et 3^e bataillons accolés forment les deux premières vagues. Ils ont pour objectifs, le 1^{er} la Justice,

le 2^e le petit bois de l'Oreille, à l'est de 191. Ils doivent pousser ensuite, si possible, jusqu'à La Dormoise.

La préparation d'artillerie, commencée le 22, est terrible. Jusqu'à ce jour, on n'avait rien vu de semblable. Le terrain est pilé. Tout saute, c'est infernal, le boche ne pourra tenir.

L'attaque est fixée à 8 h. 30. Dès que le signal est donné, les hommes bondissent hors de la tranchée et se portent en avant avec un élan superbe, mais dans un ordre parfait. Cependant, un feu terrible les accueille presque au débouché de la parallèle. Le chef de bataillon Posth tombe dans la tranchée. Le commandant Raudot est tué à peine sorti ; les pertes sont sensibles, surtout au 1^{er} bataillon, devant lequel les fils de fer n'ont pas été coupés. La première vague, de ce côté, est en partie fauchée. La deuxième la renforce, arrive jusqu'à la première tranchée allemande et s'y maintient aux prix de lourds sacrifices. Vers la gauche, le 3^e bataillon est plus heureux, il enlève une partie de la deuxième ligne de 191 et peut s'y maintenir.

Le lieutenant-colonel Condamy, qui se trouve à l'ouvrage A, sort avec la deuxième vague. Il a avec lui son adjoint, le capitaine Marec, l'adjudant Faucher et ses cyclistes. Il arrive jusqu'à la tranchée ennemie et s'y jette avec les hommes qui l'occupent déjà. Mais, à ce moment, l'ennemi prononce sur cette partie de notre ligne une violente contre-attaque. Le Commandant du régiment se met au parapet, un fusil à la main et fait le coup de feu au milieu de ses soldats. L'adjudant Faucher et le capitaine Marec l'imitent. Le colonel reçoit presque aussitôt une balle dans la bouche et tombe dans la tranchée. Le capitaine Marec et le cycliste Tullaud essaient de lui donner des soins ; il meurt dans leurs bras. L'adjudant est tué.

Malgré les efforts de l'ennemi, qui parvient à reprendre sa première ligne entre l'ouvrage Pruneau et la route de Vouziers, le 3^e bataillon se maintient dans 191 et réussit même à progresser. Le 29, l'attaque était reprise à la grenade ; les efforts de ce bataillon contribuent à faire tomber la défense allemande sur ce point.

Le régiment s'est comporté dans cette affaire, comme à son

habitude depuis août 1914. Ses pertes sont terribles ; la seule liste des officiers tués peut en donner une idée : outre le lieutenant-colonel Condamy, les commandants Posth et Raudot sont tués en entraînant leurs bataillons ; les capitaines Bosc, Lefebvre, le héros du 15 mai, Maître, Pierre, Babet, à la bravoure légendaire, Rives tombent glorieusement. Avec eux, succombent aussi vaillamment les lieutenants et sous-lieutenants Cauzan, Pancol, Derungs, Lapeyre, Lescurat, Roblin et Collin.

Le témoignage du cycliste Tullaud fait connaître que le capitaine Rives, affreusement blessé au ventre par un éclat d'obus, répond à ce soldat qui lui offre des soins : « Va, mon affaire est faite, ne t'occupe pas de moi, fais du beau travail ! »

Malgré cette sanglante saignée, le régiment reste en place et combat jusqu'au 29, aide à élargir le terrain gagné et n'est relevé que le 30 par le 4^e bataillon de chasseurs et un escadron de cavalerie à pied, après avoir solidement installé les positions enlevées à l'ennemi.

Après la relève (1^{er} et 2 octobre), le régiment se reforme à Verrière et reprend les tranchées de Massiges et de 191.

VII

EN ROUTE VERS L'ORIENT - " LA PROVENCE II "

Le régiment est retiré du front le 23 octobre et va cantonner à Possesse et Oissery (1^{er} bataillon), Possesse et Puisieux (2^e bataillon), Possesse et Forfry (3^e bataillon), jusqu'au 31 décembre 1915.

A partir du 1^{er} janvier 1916, les trois bataillons du régiment changent continuellement de cantonnements. Le 1^{er} occupe Survilliers, Gouvieux, Cires-les-Melles, Montreuil-sur-Thérain, Verderel, Troussencourt, Epagny, Marcelcave. Les 2^e et 3^e bataillons occupent successivement Mortefontaine, Gouvieux, Cires-les-Melles, Bailleul-sur-Thérain, Guéguégne, Maisoncelle-Tuilerie, Folleville, Marcelcave, Aubecourt.

Le régiment est alors désigné pour l'Orient. Il est transporté à Lyon où il cantonne, le 5 février, à Tassin-la-Demi-Lune. Il y reçoit l'ordre de se constituer sur le pied alpin à trois bataillons, deux compagnies de mitrailleuses, une C. H. R. Les opérations d'habillement, de renforcement et le changement de matériel durent jusqu'au 16.

Le 20, les 1^{er} et 2^e bataillons et une compagnie de mitrailleuses s'embarquent en deux trains, à midi et à 14 heures, en gare de Lyon-Vaise, à destination de Toulon. Ces deux éléments, moins la 2^e compagnie, quittent Toulon à 14 heures, à bord du *Burdigala*, à destination de Salonique.

Le 22, le 3^e bataillon, la C. H. R. et la 1^{re} compagnie de mitrailleuses s'embarquent pour Toulon. Ils quittent cette ville avec la 2^e compagnie, le 23 février, à bord de la *Provence II*.

Le détachement embarqué à bord du *Burdigala* débarque à Salonique, le 26, et est immédiatement dirigé sous une pluie battante vers le sud de la ville ; le 1^{er} bataillon bivouaque à la nouvelle Ecole d'Agriculture, le 2^e bataillon à l'ancienne Ecole d'Agriculture.

La *Provence* est coulée par une torpille, à 15 heures, le 26 février, à deux milles Sud-Sud-Ouest de Sapienza, dans la mer Ionienne. Le bâtiment a coulé en quinze minutes. Malgré le dévouement de tous, seuls 7 officiers et 500 hommes environ ont pu être sauvés. Les actes de courage furent nombreux au cours du sinistre : officiers et hommes rivalisent d'ardeur, de dévouement et d'abnégation en organisant le sauvetage. C'est le sergent-major Canier, Alfred, modèle de sang-froid, qui prêche le calme autour de lui et qui, au moment de l'engloutissement, pousse, comme ses aînés les marins du *Vengeur*, le cri de « Vive la France ! », répété par tous. Ce sont les soldats Laguet, Louis, et Raden, Alexis, qui se jettent, à trois reprises différentes, à la mer afin d'alléger et de permettre de vider l'embarcation pleine d'eau et qui menaçait de sombrer. Signalons le capitaine Doby, de la 2^e compagnie, qui fait embarquer lui-même ses hommes dans les canots, refusant, à plusieurs reprises, la place qui lui était offerte et qui ne se jette à la mer, où il a trouvé la mort, qu'au dernier moment. Men-

tionnons le nom du lieutenant-colonel Duhalde, commandant le régiment, qui reste sur la passerelle aux côtés du commandant du bateau, qu'il n'a pas voulu quitter et qui est englouti avec lui. Le Drapeau du régiment, qui était à bord, dans la cabine du Lieutenant-Colonel, n'a pu être sauvé et a disparu dans les flots. Tous, officiers et soldats, ont le regret profond de cette perte. Le Drapeau était pour eux non seulement le souvenir de la Patrie qu'ils allaient défendre sur un nouveau front, mais la mémoire des hauts faits d'armes accomplis par les camarades disparus.

Malgré le froid excessif, beaucoup continuent à lutter contre la mort autour de l'endroit où vient de disparaître à jamais le bateau. Nombreuses sont les embarcations, nombreux sont les hommes accrochés à des planches, à des poutres, à des balles de paille, qui luttent contre la mer, complice inconsciente qui achève le crime du pirate boche. La température s'abaisse et beaucoup de nos soldats, qui se croyaient sauvés, sont trahis par leurs forces et succombent, malgré l'inlassable dévouement de leurs compagnons d'infortune. C'est ainsi que, sur les 22 survivants qui étaient dans le canot de l'adjudant chef Fradin, 16 meurent fous. A la nuit, le sous-marin ennemi, qui ne s'était pas éloigné du lieu du crime, vient éclairer, avec son projecteur, les quelques survivants qui continuent à lutter contre le destin ; il disparaît sans leur porter secours.

Ces rescapés sont recueillis dans la journée du lendemain 27 ; il y en a qui ne sont recueillis que le 28. Divisés en deux groupes qui sont dirigés : 200 environ sur Malte, sous le commandement du capitaine Berthomié ; 300 sur Milo, puis sur Mytilène, sous le commandement du capitaine Marchal, ces rescapés rejoignent en trois détachements, le 14 ; le 21 mars (ceux de Mytilène) et, le 26 mars, ceux venant de Malte.

VIII

DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE

Le régiment, sous les ordres du commandant Noirot, est employé à réparer les routes Salonique-Vasilika.

Le 17 mars, le colonel Bordeaux, du 57^e colonial, est nommé au commandement du régiment et prend le commandement par intérim de la 2^e brigade de la 17^e division d'infanterie coloniale, dont fait partie le 3^e régiment d'infanterie coloniale.

Par décision du 27 mars, le 3^e bataillon est supprimé. Ses éléments serviront à reconstituer la 2^e compagnie et à constituer la C. H. R. Le chef de bataillon Noirot, commandant le régiment, est nommé gouverneur de la presqu'île de Karabouroum, qui commande les passes de Salonique. Il est remplacé dans le commandement du régiment par le commandant Montégu.

Outre les travaux de route, le régiment, et plus spécialement le 1^{er} bataillon, établit, sous la direction du génie, un appontement pour l'armée serbe, qui, réorganisée, va bientôt quitter Corfou.

Le 1^{er} avril, le général Gérôme, commandant la 17^e division d'infanterie coloniale, et le colonel Bordeaux, commandant la 2^e brigade, passent le régiment en revue à l'ancienne Ecole d'Agriculture. Le 4, le colonel Bordeaux est nommé au commandement de la 2^e brigade, en remplacement du général Simonin. Le lieutenant-colonel Debievre est nommé au commandement du régiment, mais il ne rejoint pas.

Des officiers et des sous-officiers sont envoyés reconnaître les différents secteurs du camp retranché où la division pourrait être appelée à combattre.

La 2^e compagnie est envoyée au sud de Sèdes, entre la route Salonique-Vasilika et la Vasilika-Déré, pour établir une nouvelle route destinée aux Serbes. Vu l'urgence de terminer la route, la 3^e compagnie lui est adjointe ; on travaille dans les marais.

Le 1^{er} mai, le lieutenant-colonel Calisti vient prendre le commandement du régiment, qui reçoit l'ordre de se tenir prêt à partir.

IX

LA STRUMA

Le 3 mai, le régiment se rassemble à l'ancienne Ecole d'Agriculture. Le 4, il part à 5 h. 30 et va bivouaquer, après une marche très pénible, à Ajvasil, sur le lac Langaza. On a suivi la piste Ecole d'Agriculture, Kapudzilar, Akukli, Ajvasil. On a laissé beaucoup de monde en route pendant cette marche, à cause de la chaleur. Le bivouac du régiment est situé en dehors du village, dans le petit bois à l'est d'Ajvasil.

On repart, le lendemain, sur Guvesne par Stanwon, Tumba, Lajna. A deux kilomètres de ce village, nous prenons la grand'route Salonique-Sérès. Arrivés à Ajvasil, le régiment fait une grand'halte. On rejoint avec peine Guvesne. On bivouaque à trois kilomètres environ avant d'arriver au village.

Le 6, la marche en avant est reprise. Cette marche est très pénible, la route monte constamment, la pente est très forte ; de la cote 185 (Guvesne), la route atteint la cote 544 à Karadza-Tépé. Vers 10 heures du matin, avant la grand'halte, le régiment défile devant le général Gérôme, commandant la division.

Le 7, on arriva au village de Lahana, après avoir traversé Likovan. Le régiment est réparti (en avant du village) en trois bivouacs : le 1^{er} bataillon, au kilomètre 53, de chaque côté de la route ; l'état-major et la C. H. R. au kilomètre 54, le 2^e bataillon au kilomètre 55 ; la division étant en dehors du camp retranché et n'étant plus couverte que par les troupes grecques, ordre est donné de cercler les camps, qui sont gardés par de petits postes.

Les marches ont été dures et les étapes exceptionnellement fortes. Le régiment a perdu son entraînement. Néanmoins, quelque temps après la rude épreuve dont le corps reste affaibli, le 1^{er} bataillon arrive à couvrir, pendant une marche,

36 kilomètres en terrain très accidenté, sans avoir un seul traînard.

Le 26 mai, le commandant Beaudelaire prend le commandement du régiment, en remplacement du lieutenant-colonel Calisti, parti en permission. Officiers et soldats regrettent ce chef bienveillant et énergique qui, malgré son court séjour au régiment, avait conquis tous les cœurs par sa droiture et l'action de son commandement.

Les bivouacs du régiment, placés sur des coteaux couverts de petits arbustes, sont agréables. Partout, dans la région, on retrouve encore les traces de combats sanglants de la campagne balkanique 1912-1913. On domine toute la vallée de la Struma, surplombée à l'horizon par les Monts-Noirs des Bélès.

Mais le régiment n'est pas au bout de ses fatigues et il lui faut bientôt, à la suite de la trahison du roi de Grèce Constantin, quitter la région agréable de Lahana, où les hommes commençaient à reprendre haleine. Le fort de Rupel, qui commande la région Demir-Hissar-Sérès, est cédé aux Bulgares, que la riche vallée de la Struma tente ; leurs bandes de comitadjis commencent leurs incursions dans la vallée. Il faut parer à cette invasion. Aussi, le 7 juin, commence le mouvement qui va nous mener dans la région Orliak-Kopriva. Jusqu'au pont d'Orliak, la marche est peu pénible. A partir de ce pont, la route fait place à un chemin de terre qui serpente, à travers de riches cultures, sur la rive droite du Karasu-Caj. La marche est plus lente, rendue pénible par la chaleur, la poussière et l'absence de vent. Cependant, le spectacle est magnifique de ces champs de maïs, de blé, de tabac, de pavots, dont les tiges sont énormes : elles ont plus de 2 mètres de haut.

Le 8, à 4 h. 30, on reprend le mouvement. L'avant-garde fait une grand'halte à la pointe du Bukova-Golu, alors que le gros se repose sur les bords du ruisseau Orta-Mah. A partir de ce ruisseau, la piste traverse une presque île boisée qui surplombe la pointe sud du lac et des marais. Pendant la traversée du bois, la piste devient sentier. On ne voit plus rien, si ce n'est, de temps en temps, des marais que l'on domine d'une trentaine de mètres et à pic.

Dans la soirée, le bataillon d'avant-garde pousse ses grand'-gardes sur la croupe au nord-ouest de Lozista (500 mètres), la réserve des avant-postes (deux compagnies) à Lozista ; 2^e bataillon, la compagnie de mitrailleuses et la compagnie hors rang sur Bestamik-Mah.

Toute cette vallée de la Struma est d'une fertilité exubérante ; mais, dans cette vallée encaissée et étroite couverte de nombreux marécages, il n'y a jamais de brise, l'on y étouffe sous une chaleur humide qui vient à bout des hommes les plus solides. On y a à lutter contre les moustiques. La nuit, il n'y a presque pas d'abaissement de température, ce qui exclut tout repos.

Pendant le séjour à Lozista, le bataillon d'avant-garde (1^{er} bataillon) organise l'évacuation des réfugiés grecs de la Butrova (rivière qui se jette dans la Bukova-Golu), qui fuient devant l'invasion bulgare et qui viennent s'installer dans le village turc. Le bataillon organise également les croupes du Lozista et du Kran-Mah.

Le 13, un régiment de cavalerie anglaise (Yeomanry) établit son camp entre le bivouac du régiment et le lac de Bukova-Golu. Cette cavalerie vient du Sud.

Le 16, à 7 heures, un bataillon d'infanterie anglaise, venant de la direction de Kopriva, relève nos avant-postes au nord de Lozista. A 21 h. 30, en exécution de l'ordre de la brigade, le régiment, formant un groupe commandé par le commandant Beaudelaire, avec le groupe d'artillerie de montagne Lemaître et la compagnie 4/64 du génie, quitte ses bivouacs, passant au point initial à hauteur de Lozista, à 19 h. 30, et se dirige vers Todorovo.

Dès 19 heures, une flanc-garde, 1^{re} compagnie, sous les ordres du capitaine Boisson, occupe Bukova, où elle se tiendra pendant tout le passage de la colonne. Les équipages du régiment sont dirigés sur Salonique. Le 17, vers 2 h. 30, la tête de la colonne arrive à Todorovo. Le groupe Beaudelaire bivouaque au sud du village, sur la piste muletière qui conduit à Snèvre. La marche a été dure.

A 19 heures, le groupe Beaudelaire se porte sur Ismailli

par la route stratégique bulgare, qui domine la vallée de la Bukova. Cette route est en bon état, bien tracée et serpente au milieu des bouquets de bois ; elle conduit au fort de Dova-Tépé, occupé par les éléments de la 57^e division d'infanterie. On bivouaque au milieu des bois. La chaleur continue à être accablante.

A 22 h. 30, le régiment quitte son bivouac pour se porter isolément sur Patères, par Snèvre, Moravca. Il arrive à Patères vers 3 heures et, à 4 heures, il bivouaque dans le ravin, à 200 mètres au sud du village. Le secteur est tenu par les Anglais. A 10 heures, on prend contact avec eux ; à 5 heures, le 20 juin, le commandant Beaudelaire, avec les chefs de bataillon et les commandants de compagnies, va reconnaître les positions à occuper.

A minuit, le 2^e bataillon se porte sur la ligne de hauteurs 217 (Kilindir-Gola), où il arrive à 2 heures. Le 1^{er} bataillon prend ses positions dans le village de Patères ; à 10 h. 30, un officier de l'état-major de la brigade de la 156^e division d'infanterie, qui est vers Kilindir, prend contact avec le régiment, à Patères.

Le 21, la reconnaissance des positions de première ligne est faite par le colonel Bordeaux, commandant la 34^e brigade, accompagné du commandant Beaudelaire. Il est décidé que la croupe 217 sera occupée effectivement en permanence par deux compagnies du 2^e bataillon, les deux autres compagnies étant au sud des pentes.

L'état sanitaire du régiment est à ce moment très médiocre. Depuis le 7 juin, 182 soldats ont dû être évacués et, tous les jours, il présente une moyenne de 120 hommes indisponibles. Cet état tient, d'abord, à ce que les hommes actuellement en service ne sont pas entraînés ; la majorité sont âgés de 36 à 42 ans. En outre, les marches ont été pénibles, car les hommes n'étaient pas habitués au climat macédonien avec son soleil vif et sa chaleur forte et humide.

A la fin de juin, les cas de paludisme et de dysenterie sont nombreux au régiment et ils augmentent chaque jour. L'affection a dû être certainement contractée pendant notre passage

dans la vallée de la Struma et plus particulièrement à Lozista, où les anophèles étaient légion.

X

RÉGION DE DOIRAN - ATTAQUES D'AOUT 1916

Le 27 juin, le commandant Pinchon, du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale, est nommé lieutenant-colonel commandant le 3^e régiment d'infanterie coloniale.

Pendant le mois de juin, le régiment aménage la piste Patères et organise la ligne de hauteurs Kilindir-Gola. Le centre de résistance de la cote 217 (piton des Anglais) comprend trois points d'appui : le piton Galliéni, le point d'appui du piton des Anglais et le Camp des Romains, qui commandent la vallée du Gjol-Ajak, dans laquelle on a, sur la rive droite, la voie ferrée Salonique-Sérès, et, sur la rive gauche, l'ancienne route romaine Kilindir-Doiran. Une position de seconde ligne ou position de repli de sous-secteur est prévue sur les hauteurs entourant le moulin de Patères : cinq kilomètres nous séparent des lignes bulgares, dont une des avancées est la redoute de 227. Mais la véritable ligne de résistance ennemie couvre la ligne Doiran et est située sur le mouvement de terrain qui sépare le ravin des Jumeaux et le ravin de la Manutention, qui se jettent tous deux dans le lac. Ces ouvrages constituent la ligne des O avec le Petit-Couronné. En arrière de Doiran, on a une deuxième ligne, la ligne des P, qui aboutit aux Dub (cote 535). Les ouvrages des Dub constituent le Grand-Couronné.

De nombreuses reconnaissances d'officiers sont envoyées entre les lignes avec, pour mission, de reconnaître les cheminement, les couverts, Gjol-Ajak, les places d'armes. Tous, officiers et soldats, rivalisent d'entrain, d'audace. Cependant, les reconnaissances exécutées par les sous-lieutenants Giancyli, de la 1^{re} compagnie, et Perron, de la 3^e, méritent une mention spéciale.

L'attaque du 227 et des plateaux nord-ouest de Vladaja par

le 3^e colonial est ordonnée pour la nuit du 9 au 10 août. Le 1^{er} bataillon (commandant Fierard) doit occuper les crêtes nord-ouest du Vladaja, vers 227, commandant le col de la voie romaine Kilindir-Doiran, en liaison vers l'église de Vladaja, avec les troupes anglaises. Une compagnie de mitrailleuses du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale (compagnie Chevalier) doit flanquer le bataillon Beudelaire, du bas des pentes de 227 vers le plateau de Doiran.

La première nuit qui suivra le bombardement, les bataillons Beudelaire et Fierard, et la compagnie de mitrailleuses Chevalier quitteront leurs emplacements actuels, à 22 heures, pour occuper leurs places (dans le fond du Gjol-Ajak) par les itinéraires fixés, la compagnie Chevalier pour occuper ses positions de combat.

Après un intense bombardement, auquel prennent part trois groupes de 75, un groupe de 65 et un groupe de 155, ainsi que le train blindé qui tire de sa station de Kilindir, l'ennemi, affolé, évacue 227 et la gare de Doiran. La cote 227, qui était attaquée par les 2^e et 1^{re} compagnies, est enlevée sans coup férir et la position est ainsi occupée. Une compagnie et une section de mitrailleuses tiennent les pentes de 227 à la route de Doiran-station à Doiran-ville, une compagnie et une section de mitrailleuses défendent les pentes sud-ouest de 227, en liaison avec la compagnie de droite du bataillon Fierard; une compagnie, avec les pionniers du régiment, organise défensivement la redoute conquise, pleine de cadavres ennemis. Une compagnie et un peloton de mitrailleuses en réserve derrière les crêtes nord et est de 227. Le bataillon Fierard occupe le col et l'organise défensivement entre 227 et l'église de Vladaja.

Dans la matinée du 10, le 1^{er} régiment d'infanterie coloniale appuie notre mouvement à gauche, vers la Tortue, mamelon isolé entre le ravin des Jumeaux et Vladaja. Nous resserrons notre front, notre gauche appuyée à la route Kilindir-Doiran, mais le 1^{er} ne peut avancer.

Du 10 au 15, nous organisons et consolidons nos positions, en même temps que nous envoyons des reconnaissances tâter

le front de l'ennemi du lac Doiran, jusque vers la branche G du ravin des Jumeaux. Ces reconnaissances constatent que le front ennemi est fortement organisé, en particulier la presqu'île boisée (jardins avec arbres fruitiers, entre le lac et la route de Doiran-Ville à Doiran-Station). Le terrain d'attaque est constitué par des plateaux coupés par de profonds ravins.

Le régiment, dans la nuit du 14 au 15, reçoit l'ordre d'enlever la presqu'île boisée. La 2^e compagnie (compagnie Dop) tente l'attaque par surprise : elle est arrêtée par un solide réseau et par un violent feu de mousqueterie et de grenades ; malgré l'élan des hommes, la compagnie revient sur ses positions de départ. Une préparation d'artillerie est jugée nécessaire. Le régiment reçoit alors l'ordre d'enlever, le 15 au matin, à 7 h. 30, les positions occupées par l'ennemi et de s'installer face aux ouvrages O¹ et O². Après une courte mais intense préparation d'artillerie, faite par les groupes de 155, de 7 heures à 7 h. 30, le bataillon part à l'assaut et enlève la position indiquée, la 2^e compagnie à droite, dans la presqu'île boisée, la 3^e compagnie à gauche, devant O¹ et O². Les Bulgares, dirigés par des officiers allemands, essaient de résister, mais le commandant Beaudelaire, la canne à la main, calme et froid sous la mitraille, communique à son bataillon son énergie morale. Le mamelon Brûlé est enlevé au pas de course, et les premières vagues, dans un élan admirable, prennent pied sur la rive gauche du ravin des Jumeaux. L'ennemi fuit, laissant sur le terrain un matériel considérable. D'après les prisonniers et les déserteurs, les pertes de l'ennemi auraient été, du 9 au 15 août, de 2.500 hommes tués ou blessés.

Tous les Serbes, ce jour-là, tressaillirent de joie. Un régiment de marsouins venait d'arracher à l'ennemi commun un lambeau de leur patrie, où leurs femmes et leurs enfants les attendent avec constance et confiance. La Serbie n'est pas morte, grâce au 3^e R. I. C. ; une aube nouvelle, qui conduira l'armée reconstituée à Corfou, vers la victoire et la délivrance, vient de paraître.

Le 16, le régiment passe la journée à organiser ses nouvelles positions et à préparer une attaque éventuelle sur O¹ et O² du

Petit-Couronné. L'attaque est ordonnée pour le 17 au matin, mais elle est contremandée à minuit. Nos pertes, du 9 au 16, furent : 3 officiers blessés (lieutenant Ravat, sous-lieutenant Kœlher, sous-lieutenant Dupoy), 19 tués, 84 blessés.

Du 17 au 31, nous consolidons nos positions par une organisation défensive de points d'appui : un bataillon de ligne, un en réserve. Nous avons deux officiers blessés (le capitaine Giraud et le sous-lieutenant Siomme), tous deux de la 8^e compagnie ; 6 tués et 37 blessés.

Le 14 septembre, en exécution des ordres du Grand Quartier Général, le régiment est réorganisé à trois bataillons par la suppression des 4^e et 8^e compagnies, qui deviennent 9^e et 10^e compagnies de mitrailleuses, et la section hors rang. Le 15 septembre, le capitaine Coronnat, du 56^e régiment d'infanterie coloniale, vient prendre le commandement du 3^e bataillon. Le 11, le régiment reçoit le peloton de mitrailleuses du bataillon bosniaque, destiné à la 3^e compagnie de mitrailleuses. Le 15, le régiment, par suite du retrait de la 33^e brigade de la division, étend ses positions en occupant Lanau et Grandchamp, devant O³ ; pendant tout le mois, on organise et on renforce les positions.

Dans la nuit du 1^{er} et 2 octobre, à la faveur d'un orage, une forte reconnaissance bulgare tente d'aborder nos lignes devant la 1^{re} compagnie ; elle est repoussée grâce au sang-froid et au courage du sous-lieutenant Mangeat, qui tombe tué.

Le 29 octobre, le régiment est relevé par les troupes anglaises et va cantonner à Patères, d'où il repart, le lendemain, pour Vajsili.

XI

VAJSILI ET MARCHES VERS LA BOUCLE DE LA CERNA

Le régiment installe ses bivouacs sur les croupes boisées entre Vajsili et Mahmudly, rive droite de la Spana. Le village de Vajsili est misérable et ne présente aucune ressource.

Le régiment est au repos et en profite pour faire des exercices et des marches qui remettent les hommes en mains. On reçoit des renforts en hommes et en officiers. Le capitaine Marchand, nommé chef de bataillon, prend le commandement du 2^e bataillon, à la place du commandant Fierard, passé au 1^{er} bataillon indo-chinois.

Le corps ayant reçu un nouveau drapeau, le 3 novembre, le Lieutenant-Colonel le présente aux troupes, en présence du colonel Bordeaux, commandant la 34^e brigade mixte.

Le 21, on reçoit l'ordre de quitter Vajsili pour Sarrigol. Le départ a lieu à 20 heures. On atteint Sarrigol par la route Mahmudli, Jardimli, Kara-Mahmudli, Gramatua, Kukus. On arrive à Sarrigol, le 22, à 4 heures ; la marche n'a pas été pénible. Le régiment établit son bivouac sur la crête nord de Sarrigol, entre la route et la voie ferrée. Dans la journée, ordre est donné de se porter sur Nares par Kavalli-Salamanli. La marche est dure, car la route est en très mauvais état, surtout au village d'Hasan-Obasi, où il y a environ 15 centimètres de boue. Le régiment cantonne aux environs du moulin. Dans la soirée, on repart sur Topein en passant par Bunardza. Le régiment rentre dans le camp retranché de Salonique, gardé par des troupes annamites. Le bivouac est installé au nord de la station. On se repose pendant la journée du 25. On reçoit le 2^e peloton de la 3^e compagnie de mitrailleuses. Ce peloton vient du détachement de la Struma, qui était rattaché au 115^e territorial.

Le 25 au soir, on part sur Jenidge-Vardar. On traverse le Vardar et on quitte le camp retranché. La route est bonne, elle s'engage à un moment donné dans les marais au nord de Gulhalar. Il n'y a pas de traînards ; on bivouaque à la sortie ouest de la petite ville, moitié grecque, moitié turque, qui porte encore les marques de la bataille de 1912.

Le 26, la marche est reprise sur Vertekop, où l'on arrive dans la soirée ; on bivouaque au nord de la route, à côté de l'hôpital anglais.

Le 27, le régiment se porte sur Vladovo, par Vodena, suivant une forte pente. A l'entrée de la ville de Vodena, sur un

parcours de un kilomètre, la route passe de la cote 237 à la cote 276 ; à la sortie de la ville, elle est à 310. Vodena, très turque, est bâtie sur une terrasse qui, vers le Sud, tombe à pic sur la vallée de la Nisla-Voda, qui forme, le long du rocher, des cascades gigantesques. Les pentes sont couvertes de vignobles et de forêts. C'est un des derniers îlots de verdure de cette partie méridionale de Macédoine, que recherchaient les pachas turcs pour leur villégiature d'été.

Le lendemain 28, on pousse jusqu'à Ostrovo. On bivouaque sur les bords du lac aux rives pierreuses et sauvages, où l'on séjourne toute la journée du 29. C'est de ces crêtes grises que sont partis les Serbes au début de leur offensive.

Le 1^{er} décembre, on se porte sur Banica par la gorge de Golce et Cornicevo, que les Serbes ont enlevé de haute lutte trois mois auparavant. A compter de ce jour, le régiment est rattaché à la 17^e division d'infanterie coloniale, qui fait partie de la 1^{re} armée serbe, commandée par le voïvode Mitchitch. Nous marchons désormais dans la fameuse plaine de Monastir, limitée, à l'Ouest, par les hautes montagnes d'Albanie ; à l'Est, par le Kaïmakalan, sur la neige duquel on distingue la ligne rousse des barbelés et qui nous domine de ses 2.600 mètres comme le géant de ce pays.

Le 2, on va sur Hasan-Oba et Orta-Oba, sur la rive droite de la Sukuleva. On est sur le champ de la bataille que d'autres marsouins viennent de livrer aux Bulgares pour la conquête de Florina et de Kinali.

Le 3, on passe la Cerna à Brod, tête de pont criblée d'obus, théâtre d'une lutte sauvage entre Serbes, zouaves et Bulgares peu de temps auparavant à la prise de la ligne de repli Maken-sen, et au passage de la rivière, puis, par Gardilivo, Baldenci, on gagne Négotin, sur les pentes ouest de la Seletchka-Planina, massif dit de la boucle de la Cerna.

Le général Gérôme, commandant la 17^e division, vient visiter le régiment et nous annonce qu'on va reprendre l'offensive, avec la ville de Prilep pour objectif.

XII

ATTAQUE DU 9 DÉCEMBRE 1916

Le 3^e relève, dans la nuit du 4 au 5, le 35^e colonial et un bataillon du 56^e colonial.

Le 3^e a le 44^e régiment d'infanterie coloniale à sa gauche et la brigade russe à sa droite.

Les tranchées occupées par le 3^e sont en flèche ; elles font face à Vlaklar, à la limite est de la plaine marécageuse où se perd la Cerna en de multiples ruisselets ; le 3^e bataillon est en retrait des compagnies du 1^{er} bataillon et a sa droite appuyée au ravin de Paralovo. L'ennemi occupe Méglenci, le village de Vlaklar, et, à droite, le premier piton du massif de la boucle de la Cerna 1050, d'où ses postes d'observation voient tout ce qui se passe dans nos lignes. Notre tranchée est à peine ébauchée ; elle a 50 centimètres au maximum, les éléments ne sont pas continus ; en certains endroits, il n'y a que des trous de tirailleurs : aucune défense accessoire ne les protège.

La pluie rend le terrain marécageux. Le régiment organise un peu les tranchées occupées. Tout mouvement de jour est impossible. La pluie persiste ; les trous de tirailleurs et les éléments de tranchées se remplissent d'eau.

Le 5, la brigade communique l'ordre suivant : « De 14 heures à 14 h. 10, tir violent d'artillerie ; de 14 h. 10 à 14 h. 27, envoyez des patrouilles reconnaître la ligne ennemie. A partir de 15 h. 30, le tir d'artillerie recommencera. » Les 1^{er} et 3^e bataillons envoient des patrouilles à l'heure indiquée. Ces patrouilles ne peuvent progresser en raison du tir de barrage ennemi. La 2^e compagnie est particulièrement prise à partie par l'artillerie ennemie. Pendant la nuit, nos patrouilles constatent que le tir de notre artillerie sur la ligne ennemie a été trop court.

Le 6, la pluie continue ; les tranchées sont pleines d'eau, le terrain n'est qu'un vaste marécage. Le régiment reçoit l'ordre préparatoire d'attaque pour le lendemain, 7 décembre. Le point de direction de l'attaque est constitué par un groupe de trois

saules et l'objectif par les tranchées au sud-ouest de Vlaklar ; les tranchées au sud de Vlaklar doivent être enlevées par le 44^e régiment d'infanterie coloniale ; la brigade russe doit avancer sur les contreforts du piton 1050. L'ordre spécifie que l'attaque doit être générale et que le 3^e régiment, soutenu par le 2^e bis de zouaves, doit s'engager à fond. A 14 heures, le régiment reçoit l'ordre d'envoyer des patrouilles dans les mêmes conditions que la veille (dans l'intervalle de deux feux violents d'artillerie) ; elles ne peuvent déboucher ; elles sont arrêtées par de violentes rafales de mitrailleuses. Pendant la nuit, les patrouilles s'avancent jusqu'à la crête des trois saules, mais ne peuvent aller plus loin. Le tir de représailles ouvert par l'ennemi cause des pertes à la 2^e compagnie, qui est la plus en flèche. Durant cette période, la pluie persiste, tout le monde est trempé ; les journées passées couché à plat ventre dans les tranchées sont interminables. La nuit venue, on est obligé de faire lever les hommes et de les forcer à se donner du mouvement.

Le 7, la pluie continue. Le colonel Bordeaux, commandant la 34^e brigade, précise la direction de l'attaque : « Attaque menée sur un front de 400 mètres, dont l'axe passe dans le groupe des trois saules, situé à 800 mètres sud-est de Vlaklar. » Le régiment, qui devait attaquer à 12 h. 40, reçoit contre-ordre en raison du mauvais temps.

Le 8, le mauvais temps continue. Trente hommes malades (pieds gelés) sont évacués, les hommes sont transis, ils pataugent dans l'eau et la boue, mais personne ne se plaint. L'artillerie continue son tir de précision, qui amène la riposte de l'artillerie ennemie sur nos tranchées.

Le 9, le temps s'étant remis au beau dans la soirée du 8, le vent a desséché un peu la croûte supérieure du terrain, mais pas assez pour le rendre résistant. Malgré cela, le régiment reçoit l'ordre d'attaquer, qui indique : « 12 heures à 15 heures, feu d'artillerie ; 15 h. 15 à 15 h. 40, feu intense ; 15 h. 40, attaque de l'infanterie. » Le Colonel commandant la 34^e brigade, en transmettant l'ordre, spécifie que l'attaque devra progresser sur un front de bataille, comme il avait été dit précédemment, mais par la droite et en liaison avec les Russes ; le 3^e régiment

devra s'engager très vigoureusement ; son attaque, à moins d'échec absolu, sera soutenue par le 2^e *bis* de zouaves.

Le Colonel renouvelle les ordres déjà donnés le 7 : « Les bataillons Coronnat et Beaudelaire enlèveront les tranchées ennemies placées en face d'eux. Le bataillon Marchand, avec la C. M. 2, viendra occuper les tranchées de première ligne, abandonnées par les bataillons Beaudelaire et Coronnat, de façon à parer à une contre-attaque ; ce bataillon se tiendra prêt, sur l'ordre du chef de corps, à renforcer les deux autres bataillons. »

A 15 h. 40, après une préparation d'artillerie, les deux bataillons (Beaudelaire et Coronnat) se portent à l'assaut des positions ennemies. Les sections déployées en tirailleurs, les officiers en tête, marchent au pas, l'arme à la main, dans un alignement impeccable, comme sur la place d'exercice. Le commandant Beaudelaire, son habituelle canne à la main, marche avec le lieutenant Plumet, commandant la compagnie de mitrailleuses du bataillon, à hauteur du sous-lieutenant Sammarcelli, qui commande la première vague de la 2^e compagnie.

Tout le bataillon Beaudelaire suit son chef, car tous ont confiance en lui. Il est bientôt blessé par une balle qui lui fracasse la mâchoire ; ne pouvant plus parler, car la langue a été perforée, il indique d'un geste énergique au lieutenant Plumet, qui se penchait pour le secourir, les tranchées ennemies à enlever. Les premières vagues arrivent facilement jusqu'à la crête sur laquelle se trouvent les trois saules et où existe une ligne de trous de tirailleurs inoccupée, mais aussitôt elles sont prises sous le feu des mitrailleuses installées dans les tranchées en contrefort de 1050. L'attaque, qui devait être générale, n'a été prononcée ni par les Russes, ni par le 44^e d'infanterie coloniale ; tous les feux sont concentrés sur les bataillons du 3^e. Vers la gauche, le 1^{er} bataillon ne peut donner l'assaut final, car les réseaux sont intacts et les pertes terribles ; à droite, la 11^e compagnie a poussé jusqu'aux tranchées allemandes, mais elle a dû revenir légèrement en arrière, sa droite n'étant pas en liaison et un grand trou existant de ce fait dans

la ligne. Le bataillon Marchand, à l'exception de la 5^e compagnie, va renforcer les deux autres bataillons, mais la progression est arrêtée ; malgré le feu violent des mitrailleuses et le tir de l'artillerie, les hommes s'accrochent au terrain conquis et l'organisent. En attendant l'arrivée d'un bataillon du 2^e bis de zouaves, qui doit assurer la liaison avec les Russes restés en arrière, le Colonel y envoie la 5^e compagnie.

Les pertes sont très fortes : commandants Beaudelaire et Marchand tués ; commandant Coronnat blessé. 1 lieutenant et 6 sous-lieutenants sont tués (Klein, Granger, Lemaître, Francischi, Gally, Amouroux, Charruey) ; 1 capitaine (Francischi), 4 lieutenants (Giansilly, Manges, Plumet, Baudoin) et 7 sous-lieutenants (Thomas, Touret, Fradin, Périmond, Malaquin, Siomme, Bertin) blessés. Dans la troupe, on a 59 tués, 382 blessés, 135 disparus. Le régiment, qui occupe une position un peu en arrière des saules, a reçu l'ordre de reculer un peu sa gauche, qui était prise d'enfilade par les mitrailleuses de Vlaktar.

Le 10, le Colonel reçoit l'ordre d'opérations n° 34, qui prescrit que le groupement Bordeaux renouvellera, aujourd'hui, le bel effort fourni par le 3^e colonial. Toute progression étant devenue impossible dans la plaine tant que le massif de 1059 en entier ne sera pas tombé, le colonel Bordeaux dirigera l'attaque de son groupe par son extrême droite, en liaison étroite avec la 2^e brigade russe. Les Russes n'ayant pas progressé, le régiment ne sort pas des tranchées ; 22 hommes sont évacués pour pieds gelés.

Le régiment est relevé sur ses positions, dans la nuit du 10 au 11 décembre, par le 35^e colonial. Il va bivouaquer au sud de Vranovci. La relève, exécutée par clair de lune, s'effectue quand même sans incident. 37 hommes sont évacués pour pieds gelés.

Comme dans toutes les attaques exécutées par le régiment, les actes de bravoure furent nombreux. C'est, tout d'abord, le soldat Raynaud, de la 2^e compagnie, qui se relève, sous des rafales de mitrailleuses qui couchaient les vagues d'assaut, pour signaler à notre artillerie d'avoir à allonger son tir.

Bertrand, Jean, et Rayé Maissa Diéga, de la même compagnie, qui s'offrent pour aller relever les blessés tombés entre les lignes et en ramènent quatre, malgré le feu violent de l'ennemi. Delouvé, Camille, de la 9^e compagnie, qui, malgré un feu croisé de mitrailleuses, va chercher et ramène dans la tranchée son commandant de compagnie blessé.

XIII

LA COTE 1050

Le régiment est au repos à Vranovci. Les compagnies se réorganisent, il n'y a plus qu'un officier par compagnie. Le 11, le colonel Bordeaux vient visiter les restes du régiment et féliciter les soldats et officiers de leur belle tenue au feu.

Du 13 au 15, on a 92 hommes évacués ; la plupart ont les pieds gelés. On reçoit des officiers, entre autres le chef de bataillon de la Laurencie, qui prend le commandement du 1^{er} bataillon ; le commandant Facon celui du 2^e bataillon, et le commandant Hentschel, du 3^e bataillon.

Dans la nuit du 15 au 17, le régiment relève le 2^e bataillon de zouaves ; la relève s'effectue sans incident. Le secteur occupé par le régiment est à droite de son secteur d'attaque. Deux bataillons sont en ligne (2^e et 3^e) ; le premier est en réserve dans le lit de la Suba, à l'ouest du Suhodol-Raja. Les bataillons en ligne travaillent à organiser une première ligne ; ils établissent des tranchées et posent des fils de fer. Le 1^{er} bataillon organise un réduit fermé, dit réduit de la Suba, légèrement au nord de la rivière, sur le plateau qui traverse la piste qui va directement de Suhodol-Raja à Meglenei.

Dans la nuit du 22 au 23, le régiment est relevé par le 35^e colonial. Le 1^{er} bataillon (commandant de la Laurencie) s'installe dans le ravin qui descend de Laratck, à deux kilomètres environ du nord de Vranovci, dans le même ravin. Le régiment est en réserve de division et doit organiser les positions de deuxième ligne. Le 24, le colonel Bordeaux, commandant la 1^{re} brigade, détermine cinq centres de résistance qui doivent

constituer l'ensemble de la ligne. Le régiment continue ses travaux jusqu'au 27.

Dans la nuit du 27 au 28, le 1^{er} bataillon, la 5^e et la 6^e compagnies relèvent, à 1050, un bataillon du 34^e colonial. La relève a lieu sans incident.

Le mouvement de terrain est constitué par deux éperons : au Nord, le téton « Épaulé » ; au Sud, on a les mamelons 2 et 3 et l'« Arbre Droit ». Ces deux contreforts se réunissent à la cote 1050. Ils sont séparés par le ravin de la Mélisse et de son affluent le Mégalomane. Ces deux ravins sont très encaissés. Entre la Mélisse et le Mégalomane, se trouve le village de Méglenci, complètement en ruines. Le massif est dénudé et rocheux. Les 2^e et 3^e compagnies, sous les ordres du lieutenant Sammarcelli, occupent le secteur au nord-est de Maglenci, sur la rive droite de la Mélisse. Les 5^e et 6^e sont entre l'Arbre Droit et la cote 1050 ; la 1^{re} compagnie au poste de commandement du bataillon, sur les pentes sud de l'Arbre Droit. Les 2^e et 3^e sont complètement isolées et ne peuvent être secourues en cas d'attaque. Elles n'ont pas de tranchées et pas de défenses accessoires. A la tombée de la nuit, elles se déploient en tirailleurs derrière de petits rochers ; le jour, elles se rassemblent derrière un énorme rocher, le versant sud du téton Épaulé, sur lequel elles sont tellement à pic qu'elles ne pourraient même pas se servir de leurs grenades. Les ravins sont encore plein de cadavres serbes, français, russes, boches et bulgares. Le système montagneux de 1050 est tellement important (il défend la vallée de la Cerna et la route de Prilep) qu'il est défendu par des bataillons de chasseurs allemands. Le sous-lieutenant Roussel, de la 2^e compagnie, est tué par éclats de torpilles.

Le 31 décembre, le régiment quitte les ravins de Vranovci pour se porter en réserve à deux kilomètres au sud de Vranovci. Le 1^{er} bataillon et les 5^e et 6^e compagnies sont relevées, en première ligne, par les éléments d'une brigade italienne. La relève se fait sans incident ; les sous-lieutenants de Souhy, Patiéri et Sammarcelli restent en ligne pour passer les consignes du secteur.

Dans la nuit du 4 au 5, on quitte les bivouacs pour aller s'installer dans la région Tépavei (2^e et 3^e bataillons), Gniles (1^{er} bataillon). Ces bivouacs installés, le régiment est mis à la disposition du génie pour les travaux de la deuxième ligne.

Le 19 janvier, le régiment reçoit un renfort de 363 hommes et 4 officiers. Le 20, on reconstitue le régiment.

Conformément à l'ordre de mouvement de la 17^e division d'infanterie coloniale, le régiment quitte ses emplacements pour se porter dans la région d'Iven, à 1.200 mètres d'altitude. Le régiment séjourne, par un froid intense (25° au-dessous de zéro), dans un ravin situé à 1.500 mètres au sud d'Iven. Le 23, il est prévenu qu'il doit relever la division serbe Morava, dans la nuit du 24 au 25 ; on fait les reconnaissances préliminaires par une violente tourmente de neige.

Le 24 janvier, le régiment se porte aux emplacements occupés par la division serbe de la Morava. Les 2^e et 3^e bataillons se portent en première ligne, où les attendent un rideau de tirailleurs serbes ; le 1^{er} bataillon est en réserve ; aucune route, la neige entassée par les rafales marque les pistes. La marche est très dure, car des ravins profonds, coulant vers la Cerna, coupent à plusieurs reprises l'itinéraire des guides serbes. A l'arrivée dans le ravin de la Makowska, on aperçoit les grands feux autour desquels les compagnies serbes, celles qui ont combattu d'attaque en attaque depuis septembre et avancé de 80 kilomètres sans un renfort, attendent les Français dans les rochers. Le poste de commandement du Colonel est dans le ravin de la Daboka, au sud du village de Rapech. La relève ne se termine qu'à 2 heures. Il neige toute la nuit.

XIV

DANS LE SECTEUR DE RAPECH

Le secteur occupé par le régiment s'étend depuis la rive gauche très abrupte de la Cerna jusqu'à l'endroit où la piste de Rapech à Cebren occupe la route de Makovo à Zovick, sur un

plateau qui sépare le profond ravin de la Makowska de celui de la Dubica et s'élève en pentes douces jusqu'à la tranchée ennemie, nulle part à moins de 600 mètres de la nôtre. Les observatoires que l'ennemi possède sont excellents ; ils sont latéraux et dominant de 3 à 400 mètres nos positions.

Le 3^e bataillon (commandant Hentschel) a sa droite appuyée à la Cerna. Le terrain qui le sépare de la ligne ennemie est coupé par des ravins, profondes entailles dans la falaise de rocs qui surplombe le torrent. Le 2^e bataillon (commandant Facon), sur la gauche, a sa compagnie de droite à cheval sur le petit ravin des Peupliers. Le 1^{er} bataillon (commandant de la Laurencie) a deux compagnies dans le ravin du Mas et une dans la Makowska, avec la compagnie de mitrailleuses.

Pendant la période en ligne, on améliore les positions. Les régiments serbes ne possèdent que des trous individuels situés à quelques mètres des uns des autres. Les travaux sont durs, le froid étant excessif et la neige atteignant une épaisseur de plus d'un mètre en certains endroits. Le 1^{er} bataillon établit des boyaux reliant les postes de commandement des bataillons aux lignes.

Le régiment est relevé, dans la nuit du 3 au 4 février, par le 2^e *bis* de zouaves, qui fait brigade avec lui, en remplacement du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale, détaché à la 122^e division d'infanterie.

Les 2^e et 3^e bataillons bivouaquent sur les pentes sud du Krest au bivouac rocheux, mouvement de terrain tout hérissé de gros blocs, à Ede-Bernick, et qui tombe à pic sur le Bernitcki, ravin descendant avec une pente vertigineuse sur la Cerna ; le 1^{er} bataillon va bivouaquer, au nord-est d'Iven, dans un des ravins de l'Yvette, soit environ à 4 kilomètres au sud des autres, au delà du col de Gor.

La neige continue à tomber, les hommes vivent sous la tente. Le régiment est employé à des travaux de route ; on s'efforce à rendre les pistes carrossables au moins aux arabas.

Le paysage est dépourvu de végétation ; l'aspect de la montagne est morne, les villages sont misérables et en partie démolis : celui de Rapech est complètement en ruines. Le

paysan est un montagnard arriéré, au costume archaïque ; les motifs qui décorent les dalmatiques des femmes ont un caractère bysantin très marqué, qui ne se retrouve nulle part ailleurs dans tout l'Orient. Les pentes des ravins, face au Sud, ont un aspect de désolation presque lunaire.

Le 12, le régiment relève le 2^e *bis*, de zouaves ; jusqu'au 22, on rectifie la ligne, principalement dans le quartier de droite, où l'on poussa la ligne jusqu'à la route de Zovick, sur le Padinje. Le secteur du régiment est divisé en deux quartiers que l'on dénomme : position Beudelaire (quartier de droite) et position Marchand (quartier de gauche), en souvenir des deux regrettés chefs de bataillons glorieusement tombés, le 9 décembre, à la tête de leur bataillon. Pendant cette période, le sous-lieutenant Suilhard est tué dans le ravin des Peupliers. Les portions des tranchées à cheval sur le ravin des Peupliers sont inoccupées à cause de l'eau.

Relevé le 22, le régiment travaille aux routes et établit des positions de mitrailleuses ; grâce au brouillard, on peut travailler de jour.

Pendant le mois de mars, malgré la neige et le terrain rocheux, les tranchées commencent à devenir confortables grâce au labeur des compagnies.

Du 28 avril au 4 mai, le régiment travaille activement à l'aménagement des pistes Iven-Bernick de la Cerna et de la Makowska, en vue de l'offensive générale du 9 mai. Le commandant Simonin commande le régiment en remplacement du lieutenant-colonel Pinchon, parti en permission.

Le 5 mai, le régiment étant relevé, est en réserve de division ; il établit son bivouac au piton Rocheux. Les travaux sont suspendus. Le 6, rassemblé au piton Rocheux, le régiment continue à être réserve de division. Un obus, tombé vers 17 h. 30, sur le bivouac de la compagnie de mitrailleuses 3, blesse 13 hommes et démolit 6 mitrailleuses.

Le 7 et le 8, a lieu la préparation d'artillerie. Dans la nuit du 8 au 9, l'état-major du régiment, jusqu'alors stationné à Bernick, va s'établir au bivouac Rocheux. Le bataillon Guillot (1^{er} bataillon) se porte au confluent de la Makowska avec la

Cerna, point tellement encaissé que les obus ne peuvent y plonger. Le 2^e bataillon (commandant Facon), dans la gorge de la Cerna, à hauteur du pont établi par le génie; le 3^e bataillon reste au bivouac Rocheux. Tous ces mouvements se font dans la rocaille ou suivant la rive abrupte des précipices, par d'étroites pistes où les compagnies défilent en file indienne et où deux mulets chargés ne peuvent passer de front.

A 9 h. 30, le bataillon Guillot reçoit l'ordre de se porter à Tumba-Plage, à la disposition du colonel Lagarrue, commandant la 33^e brigade; le bataillon Facon remplace le bataillon Guillot dans le ravin de la Makowska. Le bataillon Marandel ne bouge pas. La marche du bataillon Guillot, qui s'effectue pendant la chaleur, est lente et gênée par un tir de barrage réglé par avions qui, sur cette piste enfermée entre deux murailles de pierres, est un obstacle terrible. Arrivé à Tumba-Plage, le 1^{er} bataillon reçoit l'ordre de se porter en ligne: 1^{re} compagnie et un peloton de mitrailleuses devant se porter à l'ouvrage Peytavin, les 2^e et 3^e compagnies et un peloton de mitrailleuses à l'ouest du rocher Mazoyer. Malgré le tir incessant de l'artillerie ennemie et grâce aux habiles dispositions prises, le bataillon traverse 1.500 mètres absolument découverts et arrive en position à 12 h. 40. Un obus a écrasé toute la liaison de la 1^{re} compagnie.

L'attaque effectuée dans la matinée par le 56^e régiment d'infanterie coloniale ayant échoué, une deuxième attaque va être lancée par le 54^e régiment d'infanterie coloniale. Le 1^{er} bataillon du 3^e doit appuyer l'attaque et organiser le mamelon de l'Echelle en cas de réussite. Le bataillon va marcher en deuxième vague. Seul, un peloton de mitrailleuses et le canon de 37, sous les ordres du lieutenant Sammarcelli, commandant la compagnie de mitrailleuses I, reste à la disposition du capitaine Guyot, commandant le bataillon. A 15 heures précises, après une courte mais violente préparation d'artillerie, le 54^e colonial part à l'assaut. L'attaque sur la gauche étant anéantie, le 54^e, malgré son élan, ne peut progresser sous le formidable barrage d'artillerie et de mitrailleuses que l'ennemi concentre sur lui. Il est obligé de retourner dans ses parallèles de départ.

A 20 h. 15, l'état-major du régiment se porte à l'église de Rapech et le 3^e bataillon se porte en réserve dans le ravin de la Makowska, entre Tumba-Rapech et la Daboka. Le régiment est à la disposition du Colonel commandant la 33^e brigade. Le 1^{er} bataillon relève, en première ligne, le 54^e régiment d'infanterie coloniale.

Dans la nuit du 11 au 12, le bataillon Guyot est relevé par des compagnies du 54^e régiment d'infanterie coloniale et vient se placer à Tumba-Rapech ; les autres bataillons conservent leurs emplacements. Le 3^e est remis sous les ordres du colonel Bordeaux, commandant la 34^e brigade.

Le 13, à 22 heures, le bataillon Guyot et le bataillon Facon rejoignent le bivouac Rocheux. L'état-major du régiment revient à Bernick. Le bataillon Marandel reste dans le ravin de la Makowska et devient réserve du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale.

Le 14, à 22 heures, le 3^e bataillon se porte à Tumba-Rapech, où il reste toujours en réserve du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale.

Le 18, le régiment relève, dans son ancien secteur, les bataillons en ligne du 1^{er} régiment d'infanterie coloniale.

Le 1^{er} juin, le régiment est relevé par le 54^e régiment d'infanterie coloniale. Les deux brigades de la division se changent leurs secteurs.

XV

SECTEUR TABOU - BATAILLE

Dans la nuit du 11 au 12 juin, le régiment relève le 1^{er} colonial ; l'emplacement des troupes est le suivant : le 3^e bataillon (commandant Hentschel) occupe le centre Tabou, entre la Staro et la Lozata ; le 1^{er} bataillon (commandant Simonin), le centre Bataille, entre la Lozata et le ravin Noir ; le 2^e bataillon (commandant Facon), en réserve de régiment à Baie-d'Along, dans la Makowska, avec une compagnie à cheval sur la Lozata (courtine Thomas).

Le nouveau secteur du régiment est à créer, rien n'existe ; les tranchées ne sont pas continues, elles sont même fréquemment inexistantes. Les défenses accessoires sont détruites, on est très près du front ennemi, qui, à cet endroit, est adossé à des pitons constituant des observatoires excellents. De plus, les deux centres constituent deux saillants. Les boyaux sont médiocres, tous nos cheminement sont nettement vus, aucun mouvement n'est possible pendant le jour.

La situation du régiment n'est pas brillante, ses effectifs sont faibles (50 fusils par compagnie). Le terrain est rocheux ; malgré le travail acharné des hommes, les travaux n'avancent pas, il faut tout faire à la mine et à la fois ménager la poudre. On constitue des masques avec des sacs à terre pour protéger les travailleurs. Mais l'ennemi est actif et, pendant le jour, ses engins de tranchées semblent avoir pour mission de démolir le travail que nous avons effectué la nuit. Les hommes sont fatigués, le repos n'existe pas pour eux ; les périodes en réserve sont employées tout entières par les travaux de la deuxième ligne, qui passe dans les arêtes rocheuses du Djouror-Glass et du Monosoko-Newe, au nord de la haute Daboka, au sud de Rapech.

Le régiment, alternativement avec le 1^{er} régiment d'infanterie coloniale, garde ce secteur jusqu'au 1^{er} septembre 1917.

Le 18 août 1917, un bataillon est dissous, les hommes composant ce bataillon sont répartis dans les compagnies ; le régiment est loin de pouvoir, en raison de son effectif restreint, prendre part à des opérations actives.

On s'organise en secteur. Jusqu'aux premiers jours de décembre, les compagnies occupent alternativement les premières lignes et se rendent au repos dans la région de Krusograd, où le régiment reçoit le 81^e bataillon sénégalais, à l'effectif de trois compagnies, et qui forme son 3^e bataillon.

La 3^e compagnie de mitrailleuses, conservée à la dissolution du 3^e bataillon, le 18 août, devient compagnie de mitrailleuses du bataillon sénégalais et prend la dénomination C. M. 81.

Dans cette région, les quelques villages qui existent ont été dévastés pendant les dernières guerres balkaniques ; la plupart

des habitations sont démolies par le bombardement et l'incendie ; certains de ces villages sont complètement abandonnés par leurs habitants. Dans ces conditions, il est bien difficile de loger les unités ; le seul mode d'installation est le bivouac.

A partir du 17 octobre 1917, le régiment occupe le sous-secteur de gauche de la division. Il dispose de deux bataillons en première ligne à « centre Bataille » et « centre Archinard ». La deuxième ligne est constituée par des garnisons de sûreté et des troupes de position, sous les ordres du commandant du sous-secteur.

Le 9 novembre 1917, un coup de main bulgare est exécuté sur le petit poste « Richard », tenu par une fraction de la 7^e compagnie.

L'opération, quoique accompagnée d'un violent bombardement par torpilles et bombes, ne réussit pas à aborder le petit poste.

Quelques jours après, le 11 novembre, à 23 heures, un coup de main sans résultat est exécuté à nouveau par deux fractions bulgares sur les P. P. Richard et Boulon, occupés respectivement par les 5^e et 6^e compagnies.

A partir du 11 décembre 1917, le 3^e colonial occupe alternativement, par périodes de huit jours avec le 1^{er} colonial, le sous-secteur de droite de la 17^e division coloniale (sous-secteur Tabou-Bataille) : deux bataillons en première ligne et un bataillon à la courtine Thomas, en soutien.

Dans la nuit du 12 au 13 décembre 1917, une fraction bulgare tente, au cours d'un violent bombardement par obus et torpilles, d'aborder nos lignes. L'opération est éventée. Pendant l'action, un obus de 150 tombe sur un abri de mitrailleuses de la C. M. 2, tue 2 hommes et en blesse 4 autres.

A partir de ce moment, le régiment reste en secteur. Le service des liaisons téléphoniques est amélioré. Deux déserteurs du 177^e d'infanterie turque, qui se sont rendus dans le secteur de la 30^e D. I., fournissent des informations utiles sur les termes conventionnels employés par les Allemands sur tout le front de Macédoine.

Au printemps de 1918, l'activité renaît de part et d'autre.

De nombreux coups de main, accompagnés parfois de bombardements par obus à gaz, sont exécutés tant de notre côté que du côté ennemi. Dans ce pays vallonné, coupé de ravins arides et rocaillieux, où les lignes sont à une distance variant de 2 à 500 mètres, il est excessivement difficile, sinon impossible, de s'approcher de jour sans être découvert. Les Bulgares essaient, à plusieurs reprises, de surprendre le petit poste installé à Tabou sans pouvoir y réussir. Quelques tués et blessés, de chaque côté, sans résultat appréciable.

Jusqu'au 1^{er} mai 1918, le régiment occupe le secteur de la Haute Makowska. Les lignes voisinent, en certains points, la route de Smetch à Plougo; en d'autres, elles s'éloignent et passent par des sommets que domine en arrière le piton dénommé « Dent de Ferdinand » (1.442 mètres d'altitude), où se trouve le P. C. de la division.

A partir du 1^{er} mai 1918, le 3^e colonial prend le sous-secteur de droite, qui s'étend de Tumba-Bernick jusqu'à 1.200 mètres au nord-est d'Iven, en passant par le ravin des Gueux.

Pendant tout le mois de mai, l'ennemi montre une activité fébrile. Il ne se passe pas de nuit sans qu'une attaque ait lieu sur quelque point du secteur tenu par le régiment. Toutes les tentatives, marquées par de violents bombardements des premières lignes, restent infructueuses. Les 5^e et 6^e compagnies ont eu, notamment, à souffrir au cours de ces attaques.

Pendant l'été de 1918, le régiment reste en secteur. Cette période est particulièrement marquée par un retour d'affections fébriles. De nombreux hommes sont évacués chaque jour sur l'ambulance mobile divisionnaire, à Sakulevo.

C'est dans ces conditions que la 17^e division coloniale est retirée du front et remplacée par la 12^e division coloniale. Elle va se reformer à l'arrière et se préparer à la grande offensive de septembre.

Le régiment se porte, par étapes, sur Ostrovo et Vladovo, où il arrive le 20 août 1918. Il s'installe en bivouac au flanc de la montagne, sous d'énormes marronniers qui dominent la vallée et le village de Vladovo.

Le 25 août 1918, le 56^e R. I. C. est dissous. Les cadres et

hommes sont répartis dans les trois autres régiments de la division ; de ce fait, les compagnies sont recomplétées.

Les derniers jours d'août seront employés à reprendre en mains et coordonner ces nouveaux éléments, de façon à les utiliser au mieux dans la grande offensive qui se prépare.

XVI

OFFENSIVE DE SEPTEMBRE 1918

ATTAQUE DE KRAVITZA

Dans la nuit du 3 au 4 septembre, le régiment quitte les marronniers de Vladovo, où il était au repos, pour descendre sur Vertekop. Il y bivouaque dans la journée du 4. Il repart, la nuit, pour Dragomanci et Dogni-Pojah, où il se repose, le 6. Dans la matinée du 7, il se porte, par une rampe aux lacets innombrables, de l'altitude de 163 mètres à celle de 1400, à Glogot. Le 8, le Lieutenant-Colonel et les officiers des 1^{er} et 2^e bataillons reconnaissent, avec l'aide des observateurs du régiment détachés à l'armée serbe depuis vingt jours, le secteur où ils vont relever, le premier, un bataillon du 12^e régiment, et le 2^e, un bataillon du 10^e régiment serbe. Le 9, le 81^e bataillon de tirailleurs sénégalais, rattaché au régiment, rejoint à Glogot, dans la matinée ; il aura à relever le bataillon de réserve du 12^e régiment. L'état-major du régiment monte s'installer au poste de commandement de stationnement à Perino-Brodo, où se trouve également le poste d'observation régimentaire. Dans la nuit, le régiment exécute sa relève, il est ainsi disposé : le 1^{er} bataillon (commandant Hentschel) occupe le secteur compris entre le Dragov-Potok et le Tchirine-Potok, en liaison, sur sa gauche, avec le 54^e régiment d'infanterie coloniale.

Le 2^e bataillon (commandant Facon) s'étend depuis le Tchirine-Potok jusqu'à la Bitschija, où il fait la liaison avec les Serbes.

Le 81^e bataillon de tirailleurs sénégalais (capitaine Fourcade) est en réserve ; il a une compagnie derrière le régiment,

deux compagnies et la compagnie de mitrailleuses vers le Dragov-Potok, derrière le 54^e régiment d'infanterie coloniale.

Le terrain diffère profondément de tous ceux où le régiment a combattu depuis son débarquement en Macédoine. Jusqu'ici, il était habitué aux tranchées précaires, aux parapets de pierres amoncelées sans ombre au revers de mamelons brûlés, dominés de toutes parts par l'ennemi.

Le 10, l'ennemi, qui sent qu'on se remue sous les arbres, mais ne se rend pourtant pas compte de l'importance des préparatifs, exécute ses tirs habituels sur les pistes de Périno-Brodo et Rivitza ; pendant la nuit, sa fusillade est désordonnée. Le 11 au matin, des postes de commandement de combat sont occupés : Colonel (poste de commandement du bataillon de gauche). Le commandant Hentschel, commandant le 1^{er} bataillon, poste de commandement de la compagnie de gauche, la 17^e D. I. C. a pour mission de rompre le front ennemi entre Testerasti-Kramen et la Bitschija, d'enlever et d'occuper les crêtes de Goliak et Kravitza-Kravitschki-Kramen.

La mission particulière du régiment est d'abord de maintenir l'ennemi sur son front et de couvrir le flanc droit des attaques. A cet effet, il observera, jusqu'à nouvel ordre, une action démonstrative. Puis, en vue de couvrir le flanc droit des attaques et d'assurer la liaison avec le 54^e régiment d'infanterie coloniale, il enlèvera la tranchée Ribareff et la zone d'abri au nord de cette dernière. Les 2^e et 3^e compagnies, aux ordres du commandant Hentschel, seront chargées de cette opération. Celle-ci réalisée, les deux compagnies s'établiront : l'une face au Nord et l'autre face à l'Est et agiront par leurs feux : d'une part, à l'ouest de l'Obla-Tehouka, d'autre part sur les tranchées de Fitcheff, Boyadieff, Radoslavoff, Iskar. Le 81^e bataillon de tirailleurs reste à la disposition du Général commandant la division comme réserve pour renforcer ou appuyer les attaques du 54^e régiment d'infanterie coloniale et du bataillon Goetz, ou appuyer le bataillon du 3^e engagé sur les tranchées Ribareff en vue d'agir sur l'Obla, Thouka et Borova-Tchouka et éventuellement sur Kravitschki-Kramen par le Sud-Est.

Le groupe d'attaque, sous les ordres du commandant

Hentschel, comprend le petit état-major du bataillon (la 2^e, la 3^e et la C. M. I., 3 brandt, 2 canons de 37, 4 lance-flammes).

La sûreté de la parallèle de départ sera assurée par la 1^{re} compagnie et un peloton de la C. M. 2. Ce groupe est sous les ordres du capitaine Chaveyron ; il a pour mission de garder les parallèles, d'appuyer par le feu l'action du groupe Hentschel et, en cas de contre-attaque, de le renforcer.

Le bataillon Facon couvrira l'attaque sur le flanc droit en gardant ses positions et favorisera l'attaque de Rigareff en agissant par le feu sur les positions ennemies du Hérisson. La 5^e compagnie peut être appelée à coopérer à l'attaque du groupe Hentschel.

Toutes les liaisons téléphoniques ont été installées en caniveau. Le 13, l'officier de liaison fait jalonner la chaîne des coureurs ; huit postes de deux hommes chacun sont reconnus nécessaires ; on crée des niches pour ces postes.

Le 14, avis est donné que la préparation d'artillerie commencera le 14 septembre, à 8 heures, par suite le jour J-1 sera le 14 septembre. La préparation sera exécutée si les conditions atmosphériques sont favorables. Par conséquent, l'attaque de l'infanterie commencera le 15 septembre (jour J), à 5 h. 30 (heure H) ; ainsi les bataillons s'établissent avec deux compagnies en ligne, 1^{re} compagnie en réserve. Le 81^e bataillon de tirailleurs sénégalais fait mouvement et vient se rassembler derrière le régiment ; son mouvement se termine à 22 h. 30 ; le peloton de la C. M. 2, aux ordres du capitaine Chaveyron, va occuper ses positions de combat.

Le régiment sera appuyé par le troisième groupement de droite : colonel Payovitch. Le deuxième groupe de 75 du Timok appuie le bataillon de gauche (bataillon Hentschel), le premier groupe de montagne du Timok appuie le bataillon de droite (bataillon Facon), une batterie d'obusiers 120 du Timok appuie le régiment. La batterie de 240 et les batteries de 58 T devront anéantir les premières lignes et les abris. Le 75 et le 65 doivent établir des brèches dans le réseau ennemi. La liaison par coureurs, entre le poste de commandement Pinchon et le relai de Testa, est établie. A 0 heure, tout est paré.

L'attaque va se dérouler en pleine montagne et en pleine forêt, nos lignes sont généralement dominées d'une dizaine de mètres, à pic devant le 1^{er} bataillon, à 50 mètres de distance en forte pente devant le 2^e, par les positions ennemies, qui forment un arc enveloppant. Les tranchées adverses et leurs défenses accessoires sont à peine visibles dans la broussaille. Aussi se demande-t-on avec anxiété si notre artillerie pourra faire sa bonne besogne habituelle. En outre, notre tir en pleine forêt ne va-t-il pas accumuler des abattis qui deviendront un obstacle à nos troupes ? Viendra-t-elle à bout de ces énormes rochers, où l'on devine des nids de mitrailleuses ? Demain nous le dira !

Mais, malgré tout, on a confiance. L'attaque a été méthodiquement préparée ; elle réussira, d'ailleurs les Serbes espèrent en nous et disent que seules les troupes françaises sont capables de donner un tel choc. C'est la 17^e division d'infanterie coloniale qui, le 9 août 1916, arrachait à l'ennemi le premier lambeau de territoire serbe ; c'est encore la 17^e division d'infanterie coloniale à qui revient l'honneur d'ouvrir à ses frères d'armes la trouée par où ils se jetteront, avec leur élan irrésistible, à la reconquête de leur malheureux pays, à la délivrance de leurs femmes et de leurs enfants qui, depuis bientôt trois ans, subissent le joug étranger.

La préparation d'artillerie se déclanche à 8 heures ; elle surprend l'ennemi. 18 batteries d'artillerie de campagne et de montagne, 2 batteries de 58 T, 1 batterie de 240, 3 batteries de 155 S et 1 batterie de 120 S, invisibles au fond des ravins, se démasquent pour écraser les positions ennemies ; l'ennemi ne les a pas soupçonnées jusque là ; les réglages ont été faits au dernier moment, beaucoup le matin même, de 7 à 8 heures, les observatoires ennemis, sur leurs pitons rocheux, sont aveuglés par les éclatements. Dans ce cirque de montagnes escarpées, l'écho de toutes ces détonations redoublées, répercutées, est formidable ; au sifflement déchirant des obus, vient s'ajouter le fracas des arbres centenaires hachés par la mitraille et projetés en l'air par les torpilles de gros calibre. Par instant, tout est dominé par le crépitement de compagnies de mitrailleuses

de position, qui, du Périno-Brodo, de part et d'autre de l'observatoire du régiment, ne cesseront de battre les ravins ennemis, malgré les rafales de ses fusants de 105 et de 75. Le chœur de cet orchestre de mort est quelque chose de prodigieux. Jamais le Bulgare n'a rien entendu de semblable en ces parages.

L'ennemi ne paraît pourtant pas s'émouvoir, sa réaction est plutôt faible; il croit sans doute ses positions inexpugnables. Il s'attend à une attaque (déclaration d'un aspirant fait prisonnier à la fin d'août), mais il s'est contenté de parachever certains points de sa ligne de résistance, car s'il a perçu certains de nos préparatifs, il lui a été impossible d'en mesurer toute l'importance.

A 15 h. 30, comme prévue, notre préparation s'arrête pour permettre d'observer les résultats des tirs. La compagnie de gauche (lieutenant Boussand) du bataillon Hentschel signale que la tranchée Seymani paraît intacte et que la mitrailleuse située dans cette tranchée continue à tirer. Trois mitrailleuses, placées au point T 261 et T 264, ne dévoilent pas leurs fréquents tirs pendant la préparation. Le commandant Hentschel signale qu'une brèche est visible vers 264, mais qu'il y a beaucoup d'arbres cassés et de branchages qui rendront la progression difficile. A 16 heures, la préparation reprend plus intense que jamais pour ne s'arrêter, sur les premières lignes, qu'à 22 heures; elle continue sur les arrières ennemis avec obus spéciaux. On envoie des patrouilles reconnaître le terrain en avant. Pendant cette deuxième phase de la préparation, la réaction de l'ennemi diminue de plus en plus. Le poste d'observation du régiment signale quelques rares fusées au Yège (Hérisson), devant le 2^e bataillon, mais la tranchée Ribareff tire avec de gros minens, de plus en plus. Les compagnies du bataillon Facon signalent: celle de gauche, 6^e compagnie (capitaine Blochet), que les brèches sont à peine indiquées. Cependant, elle reconnaît que les cheminements vers les lignes ennemies sont possibles. Quant au bataillon d'attaque (bataillon Hentschel), il annonce que les brèches de sortie de sa compagnie de gauche ont été complètement établies, ainsi que le

déblaiement du terrain devant ces brèches. La progression ne sera pas trop ardue. La tranchée ennemie est occupée et la mitrailleuse de Seymani tire fréquemment. Il signale également que sa compagnie de droite (2^e compagnie, capitaine Péchinot) a aménagé deux brèches de 1^m,50 aux points 89 et 81, que le terrain en avant de notre réseau est praticable.

A 0 heure, reprise de la préparation. Le temps est calme et laisse présager une bonne journée.

Au lever du soleil, à 5 h. 30, tandis que plusieurs escadrilles de chasse mitraillent à faible altitude la ligne bulgare et que les fusées oranges de l'ennemi s'élèvent de toutes parts, l'attaque de notre infanterie se déclanche. Les 2^e et 3^e compagnies, constituées en deux vagues et soutenues par la 1^{re} compagnie de mitrailleuses, s'élancent à l'assaut de la position Ribareff. A 5 h. 24, le commandant Hentschel, au centre des deux compagnies suivant la première vague, marche à la tête de sa liaison. L'élan du groupe Hentschel est tel qu'à 6 h. 45 les tranchées Ribareff sont en notre pouvoir. Une reconnaissance d'une section est envoyée vers les abris de A 500 ; hardiment, elle saute dans les abris, les nettoie et s'y installe. A 9 h. 30, toute la compagnie occupe A 500.

La réaction de l'artillerie ennemie, prise à partie de toutes parts, est faible et désordonnée ; le tir ennemi se concentre sur le bataillon Facon, qui appuie l'attaque du 1^{er} bataillon par ses feux.

A 10 heures, le commandant Hentschel ayant rendu compte qu'il ne voit plus l'ennemi devant lui, cherche à gagner A 260 ; il établit son groupe en direction E 4, sur ces abris, mais ne peut progresser, A 260 étant fortement occupé. L'artillerie, groupe de Timok, reprend le feu sur A 260. A 13 h. 30, des patrouilles de combat, poussées sur le Hérisson par le commandant Facon, ne peuvent progresser, l'ennemi occupant ces positions en force. A 17 heures, le groupe Hentschel enlève A 260 et s'établit dans les abris A 520 et A 530, sur le col du Kravitschki-Kramen à l'Obla-Tchouka. Le 81^e bataillon de tirailleurs sénégalais occupe la tranchée Ribareff. A 15 h. 30, le bataillon Facon reprend l'attaque du Hérisson à la grenade ;

600

l'ennemi s'enfuit vers 16 heures, et, à 17 heures, le bataillon, maître du Hérisson, s'établit sur les pentes sud-est Obla-Tchouka-Hérisson.

Durant toute l'attaque, les hommes ont été admirables de courage. Par la soudaineté de l'attaque, ils ont réussi presque partout à surprendre l'ennemi. La 2^e compagnie, au débouché de sa parallèle de départ, est cependant accueillie par un feu très nourri de mitrailleuses et de mines. Il y a un moment d'arrêt, mais les deux commandants de compagnie ordonnent à leurs compagnies de serrer vers le Dragov-Potok et de s'élan- cer hardiment à l'assaut, afin de déborder l'ennemi. Au même instant, le capitaine Péchinot, commandant la 2^e compagnie, s'élan- ce dans l'espace laissé libre par la 3^e compagnie, et, dans un élan admirable, pousse en avant, prend à revers l'ennemi et brise en quelques minutes la résistance de l'adversaire : l'ilot de résistance tombe.

Mais cette habile et hardie manœuvre des deux comman- dants de compagnie laisse un trou dans la ligne du groupe d'attaque. Un officier ennemi, voyant l'isolement des deux compagnies, se lance à la tête de ses hommes pour les contre- attaquer. Mais il avait compté sans le commandant Hentschel, qui dirige l'attaque. Energique, calme et froid au feu comme à la manœuvre, le commandant Hentschel est adoré de ses hommes, qui sentent en lui le chef au coup d'œil sûr et à la décision prompte. Il s'élan- ce en avant pour parer à la contre- attaque, qu'il brise net. Le lieutenant Bénézech, serviteur à la moustache grise, commandant le peloton de canons de 37, qui est au côté du commandant, abat à coups de revolver l'officier qui dirige l'attaque. Le soldat Bidaury tue à la grenade plu- sieurs Bulgares. La position Ribareff est à nous ; il ne reste plus qu'à s'emparer des abris qui sont derrière. Ils tombent les uns après les autres devant l'élan de nos courageux soldats qui sentent déjà que la victoire leur appartient.

L'ennemi, se rendant compte que toute résistance est inutile, se rend en masses. Les premiers prisonniers arrivent, à 6 heures, au poste de commandement du Colonel. Ils sont maigres, enfié- vrés, les yeux hagards, ils semblent encore vivre dans l'épou-

vante du bombardement. Ce sont des Bulgares du 29^e régiment, presque tous coiffés du casque allemand ; il y a parmi eux des mitrailleurs bavarois et des téléphonistes autrichiens.

L'ennemi laisse entre nos mains : 11 mitrailleuses, 1 minenwerfer de 17, 5, 2 de 7, 10 minens à torpillettes, 6 lance-bombes, une énorme quantité de munitions et de matériels divers. Nous ramenons 197 prisonniers valides, dont 1 capitaine, 4 lieutenants et 3 aspirants ; nous ramassons également sur le terrain 33 prisonniers blessés, dont 1 officier.

Nos pertes sont minimales : tués, le sous-lieutenant Guillet, de la C. M. I, et 6 soldats ; blessés, 56 hommes.

A 17 h. 30, la trouée était faite ; les régiments serbes, en réserve de la Schoumadia et de la division yougo-slave, qui, depuis le début de l'attaque, attendaient massés dans les ravins l'ordre de foncer, peuvent s'élancer à la poursuite de l'ennemi, qui bat en retraite. En traversant notre ligne, ils saluent les marsouins, qui ont déjà bien mérité de la Patrie et se sont, une fois de plus, montrés dignes des traditions de l'arme. Mais mieux vaut reproduire en son entier l'hommage que leur rendit leur chef aimé, le général Pruneau, dans l'ordre du 17 septembre :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats,

« Les victoires ininterrompues du front occidental avaient suscité dans vos cœurs le désir ardent d'égaliser vos camarades de France : votre désir vient d'être exaucé.

« Le long des pentes escarpées et boisées du Kravitza, sur un terrain coupé de ravins, au milieu d'un fouillis inextricable d'arbres et de branchages abattus, vous vous êtes précipités à l'assaut des positions bulgares, et, dans un élan et une fougue irrésistibles, vous avez atteint tous vos objectifs, bousculant l'ennemi, lui faisant 1.000 prisonniers, lui enlevant 5 canons de campagne, 11 canons de tranchées, 40 mitrailleuses.

« Tous, fantassins, artilleurs, sapeurs, avez rivalisé d'entrain et d'ardeur pour assurer le succès de l'attaque confiée à la division ; je vous en remercie de tout cœur et suis fier d'avoir l'honneur de vous commander.

« Désormais, vous n'avez plus rien à envier aux camarades d'Occident; vous allez reprendre comme eux la guerre de mouvement et poursuivre vos succès, dont la date du 15 septembre 1918 marquera le glorieux début, en même temps qu'elle illustrera d'une nouvelle page brillante les historiques de vos beaux régiments.

« En adressant notre respectueux et fraternel salut aux vaillants camarades tombés sur le plateau de Kravitza, nous avons la grande consolation de penser que leurs tombes marqueront pour toujours le seuil de la porte que les marsouins de la 17^e entr'ouvrirent à leurs camarades serbes, tout émus de fouler à nouveau le sol de leur patrie illuminée par une aurore de victoire. »

Le régiment passe la nuit sur les positions conquises. Le 16 au matin, on nettoie le champ de bataille. La belle forêt qui couvrait les pentes de Kravitza n'existe plus. Le feu d'enfer de l'artillerie lourde française en a fait une immense clairière où, seuls, quelques troncs d'arbres sont encore debouts. Les tranchées ennemies sont bouleversées, les abris défoncés par les torpilles de 24. Cependant, bon nombre d'entre eux sont encore intacts. L'ennemi s'était installé à demeure depuis 1916. Et, cependant, ces organisations-là ne devaient rien opposer au régiment qui porte à son actif l'ouvrage prussien de Beauséjour.

XVII

LA POURSUITE

Le 16 au soir, le régiment se rassemble le long de la route reliant Borova-Tchouka et Kravitschki-Kramen. Le 1^{er} bataillon, qui s'y trouve depuis le 15 au soir, reste sur place. Le 2^e bataillon se porte à la lisière sud de la clairière de Kravitza, le 81^e bataillon de tirailleurs sénégalais vient se placer entre les deux bataillons européens. Le P. C. du régiment est installé au sud de la clairière, en avant du bataillon Facon.

A ce moment, la division se trouve disposée comme suit : le

bataillon Gøetz (95^e B. T. S.) forme tête d'avant-garde et occupe la cote 1705 (campement 295) ; le 3^e R. I. C., constituant le gros de l'avant-garde, se tient prêt à le suivre ; le 1^{er} et le 54^e régiments d'infanterie coloniale sont rassemblés en formation articulée, prêts à rentrer dans la colonne à proximité de la route de Kravitza, au Sud.

Tandis que la division yougo-slave, appuyée par des éléments français, chasse du Koziak les renforts amenés en hâte de la région de Doiran, le régiment demeure échelonné sous les arbres de la superbe forêt d'où émerge le cône de roc de Kravitschki-Kramen ; la borne-frontière gréco-serbe de 1913 se dresse à 500 mètres devant lui sur une ligne de tranchées ébauchée par l'ennemi, en travers de la clairière. A la lisière ouest de la clairière, une batterie de 75 Schneider a été abandonnée par l'ennemi, après une lutte acharnée ; à côté des pièces on voit encore les artilleurs tués, la grenade à la main. Le soir, la division yougo-slave s'étant emparée de Koutchkov-Kramen et la division Timok du Topolatz, les deux dernières hauteurs, l'ennemi pouvait nous arrêter. Le bataillon Gøetz reçoit l'ordre d'aller occuper le Koziak et le 3^e régiment d'infanterie coloniale de s'échelonner de Kravitschki-Kramen jusqu'à 1705, mouvement effectué, le lendemain, à partir de 5 heures.

Le 18, le régiment fait mouvement sur le Koziak. La marche en avant est reprise, le lendemain, à 17 heures. Le régiment se porte sur Allchar. Les bataillons descendent en colonne de route les pentes très boisées au nord du Topolatz, précédés de peu par des régiments de la division serbe de Choumadia, qui font retentir les échos des notes aigres de leurs cornemuses rustiques. Ces régiments, qui ont enlevé de haute lutte sur notre droite le massif du Vetronik, défilent drapeaux déployés. La route suivie est bonne et sinueuse ; sur plusieurs kilomètres, elle est entièrement planchéiée, dans la région des postes de commandement divisionnaire bulgare. L'étape, assez courte (environ 12 kilomètres), est terminée avant minuit. Le 2^e bataillon s'installe à deux kilomètres au nord du village, vers la jonction des routes Allzar-Rozden, Privach-Rozden ; le 81^e bataillon de tirailleurs sénégalais sur la route Allzar-Vitoliste,

à la jonction des routes Vitoliste-Rozden, Vitoliste-Allzar ; le 1^{er} bataillon aux abords immédiats du village tenant les routes Allzar-Rozden, Allzar-Vitoliste, Allzar direction Privach ; le 95^e B. T. S., à un kilomètre au Sud. La zone boisée paraît terminée. Le terrain continue à être mouvementé, rocheux, coupé de gorges profondes, mais de plus en plus dénudé à mesure que l'on avance et de plus en plus pauvre. L'ennemi a rendu inutilisables ses dépôts de vivres et emmené tout le bétail ; le village est presque vide ; les ponts, les travaux d'irrigation, remblais, ont été détruits. Le 20, à 11 heures, le régiment reprend sa marche, la 17^e division d'infanterie coloniale devant, sur l'ordre du voïvode Stepanivitch (la division fait partie de la 2^e armée serbe), se porter le plus vite possible sur Mzerchko. L'avant-garde, composée du 3^e régiment d'infanterie coloniale, 95^e B. T. S. et 43^e batterie de 75, est sous les ordres du colonel Roussel, commandant l'I. D. 17^e. La colonne progresse, sous une chaleur accablante, dans une gorge étroite où la réverbération est intense. L'ennemi a détruit tous les ponts et la route elle-même sur une certaine longueur. La retraite ennemie a été précipitée sous la pression de la division yougoslave. En plusieurs endroits, notamment au point terminus du téléférique Allzar-Rezden, les soldats bulgares, qui avaient mission de détruire l'installation, n'ont pas eu le temps de s'échapper et ont été tués sur place. La fin de l'étape est atteinte vers 16 heures. Le 2^e bataillon, qui est bataillon de tête, est poussé en avant du village, aux environs du carrefour des routes vers Kcopiste et Bonjanciste ; le 1^{er} bataillon s'installe en colonne double à droite et à gauche du sentier Mzerchko-Gradiste, face à Gradiste, le 81^e B. T. S. sur la piste muletière se dirigeant de Mzerchko vers le Sud-Est. Les deux bataillons sont à 500 mètres du village. Le reste de la division est poussé à hauteur de Rozden.

A peine le régiment a-t-il dépassé le village, petite agglomération assez riante, située dans une cuvette et riche en jardins très verts, que la nouvelle arrive d'un engagement de la division yougoslave, au sud de Kavadar, et, peu après, l'ordre de se porter en avant. Le régiment est sans ravitaille-

ment, sans moyen d'évacuation ; la marche, pendant les heures les plus chaudes de la journée, a beaucoup fatigué les hommes. Le mouvement est repris le lendemain. Un fort convoi de chasseurs allemands prisonniers, dégoûtés de la guerre, avec l'armée bulgare, arrive au village.

Le 21, on arrive sur un plateau entièrement dénudé, aveuglant de soleil, couvert par places de petits chênes desséchés, dont l'ombre est insignifiante. On atteint la ligne Dragozil-Bosova, vers 11 heures. Les bataillons se dissimulent dans les broussailles, pour se soustraire aux vues. Une seule source bourbeuse et de faible débit se trouve dans un petit ravin, à 4 kilomètres du bivouac.

Le 22, au petit jour, arrive l'ordre d'aller s'établir dans la région Vozarci-Kavadar-Demir-Kapou, la division yougo-slave ayant coupé les communications ennemies en prenant pied sur la voie ferrée de Gradsko et sur la route Gradsko-Vozarci ; la division de Timok ayant progressé, d'autre part, jusqu'à la hauteur de Drovika, le régiment part, à six heures, et reçoit, en cours de route, peu après avoir dépassé plusieurs batteries de 105 et de 75 Schneider, que la cavalerie serbe a enlevé à l'ennemi, l'ordre de se porter sur Moklista ; le 54^e régiment d'infanterie coloniale se porte sur Dabnista et le 1^{er} régiment d'infanterie coloniale sur Strigovo et Bunarci. L'étape est atteinte vers midi. La colonne a quitté le plateau, pierreux et brûlé de soleil, pour dévaler la pente très brusque qui l'amène dans la plaine, plus verte, où l'on aperçoit la tache blanche des mosquées de Kavadar et plus loin, au Nord, le sillon argenté de la Cerna. Tout le long de sa route, les fusils, les mitrailleuses autrichiennes et allemandes, les équipements, les attelages de buffles abandonnés par l'ennemi auprès de ses batteries perdues deviennent de plus en plus fréquents. Le régiment, couvert par des détachements placés sur les hauteurs, à l'Est et à l'Ouest, est établi dans un petit village ; il ne possède d'autre ravitaillement que 260 moutons et chèvres, que le Lieutenant-Colonel a donné l'ordre de réquisitionner. Le ravitaillement rejoint dans la nuit, mais la viande est inutilisable ; il n'y a ni pain, ni sel, ni café. Tout cela ne reparaitra plus

désormais qu'à de longs intervalles. Dans la nuit, la nouvelle de la retraite ennemie sur Istip et Vélès arrive et, en même temps, l'ordre au groupe Roussel (3^e R. I. C., 95^e B. T. S., 43^e batterie de 75) de se porter par Kavadar, Marena, sur Ribarci et le pont, à deux kilomètres au nord de ce point.

Le 23, la reprise du mouvement s'effectue à partir de 6 heures dans l'ordre : 95^e B. T. S., 1^{er} bataillon, 81^e B. T. S., 2^e bataillon. La chaleur est lourde, la poussière pénible. A la traversée de Kavadar (7 h. 50), le bataillon Gøetz reçoit l'ordre de se porter sur Gradsko, en liaison avec la division yougoslave, le 81^e B. T. S. sur l'Isvo, en liaison avec le 95^e B. T. S. et le 3^e R. I. C. sur le pont, à deux kilomètres au nord de Ribarci. Peu de temps après sa sortie de Kavadar, le 1^{er} bataillon est mitraillé à faible altitude par un avion allemand. Sur quoi, à l'arrivée de sa tête de colonne en vue de Gradsko, le bataillon Gøetz est pris sous un feu de 105 qui semble provenir de la gare. Il progresse alors en lignes d'escouades par un, tandis que le mouvement du 81^e B. T. S. s'effectue par Ribarci, au delà de la Cerna, sur Cicevo. La 1^{re} compagnie du 3^e R. I. C. s'établit sur la crête dominant la Cerna, avec deux pelotons de mitrailleuses, tandis que la 43^e batterie de 75 ouvre le feu sur la gare. Le 2^e bataillon se trouve dans le ravin à l'est de la route Marena-Ribarci. Le 1^{er} bataillon, en réserve à droite, le lieutenant-colonel Pinchon a pour mission d'engager les trois bataillons de gauche en direction de Cicevo. La progression est lente, le feu de l'ennemi étant particulièrement violent aux abords du gué de Ribarci, sur la Cerna. Les hommes, couchés en tirailleurs et par petits groupes sur la terre surchauffée, souffrent beaucoup de la chaleur et du manque d'eau. A 18 heures, un ordre arrive de la division ordonnant à nouveau de progresser sur Cicevo et d'établir la liaison avec les Serbes dans la région de Bosoma. A 1 h. 25, la traversée de la Cerna par le bataillon Gøetz est à peine terminée. Les deux bataillons sénégalais s'installent l'un derrière l'autre à l'ouest de Bosoma, attendant le lever de la lune pour reprendre leur marche. A 0 heure, le tir de l'artillerie et des mitrailleuses ennemies redouble d'intensité. Le 1^{er} bataillon, à 1 heure,

passé la Cerna et va s'établir sur la droite du bataillon Gøetz. La 1^{re} compagnie et les deux pelotons de mitrailleuses restent sur la crête dominant Gradsko.

Le 24, à 9 h. 40, l'ordre arrive de tenter de déborder l'ennemi et de lui couper la route de Vélès, le bataillon Gøetz marchant sur Drovitsch, le bataillon Hentschel sur Huzuran, le bataillon Gøetz ayant derrière sa gauche le 81^e B. T. S. et le bataillon Hentschel ayant derrière sa droite le 2^e bataillon, en liaison avec les Serbes. A leur arrivée sur la ligne Cicevo-Monastir de Cicevo, les deux bataillons sénégalais sont accueillis par un violent feu de 105. Le bataillon Facon, qui tente de se relier avec les Serbes, se heurte à un îlot de mitrailleuses. Il commence à déborder cet îlot lorsqu'il est traversé et dépassé par un régiment serbe de la première armée, qui cherche la liaison vers Manca, avec la deuxième armée serbe, à laquelle nous appartenons. Ce fait rend inexécutable l'ordre de la division. Le bataillon Hentschel poursuit néanmoins son mouvement, atteint son objectif vers 14 heures ; le mamelon qu'il occupe était couvert des armes et munitions abandonnés par les Allemands du 19^e régiment.

A 14 h. 30, l'ordre arrive d'aller s'aligner entre le monastère de Cicevo et Gradsko, en liaison à droite avec le régiment serbe, qui a passé devant, et à gauche avec le bataillon Gøetz. Le mouvement est terminé à 18 h. 40. Le Lieutenant-Colonel s'installe à Cicevo. La fatigue des hommes est extrême, aucun ravitaillement n'est parvenu depuis plusieurs jours ; la marche en manœuvrant devient de plus en plus difficile. Cependant, personne ne se plaint de cette rude journée, où l'on vient de briser les résistances ennemies sur le Vardar. L'honneur de la journée revient aux compagnies du 1^{er} bataillon et à la manœuvre habile de leur chef, le commandant Hentschel. Le 25, le régiment bivouaque sur ses emplacements. La gare de Gradsko, qui regorge de matériel de toute sorte, de vivres, lui permet de se ravitailler enfin. Le Lieutenant-Colonel donne l'ordre de reconstituer le stock de vivres. Dans la dépression faiblement ondulée où la Cerna rejoint le Vardar, derrière d'épais rideaux de saule, à ce carrefour de voies ferrées et de

routes qui fut pendant trois ans le nœud vital, le centre ravitailleur et régulateur de plusieurs armées ennemies disposées en arc depuis Doiran jusqu'à Monastir, les marsouins prennent un peu de repos et apprécient les biscuits de l'intendance allemande.

Le lendemain 26 septembre, à 3 heures, on apprend la prise de la ville d'Istip par les Yougo-Slaves. Ordre est donné de passer le Vardar devant Ulanka. A partir de 7 heures, le 1^{er} régiment d'infanterie coloniale devant le précéder dans la marche sur Enis-Oba-Troplik, le régiment fait désormais partie du gros de la colonne de la division. Le mouvement a lieu par une chaleur étouffante. La colonne s'engage dans le lit desséché de la Brigalnitza, entre les collines désertiques. La marche devient extrêmement pénible. Les compagnies s'éparpillent dans les fonds très rares où l'on trouve un peu d'ombre et une flaque d'eau saumâtre, aussitôt piétinée. A 15 heures 30, la tête du 1^{er} bataillon arrive à Kasmadère. Il y a un nombre considérable de traînards. Beaucoup ne rejoindront leur compagnie que trois ou quatre jours plus tard. Kasmadère est totalement dépourvu d'eau, par conséquent le régiment reçoit l'ordre de pousser jusqu'à Hadji-Hamzali, qui possède une source ; elle débite moins de trois litres à la minute. Les deux bataillons sénégalais se portent à Greska et, durant toute la nuit, l'interminable colonne d'assoiffés s'achemine vers cette précieuse source. C'est littéralement la course d'eau. Et les malheureux qui, de leurs lampes électriques, découvrent enfin, au fond du ravin, le mince filet si précieux, s'aperçoivent que l'eau est fortement séléniteuse et que nul ne peut en supporter l'exécrable saveur. Cette marche, la plus pénible de toute la poursuite, a éreinté le régiment ; nous avons, le lendemain matin, 45 évacués.

La division yougo-slave s'étant emparée de Kocana, le régiment reçoit, le 27, à 11 heures, l'ordre de se porter au nord-est de Solfilari. La marche reprend à 15 heures ; par la vallée de la Brigalnitza on arrive, à 23 heures, à deux kilomètres au sud de Solfilari. Les hommes, très fatigués, ne peuvent plus avancer, il faut bivouaquer. Le 28, à 5 heures, on se

porte au nord-est de Solfilari. Les bataillons sont installés de chaque côté de la Brigalnitza, qui est à sec, quoique sur les bords il y ait un peu de verdure. Pour avoir de l'eau, on est obligé de creuser des trous dans le lit de la rivière, mais l'eau est infecte et même les plus assoiffés la rejettent la rage au cœur. Heureusement que les pentes de la vallée sont couvertes de vignobles, où le peu de raisin que l'on y trouve rafraîchit un peu les gosiers brûlants. On a de nouveau 40 évacués et une vingtaine d'hommes encore à la traîne. L'officier d'approvisionnement nous rejoint avec deux jours de vivres de réserve. Le sous-lieutenant Le Pouleuf, officier d'approvisionnement, a accompli un véritable tour de force, toujours à cheval, les yeux brûlés par le soleil et les insomnies, il est l'âme de son train régimentaire, qui est à bout de souffle et qui s'effrite de jour en jour, car le centre de ravitaillement est demeuré à plus de 100 kilomètres de nous.

La division est très fatiguée et aurait besoin d'être remise au repos, car elle atteint la limite des forces physiques.

A 10 heures, arrive l'ordre de se porter en avant de Istip, dans la région Cardagli-Balvan. Le mouvement reprend à 17 heures. La marche est pénible. À la tombée de la nuit, nous traversons la ville d'Istip, bâtie en étages sur les pentes escarpées de la Brigalnitza.

Le 29, on bivouaque à Cardagli, village misérable sans aucune ressource.

Le 30, on reçoit l'ordre de reprendre la marche sur Kratovo, où le bataillon est chargé d'assurer la liaison entre la 1^{re} et la 2^e armée serbes. Avant notre départ, le régiment possédait seulement deux jours de vivres de réserve. Le mouvement est repris à 9 heures ; à 11 heures, on arrive à Krupiste, où l'on fait la grand'halte. La marche a été moins pénible. A 14 heures, le général Pruneau, commandant la division, annonce, en longeant le flanc de la colonne avec son état-major, que les hostilités avec la Bulgarie sont terminées à partir de midi. Les hommes jettent leurs casques en l'air et crient : « Hourrah ! »

La marche est reprise sur Buceste, à 15 heures, où l'on

arrive à 19 heures. A Buceste, on reçoit l'ordre d'opération pour la journée du 1^{er} octobre. Le Commandant en chef des armées alliées fait connaître que, d'après la convention qui vient d'être signée, « les hostilités avec l'armée bulgare cesseront le lundi 30 septembre, à midi. La défaite complète de l'armée bulgare a obligé le gouvernement bulgare à demander la paix et à accepter toutes les conditions des Alliés ».

La division, qui fait partie de la 1^{re} armée serbe, continuera son mouvement sur la route de Kumanovo à Egri-Palanka. Le 1^{er}, elle devra se porter dans la vallée de la Vukinea. Le 1^{er}, à 6 h. 45, on repart pour permettre au train régimentaire de rejoindre. La division s'arrête dans la région Grni-Stubla-Barbarovo. Le 3^e s'arrête à Grni-Stubla. A ce moment, la fatigue est extrême. Par suite de l'effort qu'on vient de leur demander au cours de la poursuite, les régiments sont désorganisés. Tout le monde a besoin de repos. Le moral de nos marsouins reste quand même excellent, ils se rendent compte que les sacrifices que l'on vient de leur demander dans ces quinze jours n'ont pas été vains, puisqu'ils ont eu pour résultat de faire capituler une des puissances ennemies et de délivrer une très grande partie de la malheureuse Serbie. Le troupier est content, car il vient d'abattre un des piliers de l'édifice des empires centraux.

Les 1^{er}, 2 et 3, on reste sur place. On réquisitionne des bœufs, des porcs et des moutons, qu'il faut pourchasser très loin dans la montagne, car le paysan les cache, mais le biscuit fait défaut. Le 3, la division reçoit l'ordre de se rassembler dans la région Svéti-Nicolaï.

Le 4, on reprend le mouvement sur Svéti-Nicolaï; on établit le bivouac au nord du village. Il y a très peu d'eau et pas de bois, mais le centre de ravitaillement est là. Tous les services du régiment ont rejoint. Pour remédier au manque de bois, on se porte, le 5, dans la région riche Bezerli-Iokari-Hamsadégovo. Une vingtaine de soldats bulgares sont pris aux environs du village Berseli. On rencontre de ces épaves jusqu'en Bulgarie. Ils sont aussi fréquents que les caisses de 105 bleu-ciel, qui jonchent le fossé de la route.

XVIII

LA MARCHÉ AU DANUBE

Si la Bulgarie vient de capituler, les armées autrichiennes et allemandes occupent encore la Vieille-Serbie, qu'il faut à tout prix délivrer.

Le 6 octobre, la division est rattachée à l'A. F. O. et passe au 2^e groupement de D. I. (groupe Paté) et a l'ordre de se porter sur la route Kumanovo-Kustendil, où elle a pour mission de couvrir le flanc droit du dispositif allié et rendre disponibles les éléments de la 2^e armée serbe.

Le 7, on repart, sous la pluie, pour Kesani, où l'on arrive à 16 heures. Le 8, le régiment se porte à Belakovec et Dovezenci ; le 9, sous une pluie battante, on se porte sur Rucinci ; le 10, on bivouaque à Psaca, et, le 11, à Martinica : on est aux portes de la Bulgarie. Le 14, la 7^e compagnie est envoyée sur Kustendil, où elle devra arriver le 15. Le régiment doit vivre sur le pays. Mais, à part des moutons, on ne trouve presque rien. Une galette de pain noir est un trésor inestimable.

Le 15, on fait mouvement sur Kirkle par Egri-Palanka. En cours de route, le Lieutenant-Colonel reçoit l'ordre de pousser avec le 1^{er} bataillon jusqu'à Gjusevo, en vue de l'embarquement par voie ferrée. Le 16 au matin, le 2^e bataillon et le 81^e bataillon de tirailleurs sénégalais rejoignant à Gjusevo, on constitue le convoi qui doit faire mouvement par voie de terre, sous les ordres du sous-lieutenant Farcy. A 14 heures, les 2^e et 81^e B. T. S. se portent sur Kustendil. Le 1^{er} bataillon quitte Gjusevo par chemin de fer, à 18 heures. Le 17 au matin, cette fraction arrive en gare de Sofia et débarque, à 12 h. 30, à Tzaribrod. Elle va bivouaquer à Zeljusa. Une épidémie de grippe sévit au 1^{er} bataillon. Le 22 octobre, 36 hommes sont évacués. Le 23, le 1^{er} bataillon se porte sur Pirot, coquette ville de Serbie renommée pour ses tapis et d'aspect original avec ses vieux forts turcs.

A partir de ce moment, nous sommes accueillis en libéra-

teurs partout où nous passons. Chaque village a dressé des arcs de triomphe avec des inscriptions souhaitant la bienvenue aux troupes.

De Pirot, le régiment (1^{er} bataillon et une fraction de la C. H. R.) se porte sur Kjavenac par Cerovo, Kalna, Kamenica. Il arrive à Kjavenac le 28. Le régiment a effectué ces autres jours de marche, par temps bas et pluvieux, avec ses malades qu'il n'a pu évacuer. La grippe sévit toujours. Le ravitaillement est incomplet. Les médicaments font défaut, les chaussures et les effets kakis sont en mauvais état. Le 29, la 17^e D. I. C., relevant la brigade de cavalerie et un bataillon du 227^e d'infanterie à Vidin, a pour mission de former couverture le long du Danube de Milanovac, à l'Ouest, jusqu'à Lom-Palanka inclus, à l'Est.

Le 30, le 2^e bataillon, resté à Kustendil, nous rejoint. Le 30, le bataillon Hentschel fait mouvement sur Négotin par Kraljevo-Selo-Grljan-Ragotina-Métris ; il atteint Négotin le 3 novembre.

Le restant du régiment quitte Kjavenac pour Zajecar, où l'on cantonne le 1^{er} novembre. Le 1^{er} bataillon (commandant Guillot) se porte sur Crniyka par Ragotina, Luck ; il atteint Orniyka le 3 ; il détache un peloton de la 6^e compagnie à Miloseva.

L'état-major du régiment, la C. H. R. et la C. M. 81 quittent Zajecar, le 2, pour se porter sur Négotin par Koprivnica-Trnjani. Partout, tout le long du Timok, les Vieux-Serbes accueillent de façon patriarcale les soldats français qui souffrent pour leur libération définitive. L'ennemi n'ayant pas encore repassé le Danube, le bataillon Hentschel reçoit l'ordre de couvrir Négotin et le bataillon Guillot de couvrir le flanc gauche de la division.

Le 3 novembre, le bataillon Hentschel détache la 2^e compagnie et un peloton de mitrailleuses à Dusanovac. Cette compagnie aura deux sections en petits postes : la 1^{re} compagnie s'installera à Samarinovac et enverra un peloton appuyé par une section de mitrailleuses à la sortie est de Pravoho ; la 3^e compagnie en réserve à Négotin. Tous ces éléments, en arrivant en place, sont salués par quelques obus tirés par des

monitors embossés sur le Danube. Des avions ennemis explorent le pays.

Le 5, le 2^e bataillon prend le dispositif suivant : un peloton de la 6^e à Miloseva ; la 5^e compagnie, avec une section de mitrailleuses et une section de 65, à Stubik ; un peloton de la 6^e à Plavna ; la 7^e compagnie à Crnijka.

Cette nouvelle progression s'est faite dans la riche et pittoresque vallée du Timok. Les villages serbes s'échelonnent sur les pentes et tous sont à cheval sur des ravins ; la route est souvent, surtout entre Pirot et Krinja-Zevatz, placée en haut, dominant le torrent et rasant le précipice. La région occupée par le bataillon Guillot est montagneuse. Le bataillon Hentschel est sur les bords du Danube ; le pays est plat, souvent marécageux ; la vallée est riche. Les plateaux de Négotin sont couverts de vignobles. Nous sommes bien reçus par la population, qui se met en frais pour nous être agréable. Le bataillon Hentschel est réellement fêté par la population de Négotin, qui lui distribue au passage du linge et lui jette des fleurs.

Le 7, un peloton de cavalerie est mis à la disposition du commandant Guillot ; ce peloton s'installe à Klokocevac ; un autre peloton de cavalerie est mis à la disposition du commandant Hentschel pour le couvrir vers le Nord-Ouest. Le peloton qui s'installe à Dusanovac reçoit l'ordre de faire de fréquentes patrouilles dans la région de Kamenica. Un peloton de la 5^e compagnie se porte à Zabukova.

Le 10, un peloton de la 5^e se porte à Urovika, et, le 11, le sous-lieutenant Angéli, avec sa section, va relever un peloton de compagnie à Majampek.

La grippe continue à sévir au 1^{er} bataillon. Une infirmerie régimentaire est installée à Négotin. Grâce à la science du médecin-chef Trollat, praticien consciencieux et homme de devoir au dévouement inoubliable, d'un groupe de dames de la ville qui fournirent des lits, du linge et qui, nuit et jour, veillèrent sur nos malades, les décès ne furent pas très nombreux. Durant le mois d'octobre, le régiment a 4 officiers évacués, malades, ainsi que 361 hommes. Tous les effets sont à remplacer. L'état des chaussures est lamentable : depuis le

mois d'août, il n'a pu être touché une seule paire de brodequins. La tenue kaki est en lambeaux.

Le 13 novembre, la 7^e compagnie effectue la relève à Milosovo. Le peloton de cavalerie part. Le 16, même événement à la 7^e compagnie. La nouvelle de l'armistice avec l'Autriche a été accueillie avec enthousiasme par la population serbe, qui en profite pour témoigner encore une fois par des danses, des fêtes de toutes sortes, leur reconnaissance aux libérateurs français. L'armistice avec l'Allemagne produit une joie et une émotion intenses. Nous n'osons pas y croire, c'est pourtant réel. Le boche est abattu. On y est, on les a eus.

Le 20 novembre, l'ordre est donné à la 17^e D. I. C. de faire mouvement sur Semendria et, ultérieurement, sur Budapest. Le bataillon Guillot fait mouvement, dès le 22, par Madjan-Peck, Muresnica, Kucevo, Rabrovo-Saprica, Pojarevatz, Osipaonitza et Semendria, où il arrive le 2 décembre. La section Angéli demeure à Majanpek jusqu'à la relève par des unités italiennes. Le 1^{er} bataillon, la C. M. 81 et l'état-major du régiment, suivis du train régimentaire et de la C. H. R., quittent l'hospitallerie Négotin le 23, couverts encore une fois de fleurs et dotés de paires de chaussettes. Pour essayer de combattre la crise des brodequins, le Lieutenant-Colonel fait acheter des opantzis, chaussures nationales serbes faites d'une feuille de cuir relevée autour du pied par des lanières et maintenues par une courroie qui s'entoure autour de la jambe. Le départ s'effectue par un vent violent du Nord et glacé. Les pérégrinations dans la neige et la boue vont commencer, l'hiver serbe est rude. Le 23, la colonne cantonne : le 1^{er} bataillon à Trnjani, les deux C. M. à Métris, le T. R. aux Bergeries de la Biskoska, le Colonel à Salas. Le 24, la colonne séjourne à Rgtino et Vrzornci, et, le 25, tout le monde est cantonné dans le quartier d'artillerie à Zaitchar, où l'on séjourne jusqu'au 28.

Le 28 et le 29, le mouvement se poursuit par le chemin de fer à voie étroite jusqu'à Boljevatz, où la ligne est coupée. Le train régimentaire et le train de combat font mouvement sur route par Planinica. L'embarquement est repris, le 30, par une violente tempête de neige. Le premier convoi arrive à Cuprija

le 1^{er} décembre, dans l'après-midi, après des stationnements prolongés dans des passages étroits de la montagne, parfois bloqués par l'accumulation de neige. De son côté, le convoi du train régimentaire et des trains de combats progresse avec de grandes difficultés. Ils n'arrivent à Cuprija que le 2.

Cuprija donne l'image typique des villes serbes demeurées pendant trois ans sous l'administration autrichienne. Dans la zone bulgare, à Zaitchar notamment, l'ennemi a tout emporté des monuments publics ; dans les casernes, il a poussé le vandalisme jusqu'à enlever les carrelages et les planches, les chambranles et les portes. Dans la zone autrichienne, il a respecté les maisons, mais laissé des voies de terre telles que les Serbes les avaient abandonnées en 1915. Pas une voiture de pierres, pas un fagot n'ont été jetés pour combler les trous de la rue qui sont invraisemblables : on marche dans l'eau et c'est dans un véritable fleuve de boue, où les arabas pénètrent jusqu'aux moyeux, que, le 4 décembre, la colonne se met en marche. La 11^e D. I. C. l'a précédée, de même que de nombreux convois de toutes sortes. La route est abominablement défoncée et le nombre des sans souliers du 1^{er} bataillon s'est aggravé au point qu'il est à un moment question d'en laisser un dépôt à Cuprija, projet irréalisable et bientôt abandonné.

Après avoir franchi la Morova sur un fragile pont de chevalets, on passe, le 4, à Milesevo et Bagrdan ; le 5, à Markovatk ; le 6, à Samanovatz et Vr. Orasje. Le 7, contre-ordre est donné à un ordre reçu, le 5, de l'I. D. 17, de se diriger sur Pozarevatz. On est, le soir, à Skoval, Vranovo, Osipaonitza. Le 8, le régiment se trouve rassemblé dans les maisons bondées de troupes de Semendria. De nouveau, il a devant lui le Danube, de nouveau il se trouve sur un des points où l'héroïsme serbe s'est dépensé sans compter en 1914 et 1915.

Le 9 au soir, réparti sur sept chalands de fer, ceux qui, en automne 1915, formaient le pont où passa l'armée victorieuse de Mackensen, tout le monde quitte le quai de Semendria et ses vieilles tours crénelées. Le lendemain, au jour, on passait entre les îles boisées de l'embouchure de la Tèmes ; on apercevait les cheminées de Pancsova. Vers 15 heures, apparaissait

au loin, en amphithéâtre jusqu'au fleuve, la ville blanche et la ville martyre Belgrade, la grande ville de Serbie, l'orgueil et la nostalgie de ses soldats qui la célébrèrent si souvent dans les chants mélancoliques de leur exil macédonien. Vers 15 heures, on passe le Kalnogdan, l'embouchure de la Save, la grande île plate ou île de guerre dont les communiqués de 1914 ont tant parlé, et, à 15 h. 30, on aperçoit sur le quai Radetzky de Semlin les hauts shakos de ceux qui, hier, étaient encore les très fidèles gendarmes de Charles, roi de Hongrie. Le régiment défile à travers la ville pour se rendre à la caserne de honved, où il est entièrement cantonné. Depuis les grognards de la Révolution, depuis les entrées des soldats de Raffet et de Charlet, et dans les villes du Rhin et d'Italie, nul défilé n'avait été à coup sûr aussi pittoresque ni aussi glorieusement loqu岸eux.

Le 3^e régiment reste à la Landon-Kaserne jusqu'au 10 février. Ces deux mois de repos absolu étaient indispensables à la troupe. Les décès, par suite de fatigue extrême et de grippe, se suivent jusqu'au 2 janvier, puis diminuent et cessent enfin. Les hommes sont heureux de se retrouver dans une ville coquette et propre comme Semlin ; ils sentent qu'ils ont quitté définitivement les Balkans, que dorénavant ils sont vraiment en Europe et non plus en Orient. Dans la première semaine de janvier, ils touchent enfin des culottes vertes de l'infanterie austro-hongroise et des chaussures de même provenance. Durant ce séjour, le régiment se rend, le 10 janvier, à Belgrade, commandé par son nouveau chef, le lieutenant-colonel Thomassin, qui a relevé, le 1^{er} janvier, le lieutenant-colonel Pinchon, rappelé dans la métropole. Il est, ce jour-là, passé en revue par le prince régent Alexandre de Serbie et le général Henrys, et est, peu de jours après, l'objet d'une distribution de décorations serbes.

XIX

SUR LA LIGNE DE DÉMARCATION YOUGO-SLAVE

Du 10 au 16 février, les bataillons quittent Semlin pour gagner par chemin de fer Essen (Osjeck), en Slavonie. Le mouvement, effectué par un froid très vif, s'accomplit sans incident par India, Mitrovitza et Vinkovci. Le 1^{er} bataillon arrive à la caserne du 28^e régiment de honved le 22 au matin ; le 2^e bataillon le 13, à 20 heures ; l'état-major et la C. H. R. le 15, dans l'après-midi. Nous sommes reçus fort cordialement par le corps des officiers serbes et toutes les facilités sont mises à la disposition du corps. La plus parfaite entente ne cesse de régner avec l'état-major serbe détaché au gouvernement de la ville de l'artillerie de la division de la Morava. Le confort et le ravitaillement de la troupe est meilleur qu'à Semlin. La population, méfiante au début, par suite de la propagande ennemie, est devenue franchement sympathique. Le soldat, tout à fait reposé et mieux vêtu, se plaît dans sa nouvelle garnison.

Le séjour se passe sans incident sérieux. Le jour de l'explosion de la grève de Peis, l'intervention rapide et énergique d'une section de la 3^e compagnie devant un local suspect produit l'effet d'intimidation souhaité et calme salutairement les esprits.

Le 9 mai, le régiment détache auprès de la 4^e armée serbe, à Agram, le lieutenant Verneuil en mission de renseignements, et le 10, le sous-lieutenant Delpeyroux à Peis, sur la ligne de démarcation. Il y a des déplacements de frontière au sujet desquels une réglementation s'impose.

Au moment où quelques cas de typhus se produisent au 2^e bataillon et où le service de santé prend des mesures énergiques pour la lutte contre l'épidémie, l'ordre du départ arrive (14 mars). La population, sans distinction de nationalité, semble consternée. Les Français s'en vont accompagnés de la sympathie générale.

XX

SUR LE FRONT DE LA HONGRIE BOLCHEVISTE

Le 10 mars, le 2^e bataillon quitte Esseg pour Arad. Le reste du régiment doit s'embarquer le 18. Mais, ce jour-là, le contre-ordre arrive, par suite de la grève générale des chemins de fer et de la disette du charbon. Le mouvement est repris, le 23, par l'état-major et la C. H. R., qui arrivent à Arad par Gombos, Szabadka, Szeged et Temesvar, le 25, à 14 heures. Il se trouve en gare plusieurs trains chargés d'hommes armés plutôt que de troupes régulières, de matelots, d'ouvriers d'équipes qui, peu après, s'ébranlent au milieu d'une débauche de coups de fusils tirés en l'air et des accents de la *Marseillaise*. Le 24, on a appris le renversement de Karolyi à Budapest. Nous arrivons en pleine mobilisation de l'armée Rouge. La population civile est houleuse, hostile. Les rues sont noires d'une foule qui s'entr'ouvre à peine pour laisser circuler les autos-mitrailleuses et qui tend le poing aux poilus du 2^e bataillon, postés avec leurs mitrailleuses dans les endroits propices, calmes, prêts à toutes les éventualités. Les compagnies sont réparties de la façon suivante : 5^e compagnie à l'Hôtel de Ville, avec une mitrailleuse ; 6^e compagnie face est du Théâtre, avec trois mitrailleuses battant l'avenue principale ; 1^{re} compagnie occupant l'aile gauche de l'École de pédagogie avec une mitrailleuse. L'autre pièce est placée au n° 1 de la rue Norosmann, battant la rue Ferray. Les six autres mitrailleuses sont en réserve à la citadelle, l'une d'elle battant le pont sur le Harus et la rue y aboutissant.

Les bureaux de l'état-major de la compagnie H. R. viennent s'installer dans la forteresse avec la cavalerie et l'artillerie ; de là, des consignes très sévères sont données sur la circulation.

Le 1^{er} bataillon ne rejoint le corps que le 2 avril, dans la nuit, escorté de 50 soldats bolchevistes et de 2 délégués du

gouvernement du Budapest. Il est sans armes, dépourvu de ses bagages. Le bataillon, parti d'Esseg quatre heures après l'état-major du régiment, se trouva cerné par deux trains blindés et des mitrailleuses, fut désarmé et dirigé sur Budapest. Le bataillon a été capturé par trahison, en dehors de toute action de guerre.

La plus grande partie des armes est restituée à la suite d'une demande des délégués du gouvernement rouge, qu'accompagne le sous-lieutenant Chaillou. Le 11 avril, justice est rendue à tous ceux qui composaient cette troupe passagèrement prisonnière. Dans une note en date du 9, le général Pruneau, commandant la 17^e D. I. C., félicite les officiers et soldats du 1^{er} bataillon pour avoir été, pendant la semaine du 27 mars au 2 avril, impressionnants par leur calme, leur dignité, leur attachement à leur devoir, à leurs chefs, à leur drapeau ; la bonne humeur, la confiance n'ont cessé de régner, aucune défaillance ne s'est produite.

Peu après, le 27 avril, justice est rendue à son tour au 2^e bataillon, par lettre n^o 1574/P. le général Pruneau, commandant la 17^e D. I. C., écrit :

« Le général de Gondrecourt, commandant la cavalerie de l'armée de Hongrie, s'est plu à rendre hommage au sang-froid, à la discipline du bataillon Guillot, ainsi qu'à la promptitude avec laquelle il s'est mis en garde contre l'explosion possible et imminente d'un mouvement révolutionnaire à Arad.

« Le Général commandant la 17^e D. I. C. est heureux de joindre ses félicitations à celles de l'officier général qui a vu à l'œuvre ce bataillon placé momentanément sous ses ordres.

« Les coloniaux tiennent à honneur, en toutes circonstances, de se montrer à la hauteur de leur vieille réputation. La conduite du 3^e régiment d'infanterie coloniale, lors des derniers événements, en est une nouvelle preuve, et le Général commandant la division est heureux de le constater. »

Le 16 avril, se produit une alerte, la garde rouge ayant, d'après les renseignements de la brigade de cavalerie, l'intention d'attaquer la ville pendant la nuit, très orageuse. Aucun

incident ne se produit. L'organisation défensive de la tête de pont sur le Maros, les alentours de la forteresse des divers points des quais et de la ville permettaient de faire face à toute éventualité. A partir du 24, le 1^{er} bataillon occupe la périphérie d'Arad, ayant pour mission d'arrêter les gardes rouges qui, fuyant à travers l'armée roumaine victorieuse, se réfugiaient dans la ville. La 1^{re} compagnie est à l'usine Neumann, la 3^e compagnie et la C. M. à la Manufacture de tabacs, la 2^e compagnie au village de Mekelaka et doit opérer la surveillance tactique de la périphérie de la ville, face au Nord, et éventuellement résister.

Le 2^e bataillon a comme rôle la surveillance et la police de la ville, résistance éventuelle en deuxième ligne sur la tête de pont ; la 5^e compagnie demeure à son emplacement ; la 6^e compagnie et la C. M., le P. C. du bataillon, à la caserne hongroise de la Maros. La 7^e compagnie quitte le Lycée pour le Séminaire roumain.

Dans la ville, la population hongroise, très excitée au début, s'est graduellement calmée à la nouvelle des succès roumains, de la prise de Beckes-Szaba et de l'avance sur la Theiss. La tranquillité des esprits finit par s'établir définitivement et, le 4 mai, l'ordre d'un nouveau départ arrive. Le 1^{er} bataillon part le 6 mai, à 1 heure, et par Temesvar, Nagi-Kikinda, va débarquer à O'S'-Ivan, sur la ligne Szeged-Temesvar, à environ 10 kilomètres au sud de Szeged. Le 2^e bataillon, parti peu après, débarque à Orozlamos, d'où il gagne le petit village de Kubeskhaza, à environ 25 kilomètres de Szeged. La C. H. R. et le poste de commandement du Colonel s'installent dans le village roumain d'O'Béba, à 3 kilomètres au sud-est de Kubeskhaza. C'est la plaine hongroise dans sa platitude infinie et reposante.

Dans la nuit du 6 au 7, le 4^e bataillon du 42^e R. I. C. vient rejoindre le régiment dont, jusqu'à nouvel ordre, il constituera le 3^e bataillon, et s'installe à Majdan et Rabé, deux petites agglomérations hongroises au sud-ouest d'O'Béba, à proximité de la station d'Orozlamos.

Le 2 juin, le général Pruneau et le colonel Roussel passent

le régiment en revue sur la Pouszta, au nord du village d'O'Béba. Le Général se déclare satisfait de l'allure de ses marsouins.

MORTS AU CHAMP D'HONNEUR

Pendant la durée des opérations, le régiment a perdu 127 officiers et 4.490 hommes de troupe.

3^e RÉGIMENT D'INFANTERIE COLONIALE

LISTE DES CITATIONS INDIVIDUELLES

LÉGION D'HONNEUR

Officier

CHIBAS-LASSALLE, chef de bataillon au 3^e colonial :

Grandes qualités militaires et morales. Grièvement blessé.

GARELLY (Georges), chef de bataillon au 3^e colonial :

Très belle conduite au combat du 30 août 1914, au cours duquel il a été très grièvement blessé en conduisant avec énergie les attaques de son bataillon.

CONDAMY (Ch.-A.-L.-F.), lieutenant-colonel commandant le 3^e colonial :

Nombreuses annuités et campagnes antérieures. Sur le front depuis le début de la campagne, s'est fait remarquer par son énergie et a été cité à l'ordre de l'armée.

COLAS dit BEAUDELAIRE (René-Emile), chef de bataillon au 3^e colonial :

Beaux états de services. S'est toujours signalé et plus particulièrement dans les circonstances difficiles, par son entrain, son énergie et son esprit de décision.

MAST (Henri-Aimé), chef de bataillon au 3^e colonial :

Le 22 août 1914, a fait preuve d'initiative et de décision en réunissant des éléments du régiment pour défendre une position contre des forces très supérieures en nombre. Blessé grièvement, a conservé son commandement jusqu'à épuisement complet de ses forces.

DAYRE (Camille), capitaine au 3^e colonial :

Excellent capitaine, qui commande sa compagnie et en dirige l'instruction avec autant de zèle que d'expérience. A fait preuve de courage, d'énergie et de sang-froid au combat du 12 août 1915, où il a été atteint de trente-deux éclats de bombes (Croix de guerre).

Chevalier

AUJAC (Pierre), capitaine au 3^e colonial :

A brillamment conduit sa compagnie au feu. Grièvement blessé.

SIRVEN, capitaine au 3^e colonial :

Étant porte-drapeau et voyant son soutien décimé par le feu, et son drapeau étant en danger, a rejoint son Colonel en rampant pendant plus d'un kilomètre sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie. A été blessé.

JACQUART (M.-P.), capitaine au 3^e colonial :

Très brillante conduite au feu depuis le début de la campagne. Blessé le 22 août, a conservé le commandement de sa compagnie pendant deux mois. Blessé à nouveau le 2 janvier par deux balles de shrapnell.

VALVANDRIN (S.-P.-J.-M.), capitaine au 3^e colonial :

Sur le front depuis le début de la campagne, a fait preuve, constamment, de beaucoup de courage et d'intrépidité en même temps que d'un sang-froid remarquable. A été grièvement blessé, le 27 septembre, pendant qu'il entraînait sa compagnie au feu dans une action où il a infligé des pertes très sérieuses à l'ennemi.

LOCHE (F.-L.), capitaine au 3^e colonial :

Contusionné fortement au visage dès le début de l'action, a continué à commander sa compagnie avec le plus grand sang-froid et le plus grand calme. A repoussé les contre-attaques violentes de l'ennemi. Très grièvement blessé le 28 février, a refusé de se laisser évacuer avant la fin du combat, voulant jusqu'au bout rester avec ses hommes pour les encourager dans leur résistance.

FLOURENS (M.-P.-J.), médecin-major de 2^e classe au 3^e colonial :

A fait, selon sa coutume, preuve, pendant les journées des 27 et 28 février, de la plus grande bravoure en allant panser les blessés sous le feu violent de l'artillerie ennemie et en dirigeant avec dévouement le service de ses infirmiers et brancardiers. Grièvement blessé par un éclat d'obus en même temps que le capitaine du bataillon, a trouvé l'énergie de panser cet officier avant de prendre soin de lui-même. S'est déjà admirablement conduit les 6 et 7 septembre et le 16 septembre.

GOUDIN (Fernand), lieutenant de réserve au 3^e colonial :

S'est distingué au combat du 3 septembre 1914. Grièvement blessé le 6 septembre 1914, en entraînant sa section à l'assaut, conserva son commandement jusqu'à la fin du combat, donnant à tous le plus bel exemple de bravoure et d'endurance.

SAINT-GALL (Roger), capitaine au 3^e colonial :

Brillants services au cours de la campagne. S'est toujours particulièrement

signalé dans les combats des 23, 27 et 28 février 1915 par son entrain, son énergie et son courage à toute épreuve. Blessé le 28, en portant vigoureusement sa compagnie à l'assaut. A refusé de se laisser transporter en arrière.

DERRATIER (Simon), chef de bataillon à T. T. au 3^e colonial :

Officier supérieur qui assure l'instruction et le commandement de son bataillon avec activité, intelligence, fermeté et obtient les meilleurs résultats.

SAURIER (Gérard-Eugène), sous-lieutenant à T. T. au 3^e colonial :

A montré, au cours de la campagne, de belles qualités de dévouement, d'entrain et de courage. A été grièvement blessé dans l'accomplissement de ses devoirs. A perdu l'œil gauche.

GASCOUGNOLLE (Gaston), médecin aide-major de 2^e classe au 3^e colonial :

Sur le front depuis le début de la campagne, n'a cessé de donner des marques constantes d'énergie, de bravoure et de dévouement au feu. Blessé une première fois, a été, le 5 novembre 1915, très grièvement atteint par un obus, dans les tranchées, en assurant son service.

MORANGE (Paul), capitaine au 3^e colonial :

Excellent officier, qui a toujours fait preuve de la plus belle énergie. Blessé trois fois au cours de la campagne, a commandé ensuite avec zèle et compétence une compagnie d'instruction qu'il a quittée pour rejoindre le front, sur sa demande (Croix de guerre).

BOISSON (Jules), capitaine à T. T. au 3^e colonial :

Excellent officier, qui a toujours fait preuve des plus belles qualités militaires. A été cité à l'ordre pour sa belle conduite au feu (a déjà reçu la Croix de guerre).

ÉBRAS (Octave), lieutenant de réserve au 3^e colonial :

Officier d'une bravoure exceptionnelle, qui s'est fait remarquer par son énergie en conduisant brillamment sa compagnie à l'assaut, le 27 février et le 25 septembre 1915, ainsi que les combats à la grenade. A beaucoup d'autorité sur ses hommes, qui ont confiance en lui. Blessé deux fois au cours de la campagne (a déjà reçu la Croix de guerre).

RECOQUILLER (Joseph), sous-lieutenant de réserve à T. T. au 3^e colonial :

Brillante conduite au cours de la campagne (a déjà reçu la Croix de guerre).

FOUQUEAU (Albert), capitaine au 3^e colonial :

Nombreuses annuités. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la campagne, par son courage (a déjà reçu la Croix de guerre).

CHARDAC (Pierre), lieutenant au 3^e colonial :

Officier d'une bravoure, d'une énergie admirables. A été atteint de plusieurs graves blessures le 28 février 1915, alors qu'il entraînait brillamment sa com-

pagnie à l'assaut des tranchées ennemies. Impotence fonctionnelle de la jambe droite.

DOP (Dominique-Cyrille), capitaine au 3^e colonial :

Officier d'une haute valeur morale et d'un dévouement absolu. S'est particulièrement distingué, le 15 août 1916, en s'emparant brillamment, à la tête de sa compagnie, de positions ennemies puissamment organisées. Déjà cité à l'ordre et blessé au cours de la campagne.

GIANSILY (Marcel), lieutenant au 3^e colonial :

Officier d'une bravoure exceptionnelle. Durant les combats des 9 et 10 décembre 1916, sous un violent bombardement et des rafales de mitrailleuses, a entraîné sa compagnie à l'assaut des positions ennemies. A été très grièvement blessé à la tête.

PLUMET (Marie-Joseph), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier très énergique, déjà blessé deux fois. Commandant une batterie de mitrailleuses, a fait preuve du plus grand sang-froid et du plus beau courage en installant des pièces sous le feu de l'ennemi. A été, à nouveau, très grièvement blessé.

MASSEI (Antoine), lieutenant à T. T. au 3^e colonial :

Officier d'une bravoure remarquable, consciencieux et zélé, ayant de nombreuses campagnes coloniales. S'est distingué, à maintes reprises, par un courage et une crânerie dignes d'éloges. Deux blessures, deux citations.

GUYOT (Charles), capitaine au 3^e colonial :

Officier très méritant. Une blessure. Nombreuses annuités.

GRATADEIX (Jean), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Au front depuis le début des opérations. Trois blessures. Une citation.

DUÇOS (Gustave), lieutenant territorial au 3^e colonial :

Officier d'une bravoure et d'une énergie remarquables. Le 25 septembre 1915, au nord de Souain, commandant le groupe chargé d'une mission délicate et périlleuse, a brillamment conduit cette opération. A ensuite rallié les éléments divers de la division, avec lesquels il a organisé une partie de la position conquise. Blessé grièvement, pour la deuxième fois, au cours de l'action.

Médaille militaire

PATEL, soldat au 3^e colonial :

Soldat mitrailleur, blessé une première fois à la tête, le 22 août, a continué à servir sa pièce; n'a abandonné son poste qu'à la suite d'une seconde blessure très grave à la jambe, qui achevait de le mettre hors de combat.

COUSIN, adjudant au 3^e colonial :

Belles qualités de courage au combat du 22 août, où il a reçu deux blessures.

AUBRY, sergent au 3^e colonial :

Malgré une blessure reçue au cours d'un combat, le 22 août, a contribué, avec son lieutenant, à sauver le drapeau de son régiment d'une position très menacée.

LACHAUD (Gaston), soldat de 2^e classe au 3^e colonial :

Brillante conduite pendant toute la campagne et notamment au combat du 5 au 6 septembre, où il a été grièvement blessé en assurant bravement une liaison sous un feu très violent. Amputé.

LOIRIT, soldat de 2^e classe au 3^e colonial :

Grièvement blessé au bras, le 26 septembre, est resté, pendant quatre heures, dans la tranchée, se servant de son bras valide pour tirer.

MARSA, soldat de 2^e classe au 3^e colonial :

Pour son entrain et sa bravoure. A été grièvement blessé le 30 septembre.

PORTEBOIS (E.-A.), adjudant au 3^e colonial :

Figurait au concours de 1914. S'est acquis de nouveaux titres par les services rendus depuis le début de la campagne.

GYRECH (G.-E.), adjudant au 3^e colonial :

S'est très bien conduit depuis le début de la campagne. Blessé le 22 août, a brillamment conduit, le 30 octobre, une reconnaissance qui a mis en fuite un petit poste allemand.

PELON, adjudant-chef au 3^e colonial :

A fait preuve de la plus belle bravoure depuis le début de la campagne, notamment le 26 septembre, où il a été blessé, et, le 12 novembre, où il a rapporté, sous le feu de l'ennemi, le corps d'un sergent tombé au Champ d'honneur.

BLANDEAU (M.), soldat au 3^e colonial :

Très belle conduite au feu, en particulier n'a cessé d'assurer, le 26 septembre, sous une grêle de balles, la liaison avec sa compagnie et les troupes voisines, faisant l'admiration de tous par son calme et son courage.

FOULCIER (J.-J.-M.), adjudant au 3^e colonial :

Grièvement blessé au combat du 15 septembre, est resté à son poste, n'a quitté son commandement qu'absolument épuisé par une grosse perte de sang. Est revenu sur le front aussitôt après guérison.

AGULLO (Ernest), adjudant au 3^e colonial :

Blessé le 27 août 1914. A donné un admirable exemple d'énergie et de

volonté en refusant de se faire évacuer et en persistant à marcher à un combat pendant dix-neuf jours. Evacué le 15 septembre. Revenu sur le front le 14 novembre, donne journellement des preuves de bravoure, d'abnégation et du sentiment profond du devoir.

BASTARD (Georges), soldat au 3^e colonial :

A fait preuve de la plus grande bravoure et du plus bel entrain à l'attaque des tranchées ennemies (27, 28 février). Blessé une première fois, a continué à avancer. Blessé sérieusement une seconde fois, s'est précipité à l'assaut, chantant la *Marseillaise*, entraînant tous ses camarades par son exemple. N'a quitté le champ de bataille qu'après avoir reçu une troisième blessure qui le mettait dans l'impossibilité de continuer à combattre.

CAZEILLES (Pierre), sergent au 3^e colonial :

Au combat des 23 et 24 février, étant chef de section de mitrailleuses, a été grièvement blessé dans la tranchée allemande qu'il occupait, ne s'est retiré qu'après avoir eu tous ses servants hors de combat, en ramenant, malgré ses blessures, une pièce sur son dos dans un terrain presque impraticable, au moment d'une contre-attaque allemande.

GESTA (J.-R.), caporal au 3^e colonial :

Au combat des 27 et 28 février, a fait preuve d'un courage extraordinaire et au-dessus de tout éloge. Très grièvement blessé au visage par un éclat d'obus qui lui a déchiré la joue gauche et lui arracha l'œil, répondit à son chef de section, qui voulait le renvoyer se faire panser : « Mais, sergent, si vous avez encore besoin de moi, je peux rester. »

POUBLET (Pierre-Auguste), sergent au 3^e colonial :

A fait preuve d'un courage remarquable au combat du 27-28 février. A eu la jambe droite brisée par une grenade. Est resté deux jours et deux nuits dans les tranchées de première ligne sans soins et sans se plaindre.

JOUSSEAUME (Léon), adjudant au 3^e colonial :

Excellents services rendus depuis le début de la campagne. S'est distingué par sa bravoure et son entrain au combat des 27 et 28 février. A eu la mâchoire fracassée par un éclat d'obus.

LUCIANI (François), sergent au 3^e colonial :

S'est distingué, par son calme et sa bravoure, au cours des journées très dures des 27 et 28 février et a eu une jambe brisée par un obus.

RAYNAUD (Jean), caporal au 3^e colonial :

Très belle conduite aux combats des 27 et 28 février. A été blessé très grièvement à la figure par éclatement d'obus.

LEDAY (Marcel), soldat au 3^e colonial :

Faisant partie, aux combats des 27 et 28 février, du peloton de pionniers chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de la ligne, a donné un bel

exemple de courage à ses camarades et les a entraînés au travail sous le feu violent de l'ennemi. Très grièvement blessé à son poste d'observation.

CASSAGNE (P.-V.), soldat au 3^e colonial :

S'est distingué par son entrain en tête des lanceurs de grenades. Blessé assez gravement à la figure au combat du 27 février, est allé se faire panser et est revenu prendre place en première ligne, donnant ainsi à ses camarades un très bel exemple de courage et d'endurance.

ANGLADE (Baptiste), adjudant au 3^e colonial :

Aux combats des 27 et 28 février, a montré la plus grande bravoure et la plus brillante énergie, maintenant ses hommes sous une pluie de grenades qui faisait de nombreuses victimes et n'a quitté l'endroit extrêmement dangereux où il se trouvait que lorsqu'une blessure grave l'eût mis dans l'impossibilité de continuer.

SIRIEYS (L.-F.), adjudant-chef au 3^e colonial :

A fait preuve, depuis le début de la campagne, d'un grand courage et d'un grand dévouement. Très grièvement blessé le 26 février, est resté à son poste, qu'il n'a quitté que par ordre et sa mission terminée.

FRAPPIER (Jules), adjudant au 3^e colonial :

Brillante conduite au cours des journées des 27 et 28 février. A donné un bel exemple d'énergie et de sang-froid en continuant à combattre avec ses hommes jusqu'au moment où il a été absolument à bout de force.

SIOMME (Louis), adjudant-chef au 3^e colonial :

Au front depuis le début de la guerre. S'est déjà distingué dans toutes les affaires auxquelles le régiment a pris part. Au cours des combats des 27 et 28 février, a demandé à conduire à l'assaut une section d'une compagnie dont le chef était tué et s'est fait remarquer par son courage et son entrain constants. A transmis les ordres du chef de bataillon, au plus fort du combat, avec exactitude. Blessé à la figure par des éclats d'obus, n'a pas quitté la ligne de feu et a continué à assurer son service sans hésitation ni défaillance.

COLIN (J.-L.), adjudant-chef au 3^e colonial :

Longs et loyaux services, nombreuses campagnes. Belle conduite sur le front depuis le début des hostilités.

XIFFRE (Jean), sergent au 3^e colonial :

S'est distingué par sa bravoure et sa belle tenue, sous une canonnade et un feu violent, à l'affaire du 27 août 1914. Blessé grièvement au cours de l'action. Laissé pour mort sur le champ de bataille. Blessures multiples (67), ayant pour conséquence la perte presque absolue de l'usage du bras et de la jambe droite.

GANTIER (L.-D.), soldat au 3^e colonial :

Réformé et engagé volontaire pour la durée de la guerre, a été griève-

ment blessé, le 24 mars 1915, étant chef de poste téléphonique en première ligne, a continué sous le feu à assurer son service tout l'après-midi, donnant à tous le plus bel exemple de résistance à la douleur et de dévouement au cours de la campagne et souvent, sous un feu violent, s'est offert pour aller réparer les lignes téléphoniques coupées par les obus, au lieu et place de ses camarades pères de famille.

BRUNET (P.-L.), soldat au 3^e colonial :

Belle conduite au feu. Blessé au combat du 1^{er} octobre 1914. A été amputé du bras droit.

MIGNONNET (Romain), sergent-fourrier au 3^e colonial :

Etant agent de liaison, grièvement blessé au combat du 16 mai, n'a quitté la ligne de feu qu'après avoir porté à destination un ordre qu'il était chargé de transmettre. A été amputé de la jambe gauche.

GIREAUDEAU (P.-J.), soldat au 3^e colonial :

Soldat dévoué et courageux. Blessé au combat du 26 septembre 1914. A perdu l'œil droit.

SEIN (Thomas), soldat au 3^e colonial :

Belle conduite au feu. Blessé par un éclat d'obus au combat du 1^{er} octobre 1914. A été amputé du bras gauche.

AUGER (E.-A.), soldat au 3^e colonial :

Belle conduite au feu. Blessé par un éclat d'obus au combat du 1^{er} octobre 1914. A été amputé de la jambe gauche.

CHATELAIN, soldat de 2^e classe au 3^e colonial :

A montré une bravoure exceptionnelle au cours de deux contre-attaques, en tant que grenadier et soldat ; a eu la plus heureuse influence sur ses camarades grâce à son exemple personnel ; est entré un des premiers dans la tranchée et, blessé légèrement, a refusé de se laisser panser.

LABAYE (Roger), soldat de 2^e classe au 3^e colonial :

Faisant fonction de caporal, prit à un moment de l'attaque, avec beaucoup d'énergie, le commandement du groupe chargé de protéger les lanceurs de grenades ; donnant à tous, par son exemple, un entrain qui contribua dès lors certainement au succès final.

BAUD (Pierre-Georges-Placide), sergent au 3^e colonial :

S'est particulièrement fait remarquer par son esprit de dévouement et de sacrifice. Au combat du 16 mai, a été d'une intrépidité remarquable, secondant son chef de section d'une façon parfaite, exaltant le moral de ses hommes. A montré une grande bravoure.

VINCENT (Henri), sergent au 3^e colonial :

A contribué avec succès à notre attaque en aidant les hommes du génie à

lancer des bombes pour faciliter la marche en avant ; grâce à son allant, a déterminé la prise successive de trois mitrailleuses et, par son énergie, la reddition d'un grand nombre d'ennemis ; a donné un splendide exemple à tous, faisant l'admiration de ses chefs. A été blessé à la figure par un éclat d'obus.

CHARPATEAU (Henri), adjudant au 3^e colonial :

Chargé de progresser dans la tranchée de première ligne d'un ouvrage face à un entonnoir produit par une explosion de mine, a dirigé énergiquement ses hommes, payé à tout instant de sa personne et réussi, après un combat à coups de grenades, à couper la ligne de retraite de l'ennemi.

MEHA (Joseph), adjudant au 3^e colonial :

S'est vaillamment comporté aux combats des 27 et 28 février 1915 et à l'attaque des 15 et 16 mai 1915, à la suite de laquelle il a été cité à l'ordre de l'armée. Plein de dévouement, d'entrain et de courage, fait montre de ses qualités sous le feu, donnant ses ordres avec le plus grand sang-froid et payant de sa personne à tous les instants.

MARCADET (J.-G.), sergent au 3^e colonial :

A été grièvement blessé, le 27 février 1915, en entraînant sa section à l'attaque d'une position fortifiée. A donné à tous le plus bel exemple de bravoure.

SIMON (J.-M.-F.-J.), adjudant au 3^e colonial :

Très bon sous-officier. A pris, le 22 août 1914, le commandement de sa compagnie et l'a conservé toute la journée, faisant preuve de beaucoup d'allant. Grièvement blessé le 27 août 1914, est resté à son poste jusqu'à épuisement de ses forces.

GUITTON (E.-A.-P.), sergent au 3^e colonial :

Blessé au combat du 15 septembre 1914, n'a consenti à se faire panser que quelques heures après, à la fin du combat. Blessé une seconde fois, le 27 février 1915, en entraînant sa section à l'attaque d'une position fortifiée, est resté à son poste jusqu'au lendemain, donnant à tous le plus bel exemple. Ne s'est retiré de la ligne de feu que le lendemain, après une troisième blessure.

BARREAU (S.-R.), soldat au 3^e colonial :

Brillante conduite au combat du 22 août 1914, où il a reçu une blessure ayant entraîné l'amputation d'un bras.

BELLEGARDE (Edmond), soldat au 3^e colonial :

N'a cessé, du début de la campagne au 28 février 1915, de donner à ses camarades le plus bel exemple de bravoure et d'entrain. Blessé, le 28 février 1915, d'un éclat d'obus qui a entraîné l'amputation de la cuisse droite.

DELAUNAY (Ambroise), soldat au 3^e colonial :

Très belle conduite au combat du 28 février 1915, où il a reçu, en se portant à l'assaut, une blessure qui a entraîné la perte de l'œil.

PHÉLIPPEAU (G.-T.), soldat au 3^e colonial :

Belle conduite le 28 février 1915, où il reçut une blessure qui a nécessité l'amputation du bras gauche.

SIONNET (Léopold), soldat au 3^e colonial :

Très belle conduite le 28 février 1915, où il a reçu une blessure qui a nécessité l'amputation du bras gauche.

ALLAIZEAU (Samuel), soldat au 3^e colonial :

N'a cessé de donner le plus bel exemple de bravoure et d'entrain à ses camarades, pendant toute la campagne. Grièvement blessé, le 26 février 1915, d'un éclat d'obus qui a entraîné l'ablation de l'œil droit.

JALLAIS (Eugène-Célestin), soldat au 3^e colonial :

Très belle conduite à la bataille du 15 septembre 1914 où, grièvement blessé, il s'est imposé à l'admiration de ses camarades par son courage et son énergie. A été amputé du bras droit.

SAINSON (Auguste), soldat au 3^e colonial :

A été grièvement blessé, le 15 septembre 1914, en se portant bravement à l'attaque, avec sa section, sous une grêle d'obus de tous calibres. A été amputé du bras droit.

LEGERAT (Adrien), soldat au 3^e colonial :

Très belle conduite aux combats des 28 et 29 février 1915, où il a reçu une blessure qui a nécessité l'amputation de la cuisse gauche.

MOMBOUCHER (Raoul), soldat au 3^e colonial :

Belle conduite au feu pendant toute la campagne et notamment au cours des combats des 27 et 28 février 1915, où il a reçu une blessure qui a déterminé la perte de l'œil gauche.

BIROTEAU (Valentin), soldat au 3^e colonial :

Très brave soldat, qui s'est toujours vaillamment comporté au feu jusqu'au jour où, étant aux tranchées de première ligne, il reçut une blessure qui a nécessité l'amputation du pied droit.

FAUHER (Pierre), soldat au 3^e colonial :

A fait preuve du plus beau courage et d'une grande énergie au combat du 28 février 1915, où il a subi une blessure ayant nécessité l'amputation du bras droit.

GUILLOT (Eugène-Jacques), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat, qui, blessé le 22 août 1914, a été de nouveau atteint le 27 février 1915, faisant courageusement son devoir, d'une blessure qui a motivé l'amputation de la cuisse.

FÉVRIER (Gustave), caporal au 3^e colonial :

Belle conduite au feu pendant toute la campagne. A eu l'œil droit crevé en enlevant bravement son escouade à l'assaut, le 27 février 1915.

HALTER (René), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat, qui, blessé le 18 février 1915, d'un éclat d'obus ayant nécessité l'amputation de la cuisse droite, a fait preuve d'énergie et de dévouement en refusant de se faire panser avant des camarades qu'il jugeait plus gravement atteints.

LUTHEAU (Paul), soldat au 3^e colonial :

Très méritant. Grièvement blessé le 22 août 1914, en faisant bravement son devoir. Amputé de la cuisse droite.

LEJEUNE (François), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat. Engagé volontaire pour la durée de la guerre. A fait preuve de résistance à la souffrance, de courage et d'un moral élevé, le 25 mai 1915, après avoir reçu aux tranchées un éclat d'obus qui l'a grièvement blessé à la colonne vertébrale.

BOUILLAUD (Victor-Marie), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat qui s'est très bien conduit les 27 et 28 février 1915, où il a reçu une blessure grave ayant entraîné la perte de la vision de l'œil droit.

TESSIER (Marcel), soldat au 3^e colonial :

Très brave soldat, toujours sur la brèche, a reçu le 28 février 1915, en combattant vaillamment, une blessure qui a occasionné la perte de vision des deux yeux.

CELLIER (Louis-Pierre), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat, qui s'est bien conduit les 27 et 28 février 1915, où il a reçu une blessure qui a nécessité l'amputation de trois doigts.

DOULAIN (Jules), soldat au 3^e colonial :

Belle conduite au combat du 15 mai 1915, où il a été grièvement blessé. Amputé du pied gauche.

BOUTET (Jean-Baptiste), soldat au 3^e colonial :

S'est fait remarquer par sa bravoure, son énergie et sa manière de servir. Grièvement blessé au combat du 12 août 1914. Amputé de la cuisse gauche.

BAQUET (Auguste), sergent au 3^e colonial :

Vaillant sous-officier, toujours volontaire pour les missions périlleuses. Averti, le 28 août 1915, que des travailleurs ennemis exécutaient des travaux, à 40 mètres d'un petit poste de sa section, n'a pas hésité, malgré le danger, à s'avancer froidement pour contrôler les renseignements, faisant preuve de courage et d'une belle conception de ses devoirs. A été grièvement blessé.

SERVIEU (Adrien), caporal au 3^e colonial :

Bon gradé, ayant fait vaillamment son devoir au combat du 22 août 1914. Amputé du bras gauche.

AUDOIN (Léon), soldat au 3^e colonial :

Vaillant soldat, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A reçu le 15 avril 1915, en avant des tranchées de première ligne, une blessure qui a entraîné la perte de l'œil droit.

BOUCHER (Jean-Marie), soldat au 3^e colonial :

Belle conduite pendant un bombardement, au cours duquel il fut blessé grièvement à la figure. Perte de l'œil droit.

LAULENGEAS (Gabriel), caporal au 3^e colonial :

Très brave soldat, qui s'est signalé par son courage en lançant des grenades sur l'ennemi, au cours du combat du 29 septembre 1915, où il a été atteint d'une blessure grave ayant entraîné l'amputation de la main droite.

VIGIER (Narcisse), soldat au 3^e colonial :

S'est distingué par sa bravoure et son entrain en luttant pied à pied à la grenade, le 30 septembre 1915. A été grièvement blessé.

SIVADIER (Olivier), adjudant-chef au 3^e colonial :

Sous-officier de grande valeur, très énergique, d'une volonté et d'un dévouement au-dessus de tout éloge. A rendu les plus grands services comme chef de peloton de pionniers du régiment. Toujours volontaire pour toutes les missions délicates et périlleuses. Excellent esprit militaire. S'est distingué par sa bravoure au combat du 25 septembre 1915, où il a été grièvement blessé à la tête.

GAITTE (Michel), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Soldat hors de pair ; cité deux fois à l'ordre de l'armée, une fois à l'ordre du régiment. D'une bravoure naturelle, a le plus grand mépris du danger et rend les plus signalés services dans toutes les missions périlleuses, pour lesquelles il est toujours volontaire.

BOUEDRON (Joseph), adjudant-chef au 3^e colonial :

Excellent chef de section. S'est fait remarquer par son courage et son entrain au cours de la lutte à la grenade menée par sa compagnie, le 28 septembre 1915. Blessé à l'épaule et est resté à son poste jusqu'à la fin du combat.

MALOMPRET (Jean), adjudant-chef au 3^e colonial :

Vieux serviteur, sous-officier très dévoué et très brave. S'est distingué dans les combats depuis le début de la campagne. Le 25 septembre 1915, a conduit des groupes de grenadiers à l'attaque des tranchées ennemies et s'y est fait remarquer par son entrain et sa bravoure calme.

ÉCHASSERIEAU (Auguste), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Soldat très brave et dévoué. S'est distingué par son courage et son entrain pendant tout le combat du 25 septembre 1915. Est allé ensuite, pendant la nuit, relever, tout près de la tranchée ennemie, cinq camarades blessés, qu'il a ramenés dans ses lignes.

PÉCOT (Félix), adjudant-chef au 3^e colonial :

Excellent sous-officier, très brave, très méritant. N'a pas hésité à sortir des tranchées sous un feu violent pour aller chercher une mitrailleuse restée à proximité de l'ennemi (25 septembre).

LE HEC (Edouard), caporal au 3^e colonial :

Caporal très brave. S'est fait remarquer par son entrain et son mépris du danger à la tête des grenadiers de sa compagnie. Blessé grièvement le 30 septembre 1915.

BRAUD (Ernest), soldat au 3^e colonial :

Très bon soldat qui s'est battu avec courage et énergie. Blessé grièvement à la figure au cours des combats à la grenade du 30 septembre 1915.

SAUNIER (Gérard), sous-lieutenant à titre temporaire (anciennement adjudant-chef au 4^e colonial) au 3^e colonial :

Excellent sous-officier. Au cours des combats acharnés des 25, 26, 27 et 28 septembre 1915, a reconstitué la compagnie, dont les officiers étaient hors de combat, l'a entraînée avec une énergie remarquable au combat à la grenade. Déjà cité pour sa belle conduite.

HOURCAN (Jules), soldat au 3^e colonial :

S'est signalé dans tous les combats auxquels il a pris part par son entrain et son courage. A été grièvement blessé. Perte de l'œil gauche.

MEYER (Jean), sergent au 3^e colonial :

Nombreuses campagnes aux colonies; sur le front depuis le début des opérations. Brave au feu, toujours volontaire pour les missions périlleuses, dont il s'acquitte vaillamment (Croix de guerre).

FERROY (Auguste), sergent au 3^e colonial :

Bon sous-officier qui rend les meilleurs services. Blessé le 19 septembre 1914. Nombreuses annuités (Croix de guerre).

GUILLEVIS (Germain), soldat au 3^e colonial :

S'est brillamment conduit à l'attaque du 25 septembre 1915 et a été grièvement blessé à la cuisse gauche en montant à l'assaut des tranchées allemandes. Amputé de ce membre.

UNGER (Jules), soldat au 3^e colonial :

Très bon soldat. Commandé pour assurer la liaison entre deux sections de

sa compagnie, sous un violent bombardement, est resté à son poste avec le plus grand courage et a été grièvement blessé.

CAMPAN (Joseph), adjudant-chef au 3^e colonial :

Au cours du combat du 25 septembre 1915, a fait preuve du plus grand courage dans l'accomplissement d'une mission de liaison qui lui avait été confiée par le Chef de corps et au cours de laquelle il a été grièvement blessé.

CLAVERIE (Lucien), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat qui s'est vaillamment conduit au combat du 22 août 1914, où il a été grièvement blessé. Amputé du pied gauche.

POISSONNOT (Henri), soldat au 3^e colonial :

Soldat courageux et dévoué qui s'est fait remarquer dans tous les combats auxquels le régiment a pris part et notamment au combat du 28 février 1915, au cours duquel il a été grièvement blessé. A perdu l'œil gauche.

TEISSIER (Théodore), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat. Blessé grièvement, le 3 octobre 1915, en sentinelle avancée. Amputé de la jambe droite.

SOCHARD (Pierre), soldat au 3^e colonial :

Vaillant soldat, qui a donné à tous, au combat du 25 septembre 1915, l'exemple de la bravoure et du devoir. Grièvement blessé; a été amputé du bras droit.

SIMONNEAU (Clovis), soldat au 3^e colonial :

Très bon soldat, qui a toujours fait son devoir. Blessé, le 29 octobre 1915, en accomplissant une corvée périlleuse dans une tranchée de première ligne.

RICHON (Auguste), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat, qui s'est vaillamment conduit en toutes circonstances, notamment au combat du 25 septembre 1915, au cours duquel il a été grièvement blessé.

ROBIN (Albert), caporal au 3^e colonial :

Gradé énergique et brave. A été grièvement blessé, le 22 août 1914, à la tête de son escouade. Amputé de la jambe gauche.

VERGNOL (Léon), capitaine de réserve au 3^e colonial :

Excellent capitaine à tous points de vue, dévoué, énergique et courageux. A été blessé au combat du 25 septembre 1915, en entraînant vigoureusement ses hommes à l'assaut des tranchées ennemies (a déjà reçu la Croix de guerre).

LÉGER (Jean-Urbain), lieutenant de réserve au 3^e colonial :

Bon officier, énergique, courageux, beaucoup d'entrain. Cité à l'ordre de

l'armée pour sa belle conduite au feu. Blessé le 26 mars 1915, au moment où il faisait exécuter des travaux d'approche sous un feu violent de l'ennemi (a déjà reçu la Croix de guerre).

BINET (André), soldat au 3^e colonial :

S'est toujours vaillamment conduit, donnant en toutes circonstances l'exemple du dévouement et du courage. Très grièvement blessé, le 8 novembre 1915, dans l'accomplissement de son service. Amputé de la main droite et de la jambe droite.

CAZALAS (Paul), chef de fanfare au 3^e colonial :

Nombreuses annuités. A montré en tant que chef des brancardiers du régiment de belles qualités de dévouement et de courage (Croix de guerre).

SIMON (Clément-Louis), adjudant-chef au 3^e colonial :

Au front depuis un an. A montré partout énergie et courage (Croix de guerre).

SALVERT (Camille), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, qui a toujours fait consciencieusement son devoir. Grièvement blessé le 22 août 1914. Amputé de l'avant-bras droit et perte de l'œil gauche.

BONNAUD (Gaston), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Agent de liaison de son chef de bataillon, a rempli avec bravoure plusieurs missions difficiles, sous un feu très violent, au combat du 22 août 1914, où il a été grièvement blessé. Infirmité équivalente à la perte de l'usage d'un membre.

SEGUIN (Alexandre), soldat au 3^e colonial :

Excellent soldat qui a toujours fait vaillamment son devoir. Cité à l'ordre pour sa belle conduite lors de l'attaque du 25 septembre 1915. A ramené dans nos lignes, sous un feu très violent, deux de ses camarades blessés. Très grièvement blessé le 29 octobre 1915. Plaies multiples.

BLUSSEAU (Louis), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat grièvement blessé à l'assaut des positions ennemies, le 25 septembre 1915, en faisant bravement son devoir. Amputé de l'avant bras gauche.

NEAU (Jean), caporal au 3^e colonial :

Bon soldat grièvement blessé à l'assaut d'une position ennemie, le 26 septembre 1915. A perdu l'œil gauche.

LESCARET (Jean), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, qui a été blessé grièvement au cours de l'attaque du 29 septembre 1915. Perte de la vision de l'œil droit.

TAMAGNON (Pierre), soldat au 3^e colonial :

Courageux soldat, qui a été très grièvement blessé, le 22 août 1914, en faisant bravement son devoir. Amputé de la cuisse droite.

CARREAU (Constant), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, qui a été blessé grièvement à son poste de combat, le 22 août 1914. Enucléation de l'œil droit.

NOUGUÈS (Denis), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, qui a été blessé grièvement, le 14 mars 1915, en se portant à l'assaut d'une tranchée ennemie. Impotence fonctionnelle de la main droite.

RAMEY (Victor), adjudant de réserve au 3^e colonial :

Excellent sous-officier, qui a fait preuve de bravoure et de sang-froid (a déjà reçu la Croix de guerre).

POUPON (Jean), soldat de 1^{re} classe territorial au 3^e colonial :

Méritant par ses services avant et pendant la guerre.

LESCOULIE (Rech), adjudant au 3^e colonial :

Excellent sous-officier, qui s'est particulièrement distingué au combat du 22 août 1914. Son chef de section étant tombé, prit le commandement de son unité dans une situation très critique et sut, par son sang-froid et son courage, donner confiance aux hommes. Grièvement blessé lui-même, il conserva le commandement de son unité et put ensuite, malgré un seul bras valide, ramener à l'arrière son sous-lieutenant blessé. Après un pansement sommaire, se remit à la disposition de son commandant de compagnie (Croix de guerre).

HAZÉRA (Jean), sergent de réserve au 3^e colonial :

A montré, au cours de la campagne, de réelles qualités militaires.

LÉAUXTIC (Jean), sergent de réserve au 3^e colonial :

Méritant par ses services avant et pendant la guerre.

BRUNET (Joseph), sergent au 3^e colonial :

Excellent sous-officier, qui a fait preuve d'énergie, de courage et de sang-froid dans des circonstances difficiles (a déjà reçu la Croix de guerre).

RAYNAUD (Auguste), adjudant au 3^e colonial :

Méritant par ses nombreuses annuités et services appréciés au cours de la campagne.

CLAVERIE (Laurent-Louis), sergent au 3^e colonial :

S'est toujours bravement conduit au cours de la campagne (a déjà reçu la Croix de guerre).

MARIN (Pierre), soldat au 3^e colonial :

Excellent soldat, qui a fait preuve en maintes circonstances d'une grande bravoure et d'un remarquable entrain; a été blessé grièvement, le 26 septembre 1915, en combattant à la grenade. Perte de la vision de l'œil gauche.

FRANCÈS (Rémy), sergent au 3^e colonial :

Excellent sous-officier, très méritant à tous égards ; s'est distingué en maintes circonstances, par son courage et son dévouement. Grièvement blessé, le 23 mars 1916, a fait preuve du plus grand sang-froid et de la plus belle énergie en conservant le commandement de sa section et en repoussant lui-même, à coup de fusil, une patrouille ennemie. N'a consenti à quitter son poste pour aller se faire panser que sur l'ordre formel d'un officier. Avait déjà été blessé le 28 décembre 1914.

BILLARD (Albert), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, d'une bravoure remarquable ; toujours prêt à remplir les missions périlleuses. A été blessé grièvement, le 16 septembre 1914, en accomplissant ses fonctions d'agent de liaison. Ankylose du coude droit.

MASSAT (Joseph), caporal au 3^e colonial :

Très bon gradé, qui a fait preuve en toutes circonstances de courage et d'énergie. Déjà blessé deux fois au cours de la campagne, a été atteint d'une troisième blessure grave, le 25 septembre 1915, en entraînant vigoureusement ses hommes à l'attaque.

VILLATE (André), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Soldat courageux. A été blessé très grièvement, le 25 septembre 1915, en se portant résolument à l'assaut des positions ennemies. Amputé de l'avant-bras droit.

FRANÇOIS (Henri), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, brave et discipliné. Très grièvement blessé en se portant à l'assaut des positions ennemies, le 25 septembre 1915. Amputé de la cuisse gauche.

CAMPET (André), soldat au 3^e colonial :

Soldat très méritant à tous égards. A été blessé grièvement, le 25 septembre 1915, au cours du ravitaillement en munitions de la première ligne.

FRANÇOIS (Etienne), soldat au 3^e colonial :

Excellent soldat, plein de bravoure et d'entrain. A été blessé grièvement au cours d'un combat à la grenade, le 29 septembre 1915. Perte de l'œil droit.

DUTOYA (Pierre), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Bon soldat. S'est courageusement conduit au combat du 22 août 1914, au cours duquel il a été blessé très grièvement.

TOUCHARD (Alcide), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Soldat consciencieux et zélé. A été blessé grièvement, le 22 août 1914, en faisant bravement son devoir. Impotence fonctionnelle de l'avant-bras et de la main gauche.

CHATILLON (Pierre-Félix), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat. A été blessé grièvement à son poste de combat, le 28 février 1915. Perte de l'œil droit.

LAGUEYTE (Jean-André), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat. A fait courageusement son devoir au combat du 22 août 1914, au cours duquel il a été atteint de trois blessures graves. Ankylose du coude droit, amputation de deux doigts de la main gauche.

PATEAU (Célestin), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

A fait preuve d'une énergie, d'une ténacité et d'un courage exceptionnels au cours des combats à la grenade qui ont suivi l'attaque du 25 septembre 1915. Atteint de blessures multiples, dont une très grave, a continué à combattre jusqu'à épuisement de ses forces.

GALLUT (Auguste), sergent au 3^e colonial :

Bon sous-officier. A été blessé grièvement, le 25 septembre 1915, en entraînant ses hommes à l'assaut. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

GILARD (René), soldat au 3^e colonial :

Soldat très dévoué, qui n'a cessé de donner à ses camarades l'exemple de la bravoure et de l'entrain. A été atteint de plusieurs blessures graves, le 27 février 1915, en se portant résolument à l'assaut des tranchées ennemies. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

SAUVADET (Charles), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier énergique et courageux. A été blessé grièvement, le 25 septembre 1915, en entraînant brillamment sa section à l'assaut des tranchées ennemies.

GORON (Honoré), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Soldat plein de bravoure et de dévouement. S'est très courageusement conduit à l'attaque du 25 septembre 1915, au cours de laquelle il a été atteint d'une grave blessure. Avait été blessé une première fois au début de la campagne.

RIVALLAND (Pierre), caporal-fourrier au 3^e colonial :

Gradé d'un entier dévouement et d'une grande bravoure. Blessé, le 25 septembre 1915, en s'élançant à l'assaut, a continué à se porter en avant jusqu'à ce qu'il ait été atteint d'une seconde blessure grave. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

RUSSEIL (Charles), caporal au 3^e colonial :

Très bon caporal mitrailleur. A été blessé gravement au cours de l'attaque du 25 septembre 1915. Enucléation de l'œil gauche.

RIFFAUT (Edouard), soldat au 3^e colonial :

Bon et brave soldat. A été grièvement blessé, le 25 septembre 1915, en se portant à l'assaut des tranchées allemandes. Perte des deux yeux.

BOULANGER, soldat au 3^e colonial :

Bon soldat. Grièvement blessé dans les tranchées, le 1^{er} octobre 1915. Perte de l'œil gauche.

DUCHON (Jean), sergent au 3^e colonial :

Sous-officier aussi brave que modeste. Blessé une première fois, en août 1914, et fait prisonnier, a réussi à s'évader. Revenu au front, a donné en maintes circonstances de nouvelles preuves d'un indomptable courage et a reçu une deuxième blessure, le 25 septembre 1915, en entraînant ses hommes à l'attaque des positions ennemies.

FORESTIER (Maurice), soldat au 3^e colonial :

Excellent soldat. A donné à ses camarades l'exemple du courage et de l'entrain pendant l'attaque du 22 août 1914. A été blessé grièvement au cours de l'action. Amputé du pied gauche.

LAPIERRE (Théodore), adjudant de réserve au 3^e colonial :

Excellent adjudant. Rend des services appréciés depuis son arrivée au front ; a de nombreuses campagnes.

MORIZE (Edouard), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier ayant de nombreuses campagnes et de longs services. S'est toujours bien comporté dans les différentes affaires auxquelles il a pris part. Deux fois blessé (Croix de guerre).

BOUYER (Edouard), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier ancien de service et très dévoué. En campagne depuis le début, a assuré dans tous les combats le ravitaillement du régiment en munitions (a déjà reçu la Croix de guerre).

JAUNATRE (Auguste), sergent au 3^e colonial :

A fait preuve dans toutes les circonstances de la campagne de sang-froid et d'énergie. Deux fois blessé (a déjà reçu la Croix de guerre).

MAINGOT (Alexandre), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Soldat d'un calme et d'un sang-froid exceptionnels. A été blessé très grièvement, le 28 février 1916, en faisant bravement son devoir. Enucléation de l'œil gauche.

GAUTHIER (Léon), soldat au 3^e colonial :

Soldat courageux et plein d'entrain. Blessé deux fois grièvement et revenu au front, a reçu une autre blessure grave, le 16 mai 1915. Impotence fonctionnelle de la main droite.

DORIÈRE (Athanase), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Brave soldat, courageux et dévoué. Blessé une première fois, le 27 août 1914, et revenu sur le front, a reçu une deuxième blessure très grave, le 21 février 1915. Impotence fonctionnelle de la main droite.

FAVRE (Gaston), sergent au 3^e colonial :

Excellent sous-officier, d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve. A été blessé très grièvement, le 25 septembre 1915, en se portant vaillamment à l'assaut des lignes ennemies.

ZALLAS (Jean), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Bon soldat, énergique et plein d'entrain. A été blessé très grièvement, le 23 octobre 1915, au cours d'un bombardement.

TOULLAT (Saint-Jean), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier très énergique. Blessé très grièvement, le 6 septembre 1914, en entraînant sa section en avant sous le feu de l'ennemi, a fait preuve d'un grand courage en conservant son commandement jusqu'à épuisement de ses forces. Amputation partielle du pied gauche.

OSANNA (François), soldat au 3^e colonial :

Soldat très courageux. Blessé très grièvement, le 15 août 1916, en se portant à l'assaut des positions ennemies. A continué à faire le coup de feu jusqu'à épuisement de ses forces (amputation partielle du pied gauche).

VIGINIEX (Adolphe), caporal au 3^e colonial :

Gradé courageux, blessé une première fois le 22 août, a été atteint de nouveau d'une très grave blessure, le 25 septembre 1914, en faisant bravement son devoir. Hémiplégie gauche.

MARMOUGET (Paul), caporal réserviste au 3^e colonial :

Au front depuis le début de la campagne, a toujours fait preuve d'une grande bravoure au feu. A été blessé, pour la troisième fois, au cours des opérations d'août 1916 (Croix de guerre).

LABASTIE (Joseph), soldat au 3^e colonial :

Brave soldat. S'est courageusement conduit au combat du 22 août 1914, au cours duquel il a été grièvement blessé. Impotence fonctionnelle du bras gauche (Croix de guerre).

BOUCHEREAU (Victor), sergent au 3^e colonial :

Excellent gradé, d'un courage et d'un sang-froid remarquables, toujours volontaire pour les missions périlleuses. A été atteint d'une grave blessure au cours de l'attaque du 29 septembre 1915. Déjà blessé et cité à l'ordre antérieurement (Croix de guerre).

BIRAUD (Henri), sergent au 3^e colonial :

Sous-officier dont la grande bravoure s'est affirmée en toutes circonstances, notamment à l'attaque du 27 février 1915, au cours de laquelle il fut très grièvement blessé.

URGUN (Mathieu-Marie), sergent au 3^e colonial :

Très bon sous-officier, qui s'est toujours courageusement conduit au feu.

A été grièvement blessé à la tête de sa section au cours du combat du 26 septembre 1914. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

SIMON (Anatole), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier méritant. Modèle d'énergie et de dévouement. Blessé deux fois au cours de la campagne (a déjà été cité).

JUSSEAUME, sergent-major au 3^e colonial :

Bon sous-officier, très dévoué et d'un allant remarquable. A rendu les meilleurs services depuis le début de la guerre.

DUMESTRE (Jean), soldat au 3^e colonial :

A toujours fait bravement son devoir. Grièvement blessé, le 27 février 1915, en se portant à l'attaque d'un fortin ennemi. Impotence fonctionnelle de la jambe gauche.

DIDIER (Armand), soldat au 3^e colonial :

Soldat d'un entrain et d'une bravoure remarquables. S'est particulièrement distingué par sa belle conduite à l'attaque du 25 septembre 1915, au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

MINARY (Justin), sergent au 3^e colonial :

A toujours servi avec dévouement, zèle et entrain. Grièvement blessé, le 25 septembre 1915, en conduisant sa section à l'assaut, a continué à combattre jusqu'à complet épuisement de ses forces. Impotence fonctionnelle du bras gauche.

HURSON (Donatien), soldat au 3^e colonial :

Soldat d'un courage et d'une bravoure remarquables. A été grièvement blessé en montant à l'assaut des tranchées ennemies, le 9 décembre 1916. Amputé du poignet droit.

REYNAUD (Armand), soldat au 3^e colonial :

Soldat brave et courageux, qui a été un modèle pour tous ses camarades pendant l'attaque du 9 décembre 1916, au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Amputé de la jambe gauche.

VIOLETET (Gaston), soldat au 3^e colonial :

Soldat téléphoniste, a fait preuve d'un mépris complet du danger en assurant la liaison au moment de l'assaut du 9 décembre 1916, malgré un violent bombardement. Grièvement blessé, perte de la vue.

PATÉ (François), soldat territorial au 3^e colonial :

Bon soldat. A été grièvement blessé, le 2 mai 1915, au cours d'un bombardement. Perte de l'œil droit.

SCHWARTZ (Victor), médecin auxiliaire au 3^e colonial :

Médecin auxiliaire d'une bravoure et d'une conscience professionnelle admirables. Atteint de deux balles, a conservé toute sa présence d'esprit, continuant à panser les blessés jusqu'à ce que ses forces le trahissent.

PELLIER (Roger-René), soldat au 3^e colonial :

Soldat brave et courageux, qui a fait preuve du plus grand mépris du danger, le 9 décembre 1916, en se portant à l'assaut des lignes ennemies, malgré les rafales violentes des mitrailleuses. A été blessé très grièvement en arrivant sur les positions. Amputé de la cuisse droite.

WILDOCHER (Léon), soldat au 3^e colonial :

Le 9 décembre 1916, a fait preuve du plus brillant courage à l'assaut des positions ennemies. Blessé très grièvement. Amputation de la cuisse droite.

OSVALD (Louis), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier énergique et courageux. A rendu les meilleurs services avant et pendant la campagne actuelle. Une blessure (a déjà été cité).

GOURNE (Louis), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier actif et énergique, ayant de nombreuses campagnes coloniales. S'est acquis de nouveaux titres au cours de la guerre actuelle (a déjà été cité).

GERBAUD (Paul-Emile), sergent-fourrier au 3^e colonial :

Bons services. Grièvement blessé en franchissant les fils de fer ennemis pour donner l'assaut.

BESSE (Emile), soldat au 3^e colonial :

Très bon soldat. Deux blessures dont une ayant entraîné la perte de l'œil.

BONHOURS (Aimé), soldat au 3^e colonial :

Modèle d'entrain et de courage, grièvement blessé à son poste de combat en première ligne par éclat d'obus, le 18 mars 1917.

BRAULT (Pierre), soldat au 3^e colonial :

Grièvement blessé, le 18 mars 1917, en exécutant des travaux de première ligne. Amputé de la jambe gauche.

PARISSE (Edouard), sergent (réserve) au 3^e colonial :

Ancien de services. S'est acquis de nouveaux titres pendant la campagne, au cours de laquelle il a été grièvement blessé. Belle attitude au feu. Une blessure (Croix de guerre).

STEPHAN (Tudy), soldat au 3^e colonial :

Bon et brave soldat, qui a fait courageusement son devoir au cours des affaires des 16, 17 et 18 avril 1917. Blessé très grièvement, le 16 juin 1917, à son poste de combat.

MAGNEN (Victor), soldat au 3^e colonial :

Au front du début des opérations, s'est toujours signalé par son entrain et sa bravoure, notamment le 18 juin 1917, où il a été très grièvement blessé en exécutant des travaux de tranchées. Amputé.

MAYER (Pierre), soldat au 3^e colonial :

Soldat courageux, modèle de dévouement. Blessé grièvement en accomplissant des travaux de tranchées. Amputation de la jambe droite.

TOUGNE (Joseph), soldat au 3^e colonial :

Excellent soldat, au front du début des opérations, toujours volontaire pour les missions dangereuses. Blessé grièvement en accomplissant des travaux de tranchées. Enucléation de l'œil gauche.

VIGY (Henri), caporal au 3^e colonial :

Blessé très grièvement, le 9 décembre 1916, en faisant bravement son devoir. Perte de l'œil droit.

LHOUMEAU (Louis), soldat au 3^e colonial :

Blessé, le 1^{er} septembre 1914, en faisant bravement son devoir. Enucléation de l'œil droit et fracture de la jambe.

BRÉBION (Fernand), soldat au 3^e colonial :

Blessé aux deux jambes par balles, le 23 août 1914. De nouveau blessé très grièvement par explosion de mine en exécutant un travail de tranchée dans un endroit particulièrement exposé aux feux ennemis, le 2 janvier 1918. Soldat brave et dévoué. Amputé du bras droit. Enuclé des deux yeux.

BARIS (Augustin), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, amputé des deux jambes à la suite de gelures contractées en première ligne.

SYLLA (Yoro), soldat au 3^e colonial :

Soldat brave et courageux. Deux blessures. Amputé des deux pieds.

PERIANAMAGASSIMY (Antoine), soldat au 3^e colonial :

Blessé très grièvement en faisant bravement son devoir, à l'attaque du 9 décembre 1916. Amputation des deux avant-pieds.

BÉRIN (Gaston), soldat au 3^e colonial :

A fait preuve de belles qualités militaires à l'attaque du 9 décembre 1916. Est resté courageusement sur la position conquise, a eu les pieds gelés, ce qui a nécessité l'amputation.

DIOP (Moussa), soldat au 3^e colonial :

Soldat brave et dévoué. Grièvement blessé. Amputé du pied gauche.

HULAIN (Georges), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat, treize annuités. Atteint de trois blessures graves, le 22 août 1914, dont une causant la perte de l'œil droit.

JOLLY (Julien-Pierre), soldat au 3^e colonial :

Bon soldat. Grièvement blessé, le 5 septembre 1914, en faisant brillamment son devoir pour repousser une contre-attaque ennemie.

LO-AMADOU, soldat au 3^e colonial :

A fait preuve de courage et d'énergie en défendant une position. A été amputé des deux pieds par suite de gelure en première ligne.

NAUD (Valentin-Charles-Eugène), soldat au 3^e colonial :

A fait preuve de courage au combat du 22 août 1914, où il a été grièvement blessé. Amputation du pied gauche.

COUTARD (Edmond), soldat au 3^e colonial :

Soldat très méritant, qui a toujours largement payé de sa personne et a été blessé très grièvement (amputation) en faisant tout son devoir en première ligne.

PAUVERT (Gédéon-Hippolyte-Eugène), soldat au 3^e colonial :

Soldat courageux et dévoué. Envoyé en liaison dans un endroit particulièrement battu par l'artillerie ennemie, a été grièvement blessé. Amputation de la cuisse droite.

FABRE (Paul), soldat au 3^e colonial :

Soldat toujours plein d'entrain et de sang-froid. A été blessé grièvement alors qu'il remplissait courageusement son devoir d'agent de liaison sous un violent bombardement.

BIDAURY (Martin), soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Soldat d'élite. Au moment d'une contre-attaque ennemie, s'est porté en avant, a nettoyé des boyaux et des abris, a tué six ennemis dans des luttes à bout portant.

PALU-BOURDETTE (Joseph), soldat au 3^e colonial :

Mitrailleur d'élite. Le 16 avril 1917, à Hurtebise, s'est porté résolument à l'assaut des lignes ennemies, donnant à tous un bel exemple de courage et de sang-froid. A été grièvement blessé au cours de la progression. Amputé du bras gauche.

THÉRÈSE (David-Jean-Baptiste), soldat au 3^e colonial :

Blessé grièvement, le 9 décembre 1916, en se portant bravement à l'assaut des positions ennemies.

PÉRUGORRIA (Xavier), soldat au 3^e colonial :

Bon et brave soldat. A été blessé très grièvement, le 16 février 1915, en se portant courageusement à l'assaut des positions ennemies.

JOUSSEAUME (Pierre-Joseph), soldat au 3^e colonial :

Excellent brancardier, qui a toujours fait preuve de beaucoup de courage. Le 18 octobre 1918, n'a pas cessé d'assurer son service malgré un violent bombardement, blessé. Une blessure antérieure.

GODARD (Jean), soldat au 3^e colonial :

Caporal énergique. A l'attaque du 15 septembre 1918, a entraîné ses hommes à l'assaut en faisant preuve d'une grande bravoure. Blessé très grièvement à la tête de son escouade dans la vague d'assaut (amputé de la cuisse gauche).

TROEL (Guillaume-Marie), soldat au 3^e colonial :

Excellent soldat, énergique et plein de sang-froid. Le 29 septembre 1915, étant de garde lors d'une contre-attaque allemande, a réussi à arrêter l'ennemi jusqu'à l'arrivée des renforts. A été très grièvement blessé. Amputé du bras droit.

TOLA (Antoine), sergent au 3^e colonial :

Sous-officier remarquable par son allant et son énergie. Au front du 22 août 1915, a été grièvement blessé, le 26 novembre 1917, en faisant courageusement son devoir dans un petit poste avancé. Amputé du bras gauche.

CHABERT (Paul), soldat au 3^e colonial :

Soldat dévoué et courageux. Blessé très gravement, le 15 janvier 1915, en faisant bravement son devoir.

JUDE (Pierre), soldat au 3^e colonial :

Soldat d'un entrain et d'une bravoure remarquables, grièvement blessé le 6 septembre 1916. Amputation de la jambe gauche.

CAUJARD (Eugène), soldat au 3^e colonial :

Soldat courageux et dévoué. Blessé grièvement à son poste de combat, le 15 septembre 1918. Amputé du bras droit.

N'DIAYE N'DIAGO, soldat au 3^e colonial :

Bon soldat. A été grièvement blessé, le 8 décembre 1916, en première ligne, en faisant courageusement son devoir. Amputation de la jambe gauche.

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

BERTHOMÉ (Edouard-Georges), capitaine au 3^e colonial :

Lors du torpillage de la *Provence* par un sous-marin ennemi, a manifesté de belles qualités de calme et de sang-froid en coopérant au sauvetage des soldats de son régiment. N'a pris place sur un radeau qu'au moment où le navire sombrait.

ARCHAMBAUD (Daniel), lieutenant au 3^e colonial :

Dans le naufrage d'un croiseur auxiliaire, torpillé par un sous-marin ennemi, s'est porté avec dévouement au secours d'un officier supérieur en danger de se noyer et ne l'a pas quitté jusqu'au moment de l'arrivée du bâtiment sauveteur.

RUAUD (Paul), soldat au 3^e colonial :

Est resté sur la passerelle de la *Provence II*, aux côtés du commandant, qu'il n'a pas voulu quitter, et a été englouti avec lui, ayant, jusqu'au dernier moment, collaboré au maintien de l'ordre et au sauvetage du personnel.

DUHALDE, lieutenant-colonel, commandant le 3^e colonial :

A fait preuve de la plus grande énergie et du plus grand dévouement à l'occasion du torpillage de la *Provence II* et, pendant le sauvetage des réchappés, a été légèrement blessé.

NAVARRE, médecin-major de 2^e classe au 3^e colonial :

Chef d'un radeau lourdement chargé, n'a cessé d'exhorter ses hommes au courage, leur donnant lui-même le plus bel exemple. Malgré sa fatigue extrême, s'est employé, dès l'arrivée à bord du *Canada*, à soulager et à panser les hommes exténués.

MARCHAL, capitaine de cavalerie, détaché au 3^e colonial :

Recueilli sur un radeau par des hommes de son régiment, après avoir nagé pendant une heure, a fait preuve d'un moral remarquable, a puissamment contribué, par son attitude, à soutenir celui de ses hommes.

ARCHAMBAUD, lieutenant au 3^e colonial :

A dirigé avec sang-froid l'embarquement de deux canots, s'est ensuite jeté à la mer ; n'a été recueilli que longtemps après et a contribué par son attitude à soutenir le moral des naufragés.

LAGUENS, sous-lieutenant au 3^e colonial :

A eu la plus belle attitude pendant le naufrage. Par sa bonne humeur, qui ne s'est jamais démentie, a puissamment contribué à maintenir le moral des hommes montant un radeau chargé au point de naviguer entièrement sous l'eau.

MANGEAT, sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier énergique. A soutenu toute la nuit, sur un radeau, le moral de ses hommes par son entrain et la fermeté de son attitude.

RUAUD (Paul), soldat au 3^e colonial :

Après le naufrage de la *Provence*, s'est porté avec dévouement au secours d'un officier supérieur en danger de se noyer et l'a soutenu jusqu'à l'arrivée du bâtiment sauveteur.

FRAINEAU (François), soldat au 3^e colonial :

A soutenu son capitaine, blessé à la tête, et a contribué à son sauvetage.

CHAILLON (Gustave), sergent-major ; **REIX (Auguste)**, **THÉVENNET (Félix)**, sergents au 3^e colonial :

Ont fait preuve de courage et de dévouement au moment du naufrage. Ont contribué, dans une grande mesure, au sauvetage de leurs camarades.

ROBERT (Jules), sergent ; **AMIEL (Auguste)**, soldat au 3^e colonial :

Ont constitué un radeau de fortune au moyen d'épaves et ont recueilli ainsi huit hommes désespérés.

ROUMEZOUS (Pierre), servant téléphoniste ; **LÉGLISE (Charles)**, soldat au 3^e colonial :

Etant sur un radeau déjà chargé, ont aperçu leur capitaine qui nageait depuis une heure et demie et ont réussi à le sauver.

BOUYER (Edouard), **PAPIN (Edouard)**, **CALVEZ (François)**, **COUTAN (Antonin)**, **COSTES (Jean)**, **FRADIN (Henri)**, adjudants-chefs ; **CARRIÈRE (Eugène)**, adjudant au 3^e colonial ; **NITRE (Henri)**, adjudant au 47^e d'artillerie ; **BOURINET (François)**, sergent, **BOURASSO (Jules)**, caporal ; **PETOUR (Henry)**, caporal infirmier ; **CHARPENTIER (Auguste)**, **CHAROT**, **BROUSSARD**, **FAYE**, caporaux ; **NÉBAST (Renaud)**, **LÉVÊQUE (Jean-Maurice)**, **CELLIER (Odiv)**, **BONHPURS (Aimé)**, **TRÉGUIER (Henri)**, **BERNARDINI (Jean-François)**, **BOUCHERON (Pierre)**, **ROCHER (Louis)**, **GRANDVALLET (Pierre)**, **MAHMOUDI (Julien)**, **BABONNEAUD (Alfred)**, **LE MÉLINAIRE (Joseph)**, soldats au 3^e colonial :

Belle conduite pendant le torpillage de la *Provence* et le sauvetage de son personnel.

PIERRE (René-André), caporal au 3^e colonial :

Excellent soldat, blessé grièvement en faisant bravement son devoir, le 26 septembre 1915. Amputé du bras gauche.

FRAYSSINET (Alphonse), soldat au 3^e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, son canot ayant chaviré avec tous les occupants, est resté avec deux camarades accroché à l'embarcation ; ceux-ci manquant de force, ayant lâché à plusieurs reprises, n'a pas hésité à quitter l'épave pour les ramener.

GUÉNARD (Edouard), soldat au 3^e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a quitté son embarcation pour sauver à la nage un camarade qui se noyait et l'a ramené à bord.

DOBY (Léon-Marie-Joseph), capitaine au 3^e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a fait preuve du plus grand

sang-froid, faisant lui-même embarquer ses hommes dans les canots et refusant à plusieurs reprises la place qui lui était offerte. S'est jeté à la mer au dernier moment et a trouvé la mort.

SURREAUX (René-Jean-Charles), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier d'une bravoure froide et réfléchie. Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a contribué jusqu'au dernier moment au sauvetage de ses hommes. Ne s'est jeté à la mer que lorsque le bâtiment sombrait définitivement et s'est maintenu à flot, grâce à son énergie, pendant près de deux heures, jusqu'au moment où il a été recueilli par un radeau.

ROBERT (Jules), sergent au 3^e colonial :

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a fait preuve de la plus grande énergie en construisant dans l'eau un radeau de fortune avec des planches et une porte. A permis ainsi à plusieurs hommes de se sauver et est resté seize heures dans l'eau, soutenant lui-même deux hommes dont les forces défailaient.

BÉNIGUEL (Jean), soldat au 3^e colonial :

Au cours du naufrage d'un croiseur auxiliaire, se trouvant dans une embarcation pleine d'eau, n'a pas hésité pendant de longues heures à se placer dans une position difficile et dangereuse pour maintenir l'équilibre et a sauvé ainsi la vie de ses camarades.

FRANÇOIS (Léon), soldat au 3^e colonial :

Après le torpillage d'un croiseur auxiliaire, ayant pris pied sur un radeau dont un flotteur avait crevé et qui, jusqu'à ce moment, tournait sans pouvoir maintenir son équilibre, a fait preuve d'initiative et d'un dévouement remarquables en prenant, pendant quatorze heures, une position pénible pour rétablir l'équilibre et a permis à dix camarades épuisés de se sauver.

MARCHAL (Marie-Benoist), capitaine au 3^e colonial :

Au cours du torpillage d'un croiseur auxiliaire, ne perdant pas une minute son sang-froid, a su maintenir l'ordre et le calme parmi les hommes qui l'entouraient et a certainement contribué ainsi à ce que la plupart d'entre eux puissent se sauver ; ne s'est jeté à la mer qu'au dernier moment, a nagé pendant une heure et demie, jusqu'au moment où des soldats l'ont appelé sur leur radeau.

PÉNISSON (Théodore), soldat au 3^e colonial :

Soldat courageux. Grièvement blessé en montant à l'assaut.

FERRARI (Louis), sergent au 3^e colonial :

Le 9 décembre 1916, tous ses officiers ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de la compagnie et l'a maintenue sur les positions conquises.

GRANDCOLAS (Louis), sergent au 3^e colonial :

Le 9 décembre 1916, a brillamment entraîné sa section à l'assaut. A contribué, par son calme et son courage, à maintenir sa compagnie sur les positions conquises.

BONNAY (Anatole), soldat au 3^e colonial :

Infirmier d'une compagnie de mitrailleuses, est devenu légendaire par son entrain et sa bravoure.

OROS (Léon), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier modeste, d'une bravoure au-dessus de tout éloge. Glorieusement tué, le 14 octobre 1916, au moment où il examinait, quelques minutes avant l'assaut, l'objectif fixé à la compagnie qu'il commandait. Déjà cité à l'ordre de la division le 14 octobre 1916.

RUAU (Georges), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier d'une bravoure et d'un dévouement exceptionnels. Tué glorieusement, dans la nuit du 5 au 6 novembre 1916, en maintenant par son exemple ses tirailleurs au travail, à 100 mètres des tranchées ennemies, sous une violente fusillade. Avait été blessé le 11 décembre 1914 et le 11 septembre 1916. Déjà cité à l'ordre du régiment, le 11 septembre 1915.

RABASTE (Théophile), médecin auxiliaire au 3^e colonial :

A fait preuve du plus grand dévouement pendant la campagne 1914-1915. Est mort glorieusement pour la France lors du torpillage de la *Provence*.

TAJAN (François), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Jeune et courageux officier. Au cours des dernières attaques, a entraîné sa section à l'assaut des positions ennemies. Par sa décision et son sang-froid, a maîtrisé complètement l'ennemi, fait une centaine de prisonniers et capturé un important matériel. A donné, pendant toute la durée de l'opération, un bel exemple de courage et d'énergie.

ESNARD (Athanasie), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Gradé très courageux et d'un grand sang-froid. S'est porté bravement à l'assaut d'une mitrailleuse ennemie qui, par ses feux, empêchait la progression de la section. A tué ses défenseurs et l'a capturée. Blessé assez grièvement au bras.

GUILLET (Ferdinand), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier d'un courage à toute épreuve. Blessé mortellement en entraînant énergiquement sa section vers les tranchées bulgares.

MORTREUIL, lieutenant-colonel, commandant provisoirement le 3^e colonial :

Tombé glorieusement le 22 août 1914.

CONDAMY, lieutenant-colonel au 3^e colonial :

A montré les plus belles qualités militaires le 15 septembre 1914, où il a dirigé avec vigueur et décision l'offensive de deux de ses bataillons.

HARTMANN, capitaine au 3^e colonial :

A pris part à tous les combats où son régiment a été engagé depuis le début des opérations ; s'est particulièrement distingué aux affaires de Rossignol, du bois d'Olisy, de Jaulnay, où, malgré sa santé ébranlée, a donné les preuves de bravoure et de fermeté, en particulier le 22 août 1914, alors qu'il faisait partie de la garde du drapeau.

OFFNER, lieutenant au 3^e colonial :

S'est particulièrement distingué. Son capitaine ayant été tué, dirigea sa compagnie avec fermeté et coup d'œil, malgré une blessure reçue à l'épaule.

BERTHOMÉ, lieutenant au 3^e colonial :

S'est particulièrement distingué, le 15 septembre, où il a pris le commandement des unités de son bataillon, dont le chef venait d'être tué, et a réussi à maintenir les positions acquises malgré les tentatives de l'ennemi pour les enlever.

MALLET, lieutenant au 3^e colonial :

A fait preuve des plus belles qualités militaires en commandant sa section avec autant de décision que d'entrain, jusqu'au moment où il fut atteint par un éclat d'obus.

SAUTEREAU, lieutenant au 3^e colonial :

A donné un remarquable exemple de courage, le 22 août 1914, en conservant le commandement de sa section, alors qu'une balle lui avait fracassé le bras.

GOUDIN, lieutenant de réserve au 3^e colonial :

S'est montré, le 6 septembre, un modèle d'énergie et de bravoure en entraînant sa section sur la ligne ennemie, malgré deux blessures à la main et à la face.

GOULARD, sergent-major au 3^e colonial :

Belle conduite au feu, où il a été blessé.

CONSTANT, caporal au 3^e colonial :

Très belle attitude militaire : a ramené en arrière, sous le feu de l'ennemi, son chef de bataillon mortellement atteint.

LEIBY, sergent au 3^e colonial :

A ramené en arrière, sous une pluie de balles, son lieutenant tombé à moins de cinquante mètres de la ligne ennemie.

MEUNIER, soldat au 3^e colonial :

A ramené en arrière, sous une pluie de balles, son lieutenant tombé à moins de cinquante mètres de la ligne ennemie.

FONTENOY, chef de bataillon au 3^e colonial :

Tué glorieusement le 26 septembre.

GIART, lieutenant au 3^e colonial :

S'est distingué par ses qualités militaires, son entrain et son dévouement depuis le début de la campagne. Le 28 septembre, a été grièvement blessé en assurant dans les conditions les plus difficiles les liaisons entre le chef de corps et la ligne de feu.

MÉTIVIER, sergent-major au 3^e colonial :

A fait preuve dans le commandement de sa section de très belles qualités militaires. A été grièvement blessé.

GUITTON, sergent réserviste au 3^e colonial :

Quoique blessé, est resté deux jours dans les tranchées sans vouloir quitter sa section.

MERCIER, soldat réserviste au 3^e colonial :

A montré un bel exemple en restant deux jours à la tranchée, quoique blessé.

RICHARD, soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

Belle conduite au feu. A été blessé.

VERGNAUD, lieutenant au 3^e colonial :

A fait preuve de la plus grande énergie en groupant autour de lui des isolés, dont plusieurs blessés, avec lesquels il s'est dégagé de l'étreinte allemande après le combat du 22 août 1914.

NAUD, sous-lieutenant au 3^e colonial :

A été grièvement blessé en défendant une tranchée de la ligne avancée, et, malgré sa blessure, a continué pendant trois heures à donner l'exemple de l'énergie et du sang-froid à ses hommes.

LAY, sergent au 3^e colonial :

Blessé d'une balle à la mâchoire, le 26 septembre, a continué à diriger le feu de sa section et n'est allé se faire panser qu'en fin de combat.

BODIN, soldat au 3^e colonial :

A fait preuve d'un grand courage en conduisant son équipe sous un feu violent, pour ramasser nos blessés. A été grièvement blessé.

SIRVEN, capitaine au 3^e colonial :

Brillante conduite au combat du 22 août 1914, où, quoique blessé, il a largement contribué à sauver le drapeau de son régiment.

COUSIN, adjudant au 3^e colonial :

Belles qualités de courage au combat du 22 août 1914, où il a reçu deux blessures, à la jambe et au ventre.

AUBRY, sergent au 3^e colonial :

Malgré une blessure, reçue au cours du combat du 22 août 1914, a contribué, avec son lieutenant, à sauver le drapeau de son régiment.

BLANDEAU, soldat au 3^e colonial :

Très belle conduite au feu. En particulier, n'a cessé d'assurer, le 25 septembre, sous une grêle de balles, la liaison entre sa compagnie et les troupes voisines, faisant l'admiration de tous par son calme et par son courage.

PAULET, capitaine au 3^e colonial :

Par son attitude énergique a, le 3 septembre, maintenu sous un feu violent, sa compagnie, composée d'hommes nouvellement arrivés, et a su leur inspirer assez de confiance pour assurer l'exécution régulière de ses ordres et une défense opiniâtre du terrain. Blessé à la jambe, a conservé le commandement pendant toute l'action.

RENAUD, caporal au 3^e colonial :

N'a cessé de donner des preuves de bravoure. En dernier lieu, a réussi, sous le feu, à ramener le corps d'un sergent tombé à moins de trente mètres des lignes ennemies.

JAUNATRE, soldat au 3^e colonial :

Belle conduite au combat du 22 août 1914, où il a été grièvement blessé. A demandé à revenir sur le front incomplètement guéri et n'a cessé, depuis, de donner des preuves de courage et de dévouement.

POUVREAU, soldat au 3^e colonial :

S'est offert à aller, en plein jour, chercher le corps de son sergent à trente mètres des tranchées ennemies et ne s'est arrêté dans sa mission que sur l'ordre du chef de bataillon. Est resté en avant de la tranchée pour surveiller le corps, malgré un feu violent de l'ennemi.

CARLES (Paul), capitaine au 3^e colonial :

Tombé glorieusement au combat du 19 septembre, en conduisant bravement sa compagnie à l'assaut sous un feu intense.

BUREAU, capitaine au 3^e colonial :

Très belle conduite au combat du 22 août 1914, où, renversé et blessé par un obus, il a donné le plus exemple d'énergie et de courage en reprenant, peu après, le commandement de sa compagnie sous un feu meurtrier, jusqu'au moment où il fut foudroyé par une balle qui l'atteignit à la tête.

DELALBRE, capitaine au 3^e colonial :

Tombé glorieusement, le 27 février, à la tête de sa compagnie, en l'entra-

nant à l'assaut de la deuxième ligne allemande. Officier de bravoure extrême. A fait toute la campagne. S'est particulièrement distingué, le 22 août, où, blessé, il avait conservé son commandement, et au cours de tous les combats dans la marche en retraite, les 15 et 16 septembre 1914.

VERGNAU (Léopold), lieutenant au 3^e colonial :

Tombé glorieusement en conduisant à l'assaut la compagnie qu'il commandait au combat du 27 février.

CLOUCHET, sous-lieutenant au 3^e colonial :

A pris sous le feu le commandement de sa compagnie, son capitaine étant grièvement blessé. A parfaitement dirigé ses grenadiers dans la conquête des tranchées ennemies. A fait preuve du plus grand courage et du plus admirable mépris du danger. Blessé mortellement, le 27 février, en conduisant une attaque de nuit dans une tranchée allemande.

BOISSEAU (André), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Tombé glorieusement en tenant tête à une violente contre-attaque dirigée sur la tranchée qu'il défendait.

ROSSI, sous-lieutenant au 3^e colonial :

Tombé glorieusement en entraînant sa section à l'assaut au combat du 27 février.

PELON (Victor), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Très belle conduite dans les combats des 27 et 28 février. A été mortellement blessé en conduisant ses hommes à l'assaut.

POSTH, chef de bataillon au 3^e colonial :

Commandant une attaque le 27 février, l'a conduite avec une grande énergie, a maintenu son bataillon sous un bombardement violent, qui dura douze heures. A eu son képi et ses vêtements traversés par des balles et des éclats d'obus qui le contusionnèrent.

SAINT-GAL, capitaine au 3^e colonial :

Blessé en lançant sa compagnie à l'assaut, a refusé de se faire transporter à l'arrière et, par son exemple, son ascendant moral sur ses hommes, a contribué au succès de l'attaque.

MARGAT, sous-lieutenant au 3^e colonial :

A montré, dans les combats des 27 et 28 février, le plus grand sang-froid et le plus grand courage. Placé à l'un des points les plus exposés et où se produisaient de violentes contre-attaques ennemies, a dirigé, pendant toute la journée du 28, la défense avec un calme, une bravoure et une intelligence de la situation qui lui fond le plus grand honneur. A, par son attitude énergique, soutenu le moral de ses hommes et amené l'échec de toutes les tentatives de l'ennemi pour reprendre les tranchées qu'il avait perdues.

GOULARD, sous-lieutenant au 3^e colonial :

A pris, sous le feu, le commandement de sa compagnie. A montré le plus beau courage et le plus admirable entrain au cours des assauts partiels, assurant la prise de la position. S'est tenu, pendant deux jours et deux nuits, en position avancée. Très énergique et plein d'entrain. Blessé légèrement par des éclats d'obus au cours du bombardement du 27 février. Déjà blessé le 22 août, est revenu, sur sa demande, aussitôt remis.

ÉBRAS, sous-lieutenant au 3^e colonial :

Très belle conduite au cours des combats des 27 et 28 février. Blessé au visage par un éclat d'obus, au moment où il entraînait sa section à l'assaut.

CHARDAC, lieutenant au 3^e colonial :

Très belle conduite au cours des combats des 27 et 28 février, où il a été grièvement blessé à la jambe.

LEYNIA DE LA JARRIGE, médecin-major de 2^e classe au 3^e colonial :

Brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A parfaitement organisé le service médical du bataillon. A déployé la plus grande clarté et le zèle le plus admirable dans la recherche et les soins sous le feu des nombreux blessés du bataillon. Officier de haute valeur militaire et professionnelle. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée colonial au cours de la présente campagne.

LOIZEAU, soldat au 3^e colonial :

Aux combats des 27 et 28 février, monté sur le parapet de la tranchée, tira à découvert sur les lanceurs de grenades ennemis. Blessé plusieurs fois, le visage et les mains ensanglantés, est venu trouver le chef de bataillon en disant : « Mon commandant, faites-moi panser, que je retourne tirer. »

MÉSA, sergent au 3^e colonial :

S'est distingué par son courage les 27 et 28 février. Blessé une première fois à l'assaut du fortin, a refusé de quitter la ligne de feu et ne s'est fait évacuer qu'après avoir reçu une blessure grave à la figure.

FONDRIE, adjudant au 3^e colonial :

S'est particulièrement distingué aux combats des 27 et 28 février, où il a montré le plus bel exemple de bravoure, d'entrain et de sang-froid. Blessé par trois balles de shrapnell.

DUHAUT, soldat au 3^e colonial :

Faisant partie, aux combats des 27 et 28 février, du peloton des pionniers du bataillon chargé de creuser des tranchées à quelques mètres de l'ennemi, a donné un bel exemple de courage à ses camarades et les a entraînés au travail sous le feu violent de l'ennemi. Très grièvement blessé à son poste d'observation.

CHASSÉRIAU, soldat au 3^e colonial :

Faisant partie du peloton de pionniers du bataillon chargé de creuser des

tranchées à quelques mètres de l'ennemi, a donné le plus bel exemple de courage à ses camarades. A été grièvement blessé.

LEMAURE, sergent au 3^e colonial :

Brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A été blessé très grièvement en entraînant ses hommes à l'assaut.

GAITTE, soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

S'est distingué par sa brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A entraîné ses camarades, par son exemple, pour repousser six contre-attaques allemandes.

NOIRAULT, soldat au 3^e colonial :

Blessé le 12 février 1915, au cours d'un bombardement violent de sa compagnie par l'artillerie allemande de tous calibres, a donné à tous le plus bel exemple en refusant d'abandonner son poste de combat aux tranchées. Y a été blessé de nouveau, quelques heures après, très grièvement.

CHABOT, sergent au 3^e colonial :

Sous-officier plein d'entrain et très brave. Blessé d'une balle à la cuisse, est resté sur la ligne, a pris le commandement d'une section d'une compagnie voisine ayant perdu son chef et l'a brillamment conduite à l'assaut.

LEMONNIER, sergent au 3^e colonial :

Brillante conduite au cours des combats des 27 et 28 février. A été blessé en entraînant ses hommes à l'assaut.

BAUDRY, sergent au 3^e colonial :

Brillante conduite dans les combats des 27 et 28 février, où il a montré beaucoup de courage et de sang-froid dans la conduite de la section. A été sérieusement blessé.

MOREL, sergent au 3^e colonial :

Brillante conduite dans les combats des 27 et 28 février, où il a montré beaucoup de courage et de sang-froid dans la conduite de sa section. A été sérieusement blessé.

ROUSSELET, soldat de 1^{re} classe au 3^e colonial :

S'est particulièrement distingué dans le lancement des grenades. Est resté six heures en première ligne à vingt mètres des tranchées allemandes, où il a eu dix de ses camarades tués à côté de lui.

DE LA ROCHEBROCHARD, capitaine au 3^e colonial :

A fait preuve d'un brillant courage au cours de l'attaque du 27 février. Blessé grièvement à la poitrine et à la tête en conduisant sa compagnie à l'assaut. N'a cessé d'exciter les hommes du bataillon passant devant lui et a donné aux nombreux blessés qui l'entouraient le plus bel exemple de résistance à la souffrance en restant sans soins pendant plus d'une demi-journée, sans faire entendre une seule plainte.

RIVES (Marie), capitaine au 3^e colonial :

A pris le commandement d'une partie des troupes chargées de contre-attaquer l'ennemi installé dans nos tranchées de première et de deuxième lignes. A fait preuve de calme, de sang-froid et d'une opiniâtreté tels, qu'il ne tarda pas à prendre la supériorité morale sur ses adversaires. Il parvint d'abord à les refouler pas à pas et les obligea ensuite à se rendre en masse.

LHOMME (Louis), capitaine au 3^e colonial :

Est tombé mortellement frappé au moment où il entraînait sa compagnie, chargée de participer à une contre-attaque.

COQUEBERT DE TOULY (Henri), capitaine au 3^e colonial :

Ayant pris le commandement d'une partie de sa compagnie, chargée de participer à une contre-attaque, s'est porté courageusement en avant pour reconnaître le terrain d'attaque. Est tombé mortellement frappé au cours de sa reconnaissance.

BABÉ (Paul), capitaine au 3^e colonial :

Atteint, le 24 mai, de trois blessures, est resté à son poste de combat, ne consentant à se faire panser qu'après neuf de ses hommes et à la cessation du bombardement. A refusé de se laisser évacuer sur l'arrière. Sur le front depuis le début, n'a pas cessé un seul instant de faire preuve de la plus brillante intrépidité. A, par son exemple, su faire de sa compagnie une des meilleures du régiment.

COLLINEAU (Roger), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Au cours d'une furieuse contre-attaque, a montré une grande bravoure, a exalté le moral de ses hommes ; est tombé mortellement frappé au pied du retranchement qu'il devait enlever.

ELTRICH (Pierre), médecin auxiliaire au 3^e colonial :

A donné les plus belles preuves de dévouement et de mépris du danger pendant toute la journée du 16 mai. A sauvé la vie à bien des blessés par le zèle et l'initiative qu'il a déployés pendant l'action. A donné à toute son équipe de brancardiers un exemple remarquable en allant de sa personne chercher des blessés sous le feu. Son service fut à tout moment de la journée assuré dans les meilleures conditions.

CRESSEVILLE (Daniel), sergent au 3^e colonial :

A commandé les hommes de sa demi-section avec le plus grand calme et le plus grand courage. A été tué en entraînant ses hommes en avant.

LEFÈVRE, lieutenant au 3^e colonial :

Venu avec les renforts chargés de repousser l'ennemi qui avait enlevé deux lignes de tranchées successives, a brillamment enlevé à l'assaut sa compagnie, et, lorsque celle-ci fut arrêtée par les feux violents des mitrailleuses ennemies, s'est cramponné pendant sept heures, attendant une nouvelle contre-attaque avec laquelle il s'élança avant même que l'ordre ne fut parvenu, ayant

constaté le fléchissement de la ligne ennemie. A fait preuve en la circonstance des plus belles qualités militaires.

BASTARD, adjudant au 3^e colonial :

Ayant eu, sur 40 hommes, 32 hommes hors de combat, est resté jusqu'au bout, n'est parti que sur l'ordre formel de son commandant de compagnie. A pris ensuite le commandement d'une nouvelle colonne d'attaque, a montré une bravoure et un esprit de décision exceptionnels en pénétrant dans les lignes ennemies.

BARIL (André), lieutenant au 3^e colonial :

N'a cessé pendant toute la campagne de faire preuve de la plus grande bravoure ; grièvement blessé le 15 mai 1915. A donné à la compagnie qu'il commandait un bel exemple d'endurance et d'énergie.

SALLES-COMPTE (Laurent-Dominique), caporal au 3^e colonial :

Sous un bombardement violent, le 18 août, n'a pas hésité à se porter dans un entonnoir, à une vingtaine de mètres de l'ennemi, pour déplacer un guetteur qu'il jugeait trop exposé. A été blessé mortellement.

THOMAS (Ferdinand), soldat au 3^e colonial :

Au front depuis le début. A pris part à tous les combats du régiment, en particulier à l'affaire de X..., où il s'est très bien conduit. A été blessé, le 10 septembre 1915, par un éclat d'obus à la main droite, à l'ouvrage T..., étant guetteur au petit poste. Soldat courageux. Toujours volontaire pour les patrouilles et missions dangereuses.

LAFOND (André), soldat au 3^e colonial :

Au front depuis le début. Blessé une première fois en août 1914, au combat de X... ; une deuxième fois légèrement, à l'affaire de Y... Vient d'être blessé une troisième fois par un éclat d'obus au bras gauche, le 10 septembre 1915, à l'ouvrage Z..., étant guetteur au petit poste. Toujours volontaire pour les missions périlleuses.

CONDAMY (Charles), lieutenant-colonel commandant le 3^e colonial :

Est tombé bravement face à l'ennemi en entraînant son régiment à l'assaut et au moment où il pénétrait de haute lutte dans les tranchées allemandes, le 25 septembre 1915.

POSTH (Charles), chef de bataillon au 3^e colonial :

Aimé et estimé de tous par sa bravoure, l'élévation de son caractère et sa bonté ; tombé glorieusement le jour de l'assaut (25 septembre 1915) en s'exposant pour reconnaître de la tranchée de départ les points dangereux de la ligne ennemie.

RAUDOT (Henri), chef de bataillon au 3^e colonial :

Admirable comme chef, brave avec simplicité. Homme de devoir. S'est dévoué à ses fonctions jusqu'à l'épuisement de ses forces. Tombé glorieusement à l'assaut, à la tête de son bataillon.

MONTÉGU (Emilien), chef de bataillon au 3^e colonial :

A pris le commandement du régiment dans une circonstance délicate et difficile. A su grouper rapidement les éléments épars des unités éprouvées par de fortes pertes, et, grâce à son énergie et son bel allant, a réussi à s'emparer d'un important réseau de tranchées allemandes par une lutte à la grenade et pied à pied, qu'il a personnellement dirigée.

BERTHOMÉ (Edouard), capitaine au 3^e colonial :

Officier d'un courage remarquable. S'est lancé à l'assaut sur le terre-plein, le 25 septembre 1915, en entraînant ses sections de mitrailleuses malgré de lourdes pertes. A dirigé, sous le feu le plus violent, la mise en batterie de ses pièces. A ensuite, du 25 au 30 septembre, montré la plus grande et la plus intelligente activité pour organiser le service des mitrailleuses dans le secteur imparti au régiment. Au front depuis le début.

Fox (Emile), capitaine au 3^e colonial :

A l'assaut du 25 septembre 1915, a enlevé bravement sa compagnie et a été blessé. Avait été déjà blessé, le 22 août 1914, et avait rejoint le front dès le 1^{er} octobre suivant.

MIGNONNEAU (Emmanuel), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Tous les officiers de sa compagnie ayant été mis hors de combat, a pris le commandement de sa compagnie et l'a maintenue énergiquement pendant plusieurs jours sur la position qu'il était chargé de défendre.

TRÉCOLLE, sous-lieutenant au 3^e colonial :

A, le 25 septembre 1915, d'un magnifique élan, enlevé sa section à l'assaut des tranchées allemandes, y a pénétré et ne s'est retiré que le dernier, alors qu'il n'avait plus avec lui que quatre hommes valides, ayant assuré l'évacuation des blessés, donnant ainsi un bel exemple de calme et du devoir d'un chef.

DEFOY, caporal mitrailleur au 3^e colonial :

Ayant mis sa pièce en batterie et son personnel ayant été décimé, est revenu chercher sa mitrailleuse et ses caissons de munitions avec sa deuxième équipe, sous le feu de l'ennemi.

LENORMAND (Constant), soldat au 3^e colonial :

Restant seul de sa section et ne pouvant plus se servir de sa pièce, après avoir mis à l'abri son matériel, est resté toute la journée sous le feu de l'ennemi et est rentré la nuit venue, emportant dans nos lignes sa mitrailleuse.

LABORDE (Frédéric), soldat mitrailleur au 3^e colonial :

Restant seul de sa section et ne pouvant plus se servir de sa pièce, après avoir mis son matériel à l'abri, est resté toute la journée sous le feu de l'ennemi et est rentré, la nuit venue, emportant dans nos lignes sa mitrailleuse.

PAIRAULT, soldat au 3^e colonial :

Pour l'ingéniosité, la ténacité et l'énergie qu'il a mises, en compagnie de quelques camarades, pour s'évader de l'Allemagne.

FOIXET (François), sergent au 3^e colonial :

Blessé au pied, dès le début, par un éclat d'obus, a refusé de se laisser évacuer et a conservé le commandement de sa section pendant toute la journée du 25 septembre 1915.

BONNAY (Antoine), brancardier au 3^e colonial :

Toujours volontaire pour les missions périlleuses, a passé une nuit entre les tranchées françaises et allemandes à la recherche d'un camarade blessé ; y est retourné en plein jour et a réussi à ramener vivant son camarade dans nos lignes (combat du 25 septembre 1915).

CAUZAN (Gaston), lieutenant au 3^e colonial :

Parti pour le front avec le 33^e colonial, a été évacué après avoir reçu deux blessures graves. A rejoint sur sa demande, le 25 mai 1915, à peine guéri. A pris le commandement d'une compagnie et a toujours été pour tous un exemple d'énergie et de bravoure. S'est particulièrement distingué, le 25 septembre 1915, en entraînant sa compagnie à l'assaut des tranchées ennemies. Tué en arrivant sur les lignes allemandes.

RAVAT (Jean-Baptiste), lieutenant au 3^e colonial :

A fait preuve de belles qualités militaires au front de France, où il a été déjà blessé, le 11 août 1916, en maintenant ses hommes sous un violent bombardement, en leur faisant exécuter des travaux de tranchées ; blessé une deuxième fois ce même jour. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée.

DUPOY (Maurice), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier plein d'entrain et de bravoure. Deux fois blessé dans les opérations du 9 au 17 août 1916, en entraînant ses troupes à l'assaut, ne s'est laissé évacuer qu'après l'occupation de la position conquise. Déjà décoré de la Médaille militaire et de la Croix de guerre.

COLAS dit BEAUDELAIRE, chef de bataillon au 3^e colonial :

Officier d'un allant exceptionnel. A entraîné vigoureusement son bataillon à l'assaut des positions ennemies, qu'il a conquises par ses dispositions intelligentes. A assuré la conservation de la position.

JIRAUX (Jules), capitaine au 3^e colonial :

S'est fait remarquer par son calme, le 17 août 1916. Malgré un bombardement des plus violents et un feu de mousqueterie nourri, a amené sa compagnie sur la position qu'elle devait occuper. A été blessé à la tête de sa compagnie.

GIANSILY (Marcel), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier de réelle valeur, ayant une haute connaissance de son devoir. A

dirigé de nombreuses reconnaissances périlleuses avec une intelligence parfaite et a fourni au commandement des renseignements précieux. Légèrement blessé à la tête de sa section par un schrapnell, dans la journée du 17 août 1916.

PERRON (Vincent), sous-lieutenant au 3^e colonial :

A effectué avant la période d'opérations actives de nombreuses reconnaissances sur les lignes ennemies et a rapporté de précieux renseignements. Du 9 au 17 août 1916, s'est signalé par sa bravoure et son mépris du danger, notamment dans la nuit du 11 au 12 août 1916, en dégagant un camarade tombé dans une embuscade.

GYURECH (Willy), adjudant-chef au 3^e colonial :

Remarquable sous-officier de combat. Blessé antérieurement trois fois au cours de la campagne, a reçu une quatrième blessure grave à la jambe, le 15 août 1916, au moment où il s'exposait personnellement pour rassurer ses hommes.

SAINT-JOURS (Jean), adjudant au 3^e colonial :

Beau soldat réputé pour sa bravoure. Le 15 août 1916, a fait progresser sa section malgré un violent feu de mousqueterie et d'artillerie. A été blessé au cours de l'attaque. Sur le front sans interruption depuis le début des hostilités.

MOUCHET (Louis), sergent au 3^e colonial :

Sous-officier d'une bravoure incomparable. S'est distingué à maintes reprises dans l'accomplissement de missions périlleuses. Cinq fois volontaire pour des reconnaissances de nuit. Le 15 août 1916, a commandé un groupe des éclaireurs de terrain, marchant en avant de la vague d'assaut, et a accompli parfaitement sa mission. Déjà cité à l'ordre du régiment.

MAGNEAU (Gabriel), caporal au 3^e colonial :

Gradé plein d'allant, toujours volontaire pour les missions périlleuses. S'est distingué, le 14 août 1916, au cours d'une reconnaissance, en conduisant une patrouille jusqu'aux fils de position ennemie, malgré une vive fusillade. A été grièvement blessé en faisant une deuxième patrouille dans les mêmes conditions.

FILLARD (Claude), caporal au 3^e colonial :

S'étant porté en avant en tête de sa pièce, au milieu d'un tir de barrage de l'artillerie, a fait preuve de beaucoup de sang-froid. Couvert de blessures et mortellement atteint, ne s'est pas départi de son calme. a continué à s'intéresser au combat, donnant à tous le plus bel exemple du courage et de l'endurance.

BARDAINE (Jean), soldat au 3^e colonial :

Soldat réputé pour sa bravoure. Le 14 août 1916, faisant partie d'une patrouille dirigée sur les positions ennemies, est allé couper les fils de fer

malgré une vive fusillade. A été blessé, le 17 août 1916, au cours d'un violent bombardement.

TEINTURIER (Maurice), adjudant au 3^e colonial :

Sous-officier plein d'allant, a été grièvement blessé, le 10 août 1916, en maintenant sa section sur la position conquise et malgré un violent bombardement.

BOKANOWSKI (Maurice), lieutenant au 3^e colonial :

Lors du torpillage de *la Provence* par un sous-marin ennemi, est resté jusqu'au dernier moment sur la passerelle auprès du commandant du bord, encourageant les hommes, aidant lui-même à mettre les radeaux à la mer, radeaux sur lesquels, d'ailleurs, il ne réclamait pas de place. Ne s'est jeté à la mer qu'au moment où le bateau sombrait.

GUILLOU (François), soldat au 3^e colonial ;

Lors du torpillage d'un croiseur auxiliaire, a quitté son embarcation pour sauver à la nage un camarade qui se noyait et l'a ramené à bord.

BEAUDELAIRE, chef de bataillon au 3^e colonial :

Officier supérieur d'un courage exceptionnel, ayant commandé plusieurs mois un régiment avec autorité et succès. Tombé glorieusement à l'attaque des tranchées ennemies, le 9 décembre 1916.

MARCHAND (Eugène-Hippolyte), chef de bataillon au 3^e colonial :

Jeune commandant, plein d'ardeur, tué à l'assaut d'une position ennemie, le 9 décembre 1916.

LEVRAULT (Marie-Antoine), capitaine au 3^e colonial :

Au front du début des opérations, dans les combats des 9 et 10 décembre 1916, commandant une compagnie de mitrailleuses, malgré de lourdes pertes, l'a amenée jusqu'à proximité de l'ennemi pour le contre-battre utilement. Son chef de bataillon ayant été tué à ses côtés, a pris le commandement et, par son exemple et son énergie, a maintenu son bataillon sur les positions conquises qu'il a fait organiser rapidement avec le plus grand sens tactique, ce qui en a assuré la conservation. Déjà cité à l'ordre de la brigade.

KLEIN (Louis-Eugène), lieutenant au 3^e colonial :

Officier dévoué et très brave, tombé à l'assaut du 9 décembre 1916 en entraînant sa compagnie.

BAUDOIN (Xavier), lieutenant au 3^e colonial :

A entraîné brillamment sa compagnie à l'assaut des lignes ennemies. A été grièvement blessé en les abordant. Commandant de compagnie de la plus haute valeur.

PÊCHINOT (Louis), lieutenant au 3^e colonial :

Commandant de compagnie dont la bravoure et le calme sous le feu sont

devenus légendaires. Conduisant la première vague d'assaut, est arrivé jusqu'aux lignes ennemies sous des rafales de mitrailleuses. Tous les officiers de son bataillon et le chef de bataillon lui-même étant tombé, en a pris le commandement et l'a maintenu sur la position conquise.

LEMAITRE (Pierre-Paul), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Jeune officier de cavalerie venu dans l'infanterie sur sa demande. Plein de courage et d'entrain. S'était distingué au cours des opérations de X... comme agent de liaison auprès d'une division anglaise. Tombé à la tête de sa section à l'attaque du 9 décembre 1916.

FRANCESCHI (Léonard), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Bon et brave officier, véritable entraîneur d'hommes. Tombé glorieusement à l'attaque des positions ennemies, le 9 décembre 1916.

GALY (Louis-Gaston), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier brave et dévoué tombé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une ligne fortifiée, le 9 décembre 1916.

GRANGER (Fernand), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Excellent officier, très brave, tombé en entraînant ses hommes à l'assaut d'une ligne fortifiée, le 9 décembre 1916.

AMOUROUX (Raymond), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier plein de courage et d'ardeur. Tombé en tête de ses hommes en donnant l'assaut à une position ennemie solidement fortifiée, le 9 décembre 1916.

SIOMME (Louis), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Commandant de compagnie. Conduisant la première vague d'assaut en entraînant son unité jusqu'aux lignes ennemies, où il est tombé grièvement blessé.

MALQUIN (Elie), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Au front depuis le début des opérations. A toujours fait preuve de dévouement, notamment au combat du 9 décembre 1916, où, sous les rafales de mitrailleuses, il a procédé aux reconnaissances préliminaires pour installer ses pièces. Blessé grièvement près des lignes ennemies.

CHARRUEY (Félix), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Officier d'une valeur et d'un courage remarquables. Le 9 décembre 1916, a conduit sa section jusqu'aux lignes ennemies, où il a été blessé.

GEZ (Paul), sous-lieutenant au 3^e colonial :

Au front depuis le début. Blessé trois fois au combat du 9 décembre 1916, a entraîné courageusement sa section de mitrailleuses jusqu'à proximité des lignes ennemies, sous un violent feu de mitrailleuses, et a été blessé en cherchant à les combattre utilement.

PINCHON (Jacques), lieutenant-colonel commandant le 3^e colonial :

Chef de corps énergique et consciencieux. A largement payé de sa personne au combat du 9 décembre 1916, en conduisant son régiment à l'assaut et en s'accrochant au terrain conquis malgré le tir précis et meurtrier des fusils et des mitrailleuses ennemies.

CORONNAT (Simon-Victor), chef de bataillon au 3^e colonial :

Officier supérieur calme et énergique. Le 9 décembre 1916 a conduit avec le plus brillant entrain son bataillon à l'assaut des positions ennemies. Blessé d'une balle à la cuisse droite au moment où il enlevait la première ligne de tranchées.

PICHON (Pierre), médecin-major de 2^e classe au 3^e colonial :

Durant les opérations des 9 et 10 décembre 1916, dans les conditions les plus difficiles et sous un violent bombardement, a su assurer le service de relève et d'évacuation des blessés en payant largement de sa personne et en donnant le plus bel exemple d'esprit de sacrifice et de dévouement.

MICOULAZ (Pierre), sergent au 3^e colonial :

Sous-officier calme et brave. Après l'assaut du 9 décembre 1916, tous les officiers de la compagnie étant blessés, a groupé les hommes valides et a fait organiser la position conquise.

LÉVÊQUE (Clotaire), soldat au 3^e colonial :

Soldat d'une remarquable énergie qui, à l'attaque du 9 décembre 1916, n'a pas hésité à aller entre les lignes, malgré la violence de la fusillade ennemie, rechercher une mitrailleuse que les servants, grièvement blessés, avaient dû abandonner.

COLLIN (Joseph), capitaine au 3^e colonial :

A fait preuve de belles qualités militaires au combat du 22 août 1914, où il a été blessé grièvement par balle et par éclat d'obus.

DAUCÉ, capitaine au 3^e colonial :

Véritable entraîneur d'hommes, d'une bravoure et d'un allant exceptionnels. Bien que très grièvement blessé, a continué à encourager ses mitrailleurs soumis à un feu très violent. Mort de ses blessures sur le champ de bataille.

YVANÈS (Baptiste), soldat au 3^e colonial :

A fait bravement son devoir à l'attaque du 9 décembre 1916, où il a été grièvement blessé.

IBA DIAYE dit MOUSSA, soldat au 3^e colonial :

Soldat modèle qui a fait preuve du plus brillant courage durant les combats de décembre 1916, où il a été grièvement blessé.

LAGUENS (Paul), lieutenant au 3^e colonial :

Au front du 14 octobre 1915, n'a cessé de donner l'exemple du courage et

du dévouement. Mort glorieusement pour la France, le 26 novembre 1917, en accomplissant une mission dangereuse en avant des premières lignes.

MOREAU (René), caporal au 3^e colonial :

Jeune pilote d'un entrain et d'un courage remarquables. A trouvé la mort au retour d'une mission photographique dans les lignes ennemies.

FERRET (René), caporal au 3^e colonial :

Très bon caporal, donnant à tous l'exemple d'abnégation et du devoir. Sous un violent bombardement de torpilles et d'obus à gaz, n'a songé qu'à alerter ses camarades avant de pourvoir à sa propre sécurité, a payé de sa vie son dévouement.

TRILLAUD (Eugène), soldat au 3^e colonial :

Soldat très brave. S'est brillamment conduit en maintes circonstances, notamment à l'assaut du 25 septembre 1915. Fait prisonnier en ne voulant pas abandonner son capitaine blessé, s'est échappé. Repris et mené en captivité, a réussi à s'évader au prix de nombreuses difficultés.

HENTSCHEL (René), chef de bataillon au 3^e colonial :

Officier supérieur de haute valeur militaire et morale. Le 15 septembre 1918, a réussi par ses habiles dispositions à enlever avec des pertes minimales, une position ennemie puissamment défendue, capturant deux cents prisonniers, sept mitrailleuses, trois canons de tranchées. Le 24 septembre a contribué brillamment par la vigueur de l'attaque de son bataillon à faire tomber les défenses de Gradsko.

PORTIER (Raoul), caporal au 3^e colonial :

Gradé très courageux et d'un grand sang-froid. S'est porté bravement à l'assaut d'une mitrailleuse ennemie, qui, par ses feux, empêchait la progression de la section. A tué ses défenseurs et l'a capturée. Blessé assez grièvement au bras.

SALL AMADOU, caporal au 3^e colonial :

Très bon soldat. A atteint l'objectif en tête de sa section et a capturé des prisonniers.

GUIRAL (Alphonse), soldat au 3^e colonial :

Soldat très dévoué avec ses camarades. A obligé un groupe de trente ennemis à se constituer prisonniers au cours des dernières opérations.

PETITPAS (Georges), soldat au 3^e colonial :

Fusilier mitrailleur d'élite. A mitraillé l'ennemi sans arrêt au cours de la progression, semant la panique, détruisant les résistances locales et contribuant à la capture de nombreux prisonniers.

VITOUX (Paul), soldat au 3^e colonial :

Soldat d'élite. Au moment d'une contre-attaque bulgare, a pris le comman-

dement d'un petit groupe pour nettoyer un boyau, a fait des prisonniers, dont un officier.

MOLBERT (Raymond), soldat au 3^e colonial :

Grenadier d'élite, a toujours affiché le mépris le plus absolu du danger. Dans les récentes opérations a fait l'admiration générale par son attitude énergique. A capturé seul un poste de huit téléphonistes et contribué largement au succès de l'opération.

ETCHEPARE (Pierre), soldat au 3^e colonial :

Soldat énergique et audacieux. Au combat du 15 septembre 1918, par son audace et sa présence d'esprit a contribué à l'arrêt d'une contre-attaque pouvant compromettre le succès de l'opération. A énergiquement entraîné ses camarades, tuant deux Bulgares et mettant les quatre autres en fuite. A ultérieurement fait prisonnier trois Bulgares se défendant dans un abri.

BÉNÉZECH (François), lieutenant au 3^e colonial :

Commandant un peloton de 37. A, pendant la prise de la tranchée Ribareff, combattu avec le P. E. M. du bataillon, barrant les boyaux par où l'ennemi descendait pour contre-attaquer. A tué à coups de revolver quatre grenadiers bulgares qui barraient un boyau et a facilité ainsi le débouché d'une compagnie.

KRAUSS (Auguste), sergent au 3^e colonial :

Sous-officier d'une rare énergie, possédant un moral des plus élevés. A donné le plus bel exemple de courage et d'esprit offensif pendant les dernières opérations, en poussant de hardies reconnaissances. A capturé une cinquantaine de prisonniers. S'est dépensé sans compter pour chercher à assurer la liaison avec une unité voisine.

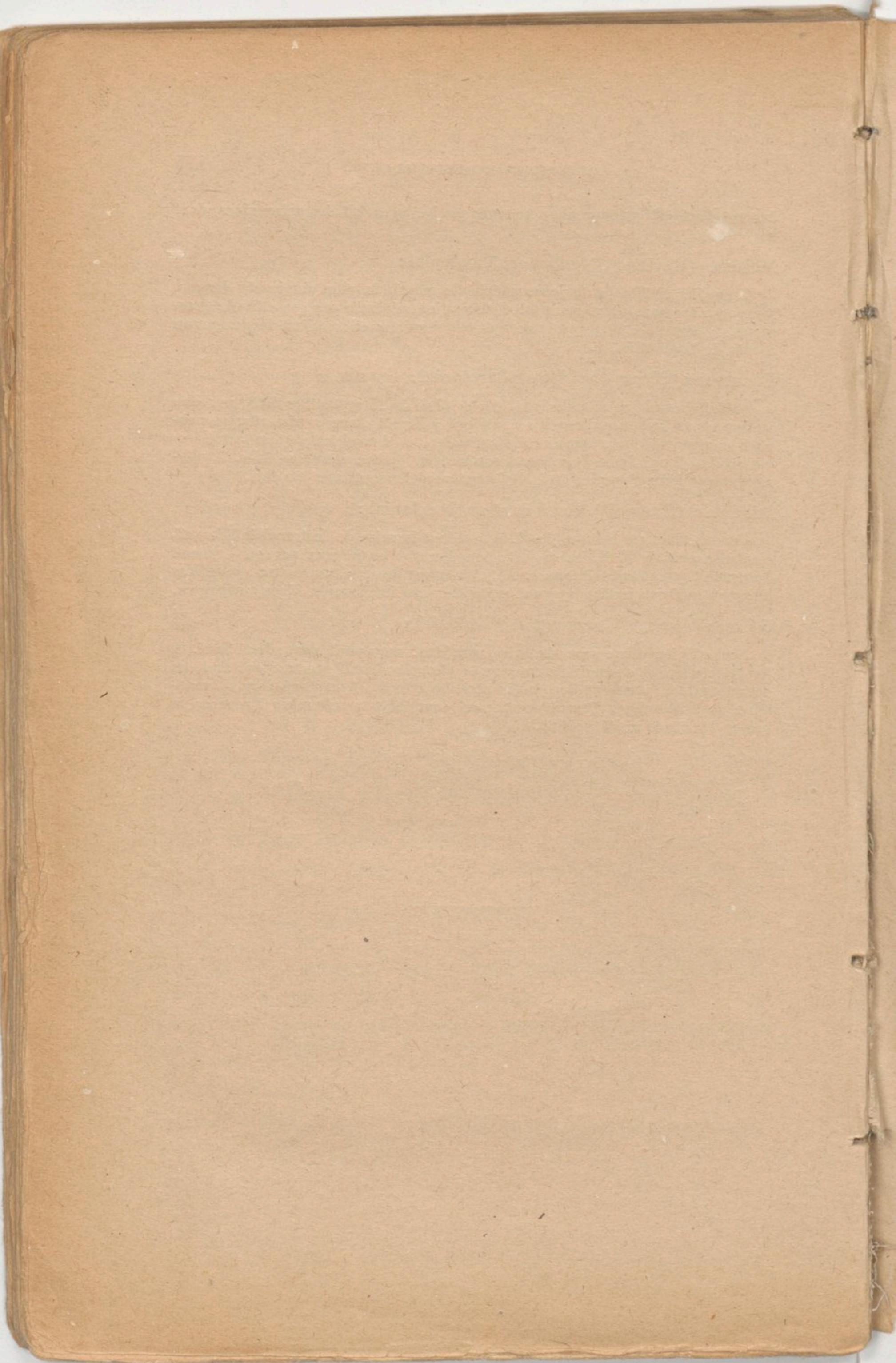


TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Récapitulation des citations collectives.....	5
SUR LE FRONT OCCIDENTAL :	
La marche à l'ennemi. Rossignol.....	7
La retraite. La bataille de la Marne.....	9
En secteur à Ville-sur-Tourbe.....	13
Le fortin de Beauséjour.....	15
La guerre de mines.....	18
L'offensive du 25 septembre 1915.....	22
En route vers l'Orient. La <i>Provence II</i>	24
SUR LE FRONT D'ORIENT :	
Dans le camp retranché de Salonique.....	27
La Struma.....	28
Région de Doiran. Attaques d'août 1916.....	32
Vajsili et marches vers la boucle de la Cerna.....	35
Attaque du 9 décembre 1916.....	38
La cote 1050.....	42
Dans le secteur de Rapech.....	44
Secteur Tabou. Bataille.....	48
Offensive de septembre 1918. Attaque de Kravitza.....	52
La poursuite.....	60
La marche au Danube.....	69
Sur la ligne de démarcation yougo-slave.....	75
Sur le front de la Hongrie bolcheviste.....	76
Morts au champ d'honneur.....	79
Liste des citations individuelles.....	81



